LA TABLE RONDE

JANVIER 1955

SOMMAIRE

Évangile de l'édition selon Péguy (I), par BERNARD GRASSET 11

Les livres inutiles, par JACQUES CHARDONNE........ 37

Journal d'un poète, d'Alfred de Vigny, fragments inédits présentés par HENRI GUILLEMIN................. 40

Notes sur un Machiavel (I), par JEAN GIONO.......... 54

Un cas d'urgence, par CHRISTIAN MURCIAUX........ 67

Le Christ recrucifié (fin), par NIKOS KAZANTZAKI.... 88

LA PLURALITÉ DES MONDES ET LE MYTHE DES " SOUCOUPES VOLANTES "

« Les choses de l'infini », par JEAN COCTEAU......... 107

Les étoiles et les nébuleuses sont-elles sourdes à l'homme ? par JEAN GUITTON............................... 109

Les réserves du cosmos, par JACQUES SPITZ........... 113

Le péché originel dans l'univers, par YVES TOURAINE.. 117

Les animaux célestes sont-ils plus raisonnables que nous ? par MICHEL CARROUGES.......................... 120

Entretien sur la pluralité des *soucoupes volantes*, par ALBERT-MARIE SCHMIDT 129

Les Martiens parmi nous, par ROGER GRENIER....... 135

« Aide-toi, le ciel t'aidera », par ROBERT AMADOU..... 138

L'AGENDA DE LA TABLE RONDE

Les livres, par GUY BECHTEL, DANIEL BRION, JOSÉ CABANIS, CHRISTIAN CAPRIER, JEAN-CLAUDE CARRIERE, YANETTE DELETANG - TARDIF, CLAUDE ELSEN, JEAN FOLLAIN, JEAN - PIERRE FOUCHER, SIMONE JAQUEMARD, JEAN KAHN, MARYSE LAFONT, ARLETTE LAURIENNE, DOMINIQUE LINDET, PAUL MARS, CHARLES MOULIN, GEORGES PIROUÉ, PIERRE QUÉMENEUR, JACQUES DE RICAUMONT, GUY-NOEL ROUSSEAU, JEAN-LUC TERREX.............. 142

Le théâtre, par ROGER DARDENNE, GUY DUMUR, MAGDELEINE JACQUES-BENOIST.............................. 142

La musique, par CLAUDE ROSTAND et JEAN ROY.......... 146

Le cinéma, par HENRI AGEL............................ 150

La poésie, par YVES TOURAINE......................... 154

Les faits-divers, par NADINE LEFÉBURE................... 173

La danse, par JACQUES BOURGEOIS...................... 176

Le Journal d'un écrivain : L'œuvre et l'artisan, par EMMANUEL BERL.. 178

Vérités littéraires : Le mythe de la « littérature européenne », par ANDRÉ THÉRIVE............................ 182

Évangile de l'Édition selon Péguy (1)

I

Péguy, en son temps

Me voici, une fois de plus, provoqué par l'événement. Hier a paru, chez Gallimard, sous le titre *Nous sommes des vaincus*, un texte de Péguy sur ses tribulations. Entendez : les tribulations des « Cahiers de la Quinzaine » ; puisque, aussi bien, durant sa vie, Péguy ne fut que l'homme des Cahiers ; n'ayant vécu, lutté, que pour les Cahiers. Et, comme toute entreprise se ramène à des échéances, n'ayant fait, en somme, que poursuivre l'échéance tout le long de sa vie.

★

L'écrit, dont je prends texte, est de 1909. L'année où je connus Péguy, et où nous bâtîmes ensemble ses « Morceaux Choisis ». Ainsi, peu avant qu'apparût une nouvelle forme de l'édition, qu'il n'aurait pu imaginer, et pourtant née de lui. Il appartenait, en effet, à d'autres, tout en recueillant son esprit, de transformer ses méthodes. Les Cahiers n'en sont pas moins la première « unité littéraire constituée, présentée par son éditeur et, en somme, autorisée par la faveur du public », comme devait dire d'une autre entreprise Albert Thibaudet, en 1935. Il manquerait ainsi à une histoire de l'édition que l'on n'y parlât pas des « Cahiers de la Quinzaine », comme du prototype de ces groupements, sous l'égide d'un homme — ou de quelques hommes, ainsi qu'il en alla pour

(1) *Évangile de l'édition selon Péguy* comprend trois parties. La première, que nous donnons en deux livraisons, porte comme titre : *Une mystique de l'édition.* La seconde : *Sur un arrêt récent.* La troisième : *La Foire sur la place.*

la N. R. F. — qui marquent l'édition d'aujourd'hui. Et un tel manque serait d'autant moins explicable que nombre des écrivains que révélèrent les Cahiers se plurent à reconnaître en Péguy leur Maître. — Pour moi, j'ai souvent dit que j'étais redevable à Charles Péguy de ce que je peux valoir comme éditeur. Je suis, en tout cas, si imprégné de son esprit que le texte qui m'arrive bloque des écrits que j'avais en chantier, venant de réflexions sur ma vie, — commandée, comme fut la sienne, par l'échéance. Je crois, en effet, que je m'expliquerai mieux sur l'essentiel de mon métier — disons : sa mystique — si je m'appuie sur ce qu'il en dit.

★

« *Nous sommes des vaincus.* »

Péguy se situe d'abord dans son temps. Et l'on a tôt fait d'observer qu'il entend appliquer le mot « Nous sommes des vaincus » à son temps, comme à lui. Voici son prélude :

« Nous sommes des vaincus autant qu'on l'a peut-être été jamais. Tout ce où nous avons mis notre cœur est en quelques années devenu dérisoire, est aujourd'hui avili. Et qu'est-ce que nous avons fait de notre République? Je ne crois pas que l'histoire nous présente un autre, un second, un précédent exemple d'une telle déchéance, en si peu d'années, si brèves, aboutissant à une telle stérilité, à de telles menaces !

Et plus loin :

« Tout ce où nous avons mis notre cœur, les principes, les lois, les mœurs, tout se vend, tout est avili. De démagogie en démagogie, tout ce que nous avons aimé est descendu, est tombé à des déchéances non encore éprouvées. Il y aurait un beau catalogue analytique sommaire des démagogies que nous avons traversées depuis quinze ans et de leurs surenchères perpétuelles, et, pour se retrouver dans ce catalogue un peu gros, nécessairement un peu épais, un bon petit index alphabétique. »

★

Ces lignes ne vous semblent-elles pas d'aujourd'hui? Et jusque dans cette précision : *quinze ans*, qui, partant d'aujourd'hui, nous reporteraient en 1939. Mais, ne vous y trompez pas. Quinze ans, pour Péguy, c'est l'âge des Cahiers à la date où il écrit. A tout le moins l'âge qu'il leur donne. Au vrai, ce diable d'homme voit tout sous l'angle des Cahiers, de son rôle, de son « entreprise de moralisation », comme il se plaît à dire. Ce doit être d'ailleurs le métier qui veut ça. Pareille-

ment, je dis : l'époque de la *République des Camarades*, de ce temps que jugea Robert de Jouvenel, dans un livre dont je fis la fortune. L'époque de *l'Opinion* «et de ce bon Colrat, et d'Agathon, et des premiers écrits de Pierrefeu. Tous de mes amis. Ce fut, au reste, dans *l'Opinion*, que je lus les pages qui devaient devenir les deux premières parties de la *République des Camarades :* le « Palais Bourbon » et les « Ministères ». Dans l'idée de Jouvenel, restaient à écrire : La « Presse » et La « Magistrature ». Son premier chapitre sur la Magistrature commence ainsi : « Les magistrats sont presque toujours intègres... Et, comme rien ne les y oblige, ni ne les y engage, il faut croire qu'ils le sont par goût. » C'est pourtant ce temps-là que Jouvenel déplore. Cela dit au passage. — A partir du moment où je traitai avec Jouvenel, pour le livre entier, il me fallut lui arracher la fin de son texte, page par page, et aller le prendre chez lui, villa Niel, dans son rez-de-chaussée. Aussi, par-delà les frais d'établissement et les droits d'auteur, le livre me coûta certainement mille francs de taxis, ce qui était beaucoup pour l'époque. C'est que Jouvenel était paresseux. Pour avoir la paix, il se mettait parfois au travail une heure seulement avant que je vinsse prendre sa copie. Je dus ainsi lui refuser, pour le même chapitre, cinq ou six rédactions successives. « C'est du Leroy-Beaulieu, lui disais-je. J'attends du Jouvenel. » Et il finissait bien par me livrer du meilleur Jouvenel, car il était galant homme.

★

Jouvenel était vraiment, dans toute l'acception du mot, un grand monsieur. De la race de ces notables dont Daniel Halévy se fit l'historien. Daniel Halévy, un autre grand monsieur, l'un des rares que nous ayons maintenant — n'est-ce pas, Léon Bérard? — et qui écrit une langue qui s'est perdue, comme la qualité d'où elle venait. Car ce n'est pas moi qui ai dit que le style c'est l'homme même. Dans l'écrit où je me mets, Halévy mériterait un portrait en pied. Halévy, c'est, en effet, — au tant que moi — la survie de Péguy en ce temps. Et non seulement parce que ces « Cahiers Verts, » où nous nous conjugâmes, furent créés à l'image des « Cahiers de la Quinzaine », mais parce que, véritablement, nous gardons l'un et l'autre l'esprit de Péguy. Et d'abord son goût de la chose publique. Il y aurait, je crois, de jolies moralités à dire sur ce goût de la chose publique qui marque les éditeurs de la bonne trempe. Donc Halévy mériterait un portrait en pied. Mais, comme j'y serais malhabile, je ne parlerai, dans ce livre, d'Halévy que quand ça viendra.

★

« Il y a quinze ans que je suis au pouvoir. »

Mais laissons la chose publique, au moins pour un temps, et venons-en à la présentation de Péguy par lui-même. C'est, en somme, un de ces « plaqués » de départ par quoi certains écrivains aiment à donner le ton d'un ensemble. Dans le « plaqué » de Péguy, il n'y a plus de « nous ». C'est un « je ». Et quel « je »? Le voici : « Il y a quinze ans que je suis au pouvoir. » Simplement. Il est vrai que dans la phrase suivante perce l'ironie : « On finit par avoir un état d'esprit comme celui de Waldeck-Rousseau. » Mais, quand même, le mot est dit : « Il y a quinze ans que je suis au pouvoir. » Quinze ans, c'est donc l'âge des Cahiers. En somme, de sa maison. Ne vous semble-t-il pas qu'un certain mot, très expressif, de la langue vulgaire s'applique au plaqué de Péguy, le mot : culot? Culot, ce n'est pas orgueil. C'est encore moins vanité. C'est même, par un aspect, simplicité. Disons : c'est totale négligence de l'effet qu'on produit en s'ouvrant d'une vérité de soi-même qui n'est pas pour autant — ou encore — vérité pour les autres. Le vrai est que Péguy eut conscience qu'il serait légendaire, et qu'il s'employa même à sa légende. J'aurais, là, des choses à dire, venues d'un commerce de cinq ans avec lui. Restant à sa présentation par lui-même, disons que je n'imagine guère qu'on me pardonnerait d'écrire : Il y a quarante-sept ans que je suis au pouvoir. » Mais passons. Et venons-en, sans plus de retard, aux vues de Péguy sur l'entreprise.

★

« Sur l'entreprise. »

Voici d'abord ce qu'il dit de l' « entreprise » en général :

« Ce qui distingue aussi, en nature et en qualité, est de savoir si on travaille dans l'ordre de la sécurité ou si on travaille dans l'ordre de l'entreprise. Une secrète, une commune conformation intérieure fait qu'avant tout une entreprise ressemble à une entreprise. Il y a entre toutes les entreprises, comme telles, comme entreprises, au titre d'entreprises, un certain accord intérieur, une conformité de lois et de ressemblance intérieure infiniment plus importante qui les rapproche infiniment plus, qui les apparente infiniment plus que leurs différences de grandeur ne peuvent les séparer. »

★

Ces lignes se passent de commentaires. Il est trop évident que l'homme a le choix entre la sécurité et l'entreprise. Ce qui est plus rare, c'est que tel qui a accepté le grand risque de l'écriture — ou simplement ambitionne de le courir — fonde sa vie sur une entreprise, avec les risques que comporte toute entreprise ; en somme, sur un risque d'une tout autre gravité. Ce fut pourtant le cas de Péguy, et c'est le mien. Voici, maintenant, comment il relie à l'entreprise en général l'entreprise des Cahiers :

« L'entreprise, la considération de l'entreprise est aussi importante dans l'ordre social, mettons dans les sciences sociales, que l'organisme et la considération de l'organisme dans les sciences naturelles. Dans cette entreprise des Cahiers, dans la misère perpétuelle de cette entreprise, ici même nous avons été, partiellement, vaincus. Il s'en faut, et de beaucoup, je le sais, qu'au moment d'accomplir cette dixième année de leur existence nos Cahiers soient ce que nous espérions qu'ils seraient, ce que nous voulions qu'ils fussent. Il ne s'en faut pas seulement de cette marge, de ce manque (de réalisation) afférent à toute entreprise humaine. Il y a plus. Il y a autre chose. Il n'y a pas seulement le manque ordinaire. On sait assez que toute entreprise, humaine, manque à son idéal, à son projet, à son propos, à son plan, à sa proposition, qu'il y a là un phénomène de frottement et d'irréversibilité, une déperdition, une dégradation inévitable. »

★

« *J'ai épuisé l'ingratitude.* »

Puis, sans dire encore pourquoi, il nous déclare que, dans l'entreprise des Cahiers, il a « épuisé l'ingratitude ». Voici le texte qui suit immédiatement le précédent :

« Il y a ceci ici. Mais il y a plus, et autre. Je ne dirai pas que j'ai dans ces Cahiers épuisé l'amertume, inhérente à toute entreprise, et même plus, parce qu'on n'a jamais épuisé l'amertume, et parce qu'il ne faut pas être amer. Mais je puis dire vraiment que j'ai épuisé l'ingratitude. »

★

« *Le devoir d'abonnement.* »

Et nous en arrivons à l'articulation même du système, qui tient, dans un mot : « Le devoir d'abonnement. » Système

parfaitement logique, parfaitement cohérent, né d'une certaine conception du travail en commun, propre à Péguy, et qui n'en devait pas moins prêter à sourire. Chacun se rappelle le mot de Charles Müller — un autre qui, comme Péguy, tomba à la Marne — sur les Cahiers : « Un abonnement donne droit au salut militaire. Deux abonnements donnent droit au salut éternel. »

★

Dans l'exposé de son système, Péguy ne saurait être plus clair. Il déclare, là, que pour que les Cahiers échappent à la misère — pour qu'il puisse, lui, travailler dans ce peu d'aisance et de prospérité, indispensable au travail — il faudrait et il suffirait que tous ses collaborateurs participassent de quelque manière aux risques de son entreprise. Et là il précise de qui il attend, et je répète ses mots parce qu'ils sont d'importance : « Tous ceux qui nous ont demandé huit cents, mille, quinze cents, deux mille francs et plus, et tout notre travail et toute notre considération, et toute notre maison, et toute notre réputation, et toute notre estime, et toute notre firme pour publier leur copie. » — « d'ailleurs excellente », ajoute-t-il, pour bien marquer que la qualité de l'écrit ne dispense pas de la participation au risque. Pour ma part, laissant l'abonnement, qui est un mode particulier de faire, et multipliant simplement par cent les sommes que Péguy appelle « demandées », je trouve que son système se tient. Comment, en effet, ne pas comprendre qu'un homme, qui, né pour les lettres, s'emploie à fabriquer un outil, qui sera utile à d'autres — et même, pour des raisons que je sais, ne sera utile qu'aux autres — soit tenté de demander aux autres de l'aider, et de la même manière qu'il les aide, c'est-à-dire en facilitant son travail. Ce qui, pour un éditeur, doit s'entendre : l'aider à faire l'échéance. Car, de quelque manière qu'on voie les choses, tout se ramène, pour un éditeur, à la question de savoir comment il paiera. Et la seule différence, dans l'objet, entre un Péguy et un éditeur d'aujourd'hui, c'est que Péguy croit s'honorer, et s'honore, en disant ses difficultés, et qu'un éditeur doit taire les siennes. Et ce qui, là, aggrave les choses — Péguy nous le dira plus loin — c'est que les intellectuels sont fermés à la notion d'échéance. Le mot « échéance » n'en reste pas moins le centre de l'écrit de Péguy, que je commente, et répond au pathétique de sa vie.

★

A ce point de mon commentaire, c'est peut-être un peu tôt pour faire écho à l'indignation de Péguy, touchant l'aide qui lui a manqué — ou plutôt l'exacte application d'une aide que, de toutes parts, on lui offrait (chacun disait alors : « Il faut faire quelque chose pour Péguy »), à ce besoin précis, et tout temporel, qu'est le besoin d'argent. Puisque, aussi bien, dans ce sacré métier qui fut le sien, et qui est le mien, le souci de l'échéance traverse tout, commande tout, et peut bloquer un éditeur dans ses projets les plus profitables à d'autres. Et même si, par surcroît, il est écirvain, le détourner, un temps, de ses poursuites. De toute manière, l'éditeur ne saurait perdre de vue l'échéance. Ainsi, je peux dire qu'aujourd'hui, 2 février, après avoir lu à mon entourage les pages écrites de ce commentaire, — auquel je me suis mis samedi dernier, décidé à le mener vite, parce qu'il doit, je crois, donner l'impression d'un « écrit à chaud » — j'ai dit à mon neveu : « N'ajoute rien à notre échéance de mars, elle est déjà trop chargée. »

★

Trop tôt pour faire écho à l'indignation d'un Péguy, pour ceci proprement que je n'ai pas encore dit ce que certains, dont je suis, ont fait de ce métier, qui fut le sien, tout en gardant — je parle là pour mon compte — son esprit. Ainsi mon indignation ne peut avoir exactement la même application que la sienne, les choses ayant changé. Mais, devançant toute explication nécessaire, je n'en tiens pas moins, ici même, à dire que, comme lui, dans mon métier, j'ai épuisé l'ingratitude. Et pour des raisons toutes voisines de celles à quoi Péguy rattache ses difficultés majeures. Parmi ces raisons figure d'abord la totale fermeture à la notion d'échéance — qui, pour lui, symbolise les contraintes du métier d'éditeur — de tous ceux qu'il appelle, comme je fais, les « intellectuels », non, certes, pour les distinguer comme genre — le mot « intellectuel » n'étant pas pris là, dans le sens où il s'oppose à physique, à matériel, à profit, à bien propre ; ainsi, tout près du mot : idéalisme (qui donc, en effet, fut plus idéaliste que Péguy et que je suis?), mais presque, à l'inverse, pour regretter que les « intellectuels » méconnaissent les dures réalités où se meut cet idéalisme particulier qui fut le sien et en quoi tient la noblesse de notre métier. Péguy dit même, là-dessus, des choses fort plaisantes, à quoi j'ajou-

terai d'autres venues de mon expérience, tout de suite après un beau fragment de son Évangile, que je vais aborder et dont le titre pourrait être : « Cette cruauté dans laquelle on travaille. »

★

Mais, tandis que Péguy est mené par l'idée simple, bien franciscaine, que, si les intellectuels savaient ce que lui coûte l'aide qu'il leur apporte, ceux-là l'aideraient, — les grands changements qui se firent dans la profession qu'il illustra, entre les années 1918 et 1922, eurent pour résultats que les quelques-uns qui forgèrent, sous la même appellation « édition », un métier nouveau, bien loin de demander une aide à ceux qu'ils prirent en charge, se firent proprement leurs banquiers — étant, en effet, parvenus à escompter à leur profit les avantages pécuniaires de la vogue. Aussi bien, d'ailleurs, cette échappée sur la vogue déborde-t-elle la « chose Péguy » ; je veux dire les manières de son temps et les siennes. Quand j'en viendrai à sa façon précise de comprendre son rôle, à ce qu'il offrait, et qui déjà était neuf, aux écrivains de son temps, à ce « tremplin » que furent les Cahiers, on verra que, lui, n'opéra que sur le mérite et seulement pour le signaler comme mérite, — comme on fait pour les actions d'éclat, dans les ordres du jour militaires — ne prétendant, au reste, lui gagner que le public si restreint qui sait le reconnaître. Ce public qui nous manque tant aujourd'hui, du fait que la plupart de ceux qui détiennent le goût l'emploient dans l'écriture. Il se savait, d'ailleurs, impuissant, sur la vogue — qui, on le sait, s'oppose par nature à la gloire. Il n'imaginait même la vogue et ne l'appréciait — pour lui, comme pour les autres — que sous la forme qu'elle présente dans la mémoire qu'on garde de ceux qui valurent, et qui s'appelle la légende. Cette façon d' « image d'Épinal » de la gloire.

★

« *Le métier d'éditeur comme il était.* »

Restant au mérite dans les Lettres, disons que l'homme des Cahiers n'eut d'autre ambition que de dispenser le talent des toute premières démarches que la vie impose au génie même et qui tendent, tout uniment, à transformer le don en moyen de vivre. Mais Péguy estimait, à juste titre, que la mise en valeur des écrivains, par les Cahiers, ceci proprement

qu'il avait gagné à ces écrivains leurs premiers lecteurs, lui créait un droit opposable à tous ceux dont il s'était ainsi porté garant. Réussite, œuvre commune : c'est bien ce que nous disons encore aujourd'hui. « Ce que je dis » serait plus exact ; car j'ai été bien seul, depuis les menaces de la loi Jean Zay, à persuader le nombre, avec la ténacité d'un Péguy, que la part qui revient à l'éditeur, dans la création de la richesse littéraire est prépondérante. Et, si l'on songe que ce n'est pas les « mille ou quinze cents » abonnés des Cahiers — ces « mille ou quinze cents », dont parle Balzac, comme acquis d'avance au mérite — mais une audience cent fois plus étendue que les éditeurs d'aujourd'hui gagnent aux écrivains, et souvent dès leur début, on conviendra que nous soyons, plus encore que Péguy, fondés à parler d'ingratitude, s'il prend fantaisie à l'un de nos auteurs de remonnayer à son seul profit une œuvre qui doit à notre industrie une grande part de sa valeur marchande. Certes, on comprend qu'un écrivain n'aime à tenir que de quelque droit divin, disons de son génie, la large audience que lui valurent la passion, le désintéressement et le savoir-faire de son éditeur, tout au long de vingt-cinq ans. Mais qu'il en persuadât des juges, l'hypothèse semblait négligeable, jusqu'à cet arrêt de la Cour de Paris qui devait permettre à Montherlant de remonnayer, à son seul profit, une œuvre entière (vingt-deux titres) dont la valeur marchande — cent millions environ — vient pour une grande part, de mon savoir-faire. A quoi, il est vrai, pour être juste, on doit ajouter : son savoir-faire à lui.

★

« Un arrêt qui fera date. »

Je m'étendrai, plus loin, sur la dispute que vint clore cet arrêt, dispute qui défraya, plus de deux ans, la chronique. Et sans taire tout le sordide qui s'y mêla. Car cet arrêt est une date. Je peux même dire que le texte de Péguy qui m'arrive bloque un écrit, à quoi j'avais donné comme titre : *La fin d'un métier*, partant précisément de l'arrêt du 8 juillet 1953. Ici, je voulais seulement placer que ce n'est guère que l'ingratitude que peut attendre celui qui se donne, aujourd'hui, au métier qu'illustra Péguy, s'il le fait bien. Il est vrai que, plus loin, Péguy prépare ceux qui seraient tentés de suivre son exemple à autre chose encore : « On se fait des ennemis de toutes parts. » Mais, ne devançons pas son propos.

★

Je dois reconnaître que j'avais besoin, ici même, de cet arrêt du 8 juillet 1953 — plus exactement, d'une certaine plaidoirie qui semble l'avoir dicté — pour une autre raison que celle de faire écho au mot de Péguy. « J'ai épuisé l'ingratitude. » Je voudrais, en effet, illustrer mon commentaire, au point où j'en suis, non, certes, des arguments de l'avocat de Montherlant, dans sa plaidoirie — il n'en eut pas, en effet, à tout le moins qui valussent en droit — mais du tableau que brossa le personnage, dans la façon romaine d'un David, — quoique lui-même, dans les effets qu'il eut, aurait plutôt inspiré un Daumier, — sans aucun souci des faits de la cause, ni de la réalité des plaideurs, et tout uniment, comme si un jury lui avait donné comme thème : le Génie poursuivi par le Lucre.

II

Cette cruauté au milieu de laquelle on travaille

Le fragment qui suit immédiatement dans le texte de Péguy et qui, je l'ai dit, pourrait avoir comme titre : « Cette cruauté au milieu de laquelle on travaille, » ce sont, en somme, des variations sur le thème de l'argent — cet argent qu'il fallait à Péguy pour son « faire » et qu'il poursuivit inlassablement toute sa vie. Ce que Péguy dit là croise un autre des écrits que j'ai présentement en chantier, celui-là *sur le bien propre*. Je n'ai, en effet, moi-même, aucun souci du bien propre, et il se trouve qu'à deux reprises au moins dans ma vie, j'ai été vaincu par l'argent ou failli l'être. Je voulais dire, à ce propos, que je suis porté à croire que les hommes se distinguent par leur attitude en face de l'argent, certains n'y voyant qu'un moyen d'obtenir ce qu'ils souhaitent et d'autres le recherchant pour lui-même, comme un titre à la renommée. Et toujours, à ce propos, j'ambitionnais de rendre clair que

jamais l'argent ne fut aussi mêlé qu'aujourd'hui à des poursuites à quoi il devrait être étranger. Je n'ai pas à cacher que, là, je comptais parler de certaines façons nouvelles des Lettres, et pour les regretter. Non, certes, que tous les écrivains d'aujourd'hui aient des fortunes de fermiers généraux. Certains poursuivent même durement leur tâche. Il n'en reste pas moins que les avantages d'argent comptent beaucoup pour le plus grand nombre et conduiraient même certains à préfacer des annuaires de téléphone si l'opération était profitable. Il y a là de quoi s'inquiéter quand on a le souci des Lettres.

★

Mais revenons au texte de Péguy. Voici le fragment annoncé :
« La défaite répétée, la misère perpétuelle, l'obscurité, la méprise ne seraient rien encore, s'il n'y avait cette dureté, cette cruauté au milieu de laquelle on travaille. C'est ici, vraiment, le dernier degré, ou plutôt les deux derniers degrés, enfin le double dernier degré. D'abord cette dureté, cette cruauté extérieure : pendant que nous travaillons, pendant que nous produisons, pendant que nous faisons œuvre utile, et que sur le marché des valeurs nous ne pouvons pas trouver le peu qu'il nous faut pour vivre, dans ce même temps, partout autour de nous, nous voyons l'argent couler à profusion, pourvu que ce soit de l'argent perdu, qui ne serve à rien, ou préférentiellement qui serve à quelque chose de mal. »

★

Et plus loin, tenant à nous bien persuader que l'argent ne va pas au travail, mais seulement à ceux qui le perdent, Péguy précise :
« Autour de nous, depuis quinze ans, nous avons vu des sommes qu'il faut dire énormes, des centaines de milliers et des millions de francs s'engloutirent, pourvu que ce fût dans le désordre et dans le gaspillage. Nous avons vu des sommes aller sans compter à des entreprises, pourvu, seulement, qu'elles fussent authentiquement mal administrées, pourvu que l'argent y fût gaspillé, perdu, pourvu qu'elles fussent mal gouvernées, pourvu que l'argent y fût jeté, comme dans un trou. Il y a un accord secret dans les affaires, bien connu de tous ceux qui ont étudié les affaires dans la réalité, qui fait que l'argent va toujours à ceux qui en perdent, ou qui le perdent. »

★

Et, une fois encore dans la suite, par ce souci qu'il a d' « enfoncer le clou », en quoi tient d'ailleurs le principe de la publicité, Péguy dit encore :

« Pareillement, ou plutôt particulièrement, par un cas particulier de ce phénomène, par une application particulière de ce fait, dans le monde de la propagande, qui est en un certain sens un monde particulier des affaires, l'argent va obstinément, plus que libéralement, il se prodigue à celui qui le jette par les fenêtres ; mais non moins obstinément il se refuse à celui qui travaille. »

★

Croit-on, vraiment, que, depuis Péguy, les choses aient changé? Pourrait-on dénombrer les entreprises, sans lendemain, qui engloutirent ces millions de notre temps, que l'on appelle des milliards? Quant à moi, je partage le sentiment de Péguy, que l'argent va nécessairement à ceux qui le perdent. Et je rattacherais volontiers la chose à ce qui fait l'attrait du jeu, par quoi s'explique la vogue des loteries. Le « frisson de perdre » n'y est pas étranger.

★

« Le « grand jeu » des Lettres. »

Loterie : n'est-ce pas d'ailleurs le mot qui symbolise toutes les façons de ce temps? D'abord — il faut bien le dire — en France, aujourd'hui, les gens ne veulent plus rien faire. Restant à notre objet, l'édition, on doit convenir que maintenant personne ne doute que la carrière des Lettres ne soit ouverte à tous, n'exigeant, en effet, aucun diplôme, ni préparations, ni qualités particulières, — et qu'il n'importe, en l'abordant, que de vouloir avec force réussir et de prendre le bon chemin. Pour faire un livre et trouver un éditeur qui le prenne, il n'est même pas nécessaire de savoir le français. Nous avons, aujourd'hui, des « redresseurs de textes » (dont les journaux publient de temps en temps noms et adresses) qui se chargent, là, de toute la besogne. Et, s'il advient qu'un texte leur donne trop de mal, ils le baptisent « populiste », et l'ouvrage fait prime. Certains de ces « redresseurs de textes », qui ont pignon sur rue, s'offrent même à « diriger vers les prix » ceux qui leur font confiance, puisque, aussi bien, ceux-là n'ont que cette vue.

★

Les éditeurs à la page ont d'ailleurs très bien compris le jeu. Quand tel d'entre eux, aux approches des compétitions de décembre, « joue le champ, » comme on dit en style de courses, il sait très bien qu'il perdra sur les « toquards ». Mais que lui importe si le gros lot lui échoit? Souvent, au reste, deux gros lots à la fois. Car, le jour du Goncourt, par exemple, deux prix sont donnés. L'un, au premier étage, par les « Dix » ; un autre, au rez - de - chaussée, par les journalistes, venus pour recueillir la sentence des Dix, et qui trompent ainsi leur attente. On dit ces prix « jumelés ».

★

Si les éditeurs de la nouvelle formule ont compris le jeu — et même un de l'ancienne, mais gagné à la nouvelle — ils n'y sont pas tous passés maîtres. Celui de l'ancienne formule jouit même, là, d'un monopole de fait. Il en est bien deux qui l'imitent, mais ils ne sont pas parvenus à son savoir-faire à lui. Aussi, dans l'incertain des prix, peut-on au moins se reposer sur une constante. La dispute n'est jamais qu'entre trois éditeurs — et toujours les mêmes, l'un, d'ailleurs, l'emportant sur les deux autres, quant aux chances, à peu près comme l'emportait Bonaparte, quant aux décisions, sur les deux autres, dans la Constitution de l'an VIII.

★

« Cher Gaston Gallimard,
la fraternité qui nous lie. »

Cher Gaston Gallimard, je pense que vous ne me tiendrez pas rigueur d'avoir écrit ces choses, puisqu'elles sont vraies. D'ailleurs, la fraternité qui nous lie ne fut jamais entamée par nos disputes d'éditeurs. On pourrait presque dire qu'en certains tournants elle s'y renforça. Quant à moi, je ne saurais perdre le souvenir de l'une de ces occasions. Des amis, vous le savez, m'avaient conseillé de faire compter mes voix à l'Académie. Et, lors d'une visite que je fis — et que je pouvais redouter — j'avais été précédé d'une lettre de vous au personnage qui me recevait, et qui me la lut. Cette lettre était une appréciation de mon rôle d'éditeur par un frère d'armes, et de mes écrits par mon premier éditeur, et tenait de votre conviction une telle force que je ne pourrais

souhaiter qu'on parlât de moi d'une autre manière, s'il advenait que mon nom fût gardé. Et, si j'ajoute que le personnage à qui vous écriviez, qui est l'un de mes plus vieux amis de Paris, se trouvait alors votre avocat, après avoir été longtemps le mien, et qu'il s'opposait à moi dans une cause où vous n'étiez pas partie, mais seulement représenté, — afin qu'à tout le moins ne fût pas perdu pour tous ce que je risquais de perdre — si je dis qu'en fait j'y perdis beaucoup plus que quiconque eût imaginé, et pour votre avantage, et par le seul poids du personnage qui pourtant, lors de cette visite que je lui fis, reprit avec moi le tutoiement ancien et me combla de caresses par l'effet de votre lettre — alors qu'il s'apprêtait à me prendre à part au cours d'une plaidoirie où votre représentant lui passait ses notes — et dans la manière qu'il réserve à l'ordinaire aux pires des pires, quand il représente la partie civile — d'un mot, si je rends clair que vous fîtes mon apologie de façon convaincue et convaincante, vous adressant à l'homme même qui se trouvait chargé d'obtenir d'une Cour que je fusse privé du bien que vous convoitiez, et que, cependant, je ne vous garde pas rancune, on comprendra à quoi résistent, dans le métier qui est le nôtre, les sentiments d'homme à homme. — Je n'ai jamais écrit, je crois, une phrase si longue ; mais reconnaissez, mon cher Gaston, que les incidentes étaient dans les faits.

★

Ne pensez-vous pas, mon cher confrère, que je devais au lecteur ces explications, afin que nul n'ignore que, si je vous taquine à l'occasion d'une certaine « constante » dans les compétitions de décembre, ce n'est en rien pour vous être désagréable, mais, tout uniment, pour être complet, quant à cette transformation de la chose littéraire où vous avez une si grande part. Je dois d'ailleurs convenir que c'est vous qui êtes dans le vrai, si, comme je le crois, être dans le vrai, pour un homme d'action, c'est d'abord comprendre les besoins d'un temps. Sur le chemin des aveux, je dois même aller plus loin et reconnaître qu'en 1931 je fus mauvais prophète, en voyant la fin des Lettres dans le prestige accru du Goncourt. Aujourd'hui nous bénéficions — si le mot convient — de plus de prix qu'il n'est de jours dans l'année. Et les Lettres vont leur chemin. Simplement les usages en ont été transformés. C'était ainsi en 1931 une nouvelle ère, sinon des Lettres, du moins de l'édition qui s'ouvrait. Vous avez saisi la chose avant moi.

★

La Foire sur la place.

Cette nouvelle époque, comment l'appeler? L'ére de *Caroline chérie?* Ce serait faire offense à un bel écrivain qui ne vit dans une certaine manière qu'un jeu et à qui d'autres textes valurent les louanges publiques de l'auteur du *Baiser au lépreux*, écrivain qu'au reste je me suis attaché, et par ses œuvres et par ses choix. L'*époque de la commère*? Je m'attirerais des histoires. Là, d'ailleurs, un mot qui fut le titre de l'un des « Cahiers de la Quinzaine » *La Foire sur la place*, dit bien tout. Et la parade, et l'appel aux vedettes pour ajouter à l'attrait de la marchandise, et ces signatures que l'on rougirait de vendre, mais qu'on ne dédaigne pas de livrer, comme prime, à qui achète ; et jusqu'à l'abandon d'une part de la recette de ces kermesses à quelque œuvre d'intérêt public, pour obtenir le parrainage — et parfois la présence — des plus hauts personnages de l'État. Ainsi, pour chaque participant, tout ce qui fait la vogue, pleinement jouie.

★

« *Misère et pauvreté.* »

Revenons au texte du Maître. Arrive alors un beau fragment qui pourrait avoir comme titre : *Misère et pauvreté.* C'est là, on le sait, un des thèmes de Péguy. S'il y revient, c'est pour illustrer son propos qui tient, en somme, en ceci : grandeur et misère du métier d'éditeur. Vous vous rappelez, sans doute, que nous avons laissé son texte à ces pages qu'il consacre à l'argent, et pour dire que l'argent ne va pas au travail, mais à ceux qui le perdent. Et voici la transition qui, de là, le conduit à s'expliquer sur la pauvreté. Je la donnerai entière pour l'application qu'on en pourrait faire aux choses d'aujourd'hui. Péguy écrit :

« Pour ne prendre et pour ne donner qu'un exemple public (du gaspillage de l'argent), les Bulletins de la Ligue française pour la défense des Droits de l'Homme et du Citoyen accusaient des budgets annuels de plus de cent mille francs. Il est permis de se demander si tout cet argent a sorti un effet qui lui fût proportionné. Il faut toujours se demander si un peuple en a pour son argent. De tels exemples forment comme une dureté, comme une cruauté extérieure qui de toutes parts enveloppent douloureusement le pauvre. »

★

« *Je suis un salarié.* »

Sur la pauvreté, voici comment il prélude : « Je suis un salarié. » Mais, là encore, je donnerai le texte entier :

« Je dirai toute ma pensée, écrit Péguy. Une fois n'est pas coutume. Je suis en fait non pas un fonctionnaire attaché à un certain service, mais un ouvrier attaché à un certain service. Qu'on le veuille ou non, il y a un certain service, une certaine maison, une certaine œuvre, une certaine institution où le corps entier des abonnés, et même des acheteurs et par eux du (grand) public, fonctionne comme un patron, comme un grand corps patronal, comme un patronat, et où moi je fonctionne littéralement comme un ouvrier, où je suis littéralement un salarié. Eh bien ! je dis que le patronat ainsi constitué traite l'ouvrier ainsi investi, que le patron (collectif) que vous êtes traite l'ouvrier que je suis devenu avec une dureté dont on trouverait aujourd'hui peu d'exemples dans l'industrie ordinaire. Je veux dire dans celle qui n'est point de propagande, qui fait uniquement des affaires, qui ne compte que le calcul des intérêts, qui ne parle et ne veut parler que le langage des affaires. »

★

« Je suis un salarié, » que de fois n'ai-je pas eu ce mot, et l'entendant comme Péguy le fait? Au vrai, je me suis, jamais considéré que comme la tête d'un grand organisme ayant son utile qui s'opposait parfois à mon utile, ses lois où la mienne ne se plaçait pas toujours aisément, et pourquoi ne pas dire : sa tyrannie, dont il fallut bien que je m'accommodasse tout le long de ma vie? Quand je me décidais à des vacances, je disais souvent, par manière d'excuse : « Je vais réparer le moteur. » C'est que j'ai toujours eu, comme Péguy, une conception sociale de mon métier, et l'on sait que j'ai même longtemps sacrifié à mon métier l'écriture. Il n'en est pas moins précieux, pour moi — et je puis bien dire : émouvant — de trouver sous la plume de Péguy l'image évoquée, avec des mots à lui, de ce « grand corps patronal », duquel, comme lui, je dépends, dont je suis, comme lui, l'humble salarié. Ce qui ne me vaut pas, d'ailleurs, d'être mieux traité qu'il le fut. Péguy dit de ce patronat : « Une certaine maison, une certaine œuvre, une certaine institution. »

★

D'ailleurs, au moindre signe que je donne d'un souci de vie personnelle, de quelque repliement sur l'écriture, d'un « faire retraite » de la même nature — sinon de la même valeur pour les autres — que ce retranchement qu'un Montaigne se pardonna à trente-cinq ans, et d'où les *Essais* sont sortis ; par-delà, au moindre besoin que je manifeste de jouir un peu de la vie après avoir tant fait — certains s'alarment. « Comment, Grasset, vous songeriez donc à priver d'une part de vos soins cet organisme à quoi votre nom est attaché? Auriez-vous donc moins d'ardeur à défendre ce bastion de liberté, l'un des derniers, que votre maison représente, dans le réseau de dépendances qu'est notre temps? » Et ceux-là me ramèneraient, quasi de force, s'il en était besoin, à ce poste de commandement qui est le mien depuis quarante-sept ans, d'où je tiens tant de servitudes.

★

« Dans le métier d'éditeur,
la valeur personnelle est comme
dissoute. »

Et par quoi ces servitudes sont-elles compensées? Péguy sait très bien que, dans le sacré métier qui fut le sien et qui est le mien, la valeur personnelle est comme dissoute. Entendez qu'elle n'est pas reconnue dans la mesure où elle s'affirme, mais seulement dans la mesure où elle en sert d'autres. Qu'elle n'est ainsi appréciée que comme outil. Au cours de la période où j'eus avec Péguy un commerce d'amitié — et qui va de 1909 aux approches de la première guerre — j'ai assisté, pour ainsi parler, à la naissance de chacun de ses Cahiers, et recueilli, en certaines de ces occasions, bien des mots de lui-même. « Je suis un artisan » me disait-il souvent, comprenant dans son artisanat, avec la typographie — dont il eut presque la manie — le succès tel qu'il savait le fabriquer pour les autres. (Là, je puis dire au passage que parmi d'autres choses, j'ai hérité de lui le souci de bien habiller les livres avant de les lancer dans le monde.) Péguy disait aussi : « Je ne suis apprécié que comme artisan ; » car, à l'en croire, on attachait de son vivant plus de prix à son rôle d'éditeur qu'à ses écrits. De là, sans doute, l'amertume qui perce quand il s'exprime sur sa condition de salarié. Et je sais trop comment, là, les choses se passent pour m'étonner. S'il est en

effet des écrivains, parmi ceux qui me doivent une part de leur audience, qui me considèrent comme leur pair, combien davantage seraient portés à ne voir en moi qu'une façon d'honnête garde-chasse?

★

« *Ruines de pauvres.* »

J'en viens maintenant à deux fragments de Péguy — toujours sur l'argent — dont l'un pourrait porter comme titre « Sur les ruines de pauvres » et l'autre « Qu'il importe de distinguer pauvreté et misère ». Je les donnerai dans leur entier. Voici le premier :

« Ruines de pauvres, les pires de toutes, les seules véritables ruines, et les seules irréparables, car il n'y a aucun crédit qui permette de rebondir ; et le riche, qui a des millions de dette est infiniment plus riche que le pauvre qui n'a ni actif ni passif, qui n'a pas un sou de dette, mais qui non plus n'a pas un sou d'avoir ; car la dette même établit le riche, le classe riche, le garantit, le fait rebondir, comme d'autant ; et le pauvre est perpétuellement pauvre ; il n'a ni la puissance de l'avoir, ni la puissance de la dette ; un pauvre ruiné est irréparablement perdu ; — je m'y suis ruiné tellement du peu que j'avais, du peu qu'il y avait chez moi, qu'aujourd'hui je suis à la merci d'une maladie de deux ou trois semaines ; et, d'autre part, je me suis ruiné la santé tellement que je suis toujours (tous les jours) à la merci d'une carcasse usée, et en instance de cette maladie de quatre semaines. »

★

« *Ces quelques hommes singuliers, enthousiastes de leur profession, qui sont attendus par la gloire et par la misère.* »

Là, pour qu'on ne doute pas que cette crainte qu'a Péguy, qu'une maladie de quatre semaines consomme la ruine des Cahiers, tient à la nature de son entreprise, on doit rapprocher le fragment que je cite de ce que d'autres dirent, avant lui, de ce risque en quoi tient la noblesse de la profession d'éditeur. Et d'abord, de ce qu'en disait déjà Diderot, en qui je me plais à voir le premier en date de « ces hommes rares, dont il sera fait mention à jamais dans l'histoire de l'imprimerie et des lettres, imprimeurs de profession mais gens de littérature profonde ». Ce sont là ses mots à lui. Ce même Diderot qui, s'adressant à M. de Sartines, pour convaincre ce magistrat

que l'intérêt des Lettres est en étroite relation avec les sécurités qu'il faut faut au métier d'éditeur, tient à l'éclairer sur ces « quelques hommes singuliers, enthousiastes de leur profession, qui sont attendus par la gloire et par la misère qui ne les manquent jamais ». Sa « *Lettre sur le commerce de la librairie* » — que j'ai commentée moi-même en une certaine occasion — est, on le sait, de quelque vingt ans antérieure à la naissance du droit d'auteur. C'était l'époque où la chose écrite n'était sauvegardée que par les privilèges des éditeurs. On disait alors : des libraires. Et voici ce qu'écrit sur eux Diderot : « Je le dis, je le répète, et aucun d'eux ne m'en dédiera, quelque contraire que cela soit à leur crédit : la communauté des libraires est une des plus misérables et des plus décriées ; ce sont presque tous des gueux. Qu'on m'en cite une douzaine sur trois cent soixante qui aient deux habits, et je me charge de démontrer qu'il y en a quatre sur ces douze dont la richesse n'a rien de commun avec les privilèges. » On doit retenir, au passage, le mot : quelque contraire que cela soit à leur crédit ». En effet, entre Péguy et un éditeur d'aujourd'hui, il y a bien cette première différence qu'il faut multiplier par mille les risques dont parle Péguy pour chiffrer ceux d'aujourd'hui, mais il y a aussi la différece par quoi s'explique l'incidente de Diderot : Péguy appartenant, pour ainsi parler, à un ordre mendiant, étale ses difficultés ; tandis qu'un éditeur doit les taire.

★

Nul besoin, d'ailleurs, de se référer au passé pour illustrer le propos de Péguy sur les risques de sa profession. L'autre jour, dans un journal du soir, j'ai recueilli une coupure singulièrement éloquente, portant comme titre *Un éditeur sur dix se ruine chaque année.* En voici le texte :

« D'après les statistiques de la *Bibliographie de la France*, le nombre des éditeurs à la fin de 1953 s'élevait à six cent quatre-vingt-quatre. Dans le courant de l'année, cinquante avaient fait faillite et quatorze avaient demandé la liquidation judiciaire. On considère, généralement, qu'un éditeur sur dix se ruine chaque année. »

★

« *Que les intellectuels sont fermés aux réalités économiques.* »

Sitôt après, Péguy entre dans le vif de son sujet : grandeur et misère de l'édition. Et d'abord il entreprend de nous rendre

clair que les intellectuels sont entièrement fermés aux réalités qui commandent la profession à quoi il s'est donné, voyant même dans ce malentendu l'origine de ses difficultés majeures. Ce fragment est long. Mais nous sommes là au centre de l'argument de Péguy, et tout y est à prendre. Ce texte m'offrira, au reste, l'occasion de portraits. Le voici :

« Je commence à croire qu'il faut renoncer à faire comprendre à des intellectuels, au peuple des intellectuels, ce que c'est que les réalités, les difficultés, les impossibilités, les misères économiques (mais comment comprendre ; et qu'est-ce même (que) comprendre, quand on ne touche pas du doigt, quand on ne touche pas soi-même ces misères, ces réalités). La seule idée qu'ils puissent en avoir, qu'ils s'obstinent à en avoir, est celle d'un miracle perpétuel, d'un royaume de miracle, où tout se passerait comme par enchantement, où l'argent viendrait par miracle, se trouverait par enchantement, circulerait par amusement et par faveur, s'en irait par agrément, disparaîtrait comme il est venu. Les voyageurs, les célèbres voyageurs, qui font toute la matière et tout le recensement de la sociologie, et quelquefois le renseignement de la géographie, et même de la géologie, n'ont jamais rien trouvé qui ressemblât, même de loin, chez les peuplades les plus arriérées, aucune superstition qui fût comparable, même de loin, notamment pour la solidité, à cette superstition des intellectuels, à cette croyance du peuple des intellectuels, à cette croyance au miracle, mais en matière économique seulement, dans le domaine économique. C'est une opiniâtreté singulière. C'est même une obstination vraiment désarmante, tant elle est enfantine et naïve et grossière, et instinctive et incoercible, bien poussée, d'une belle venue. »

★

On ne saurait être plus clair. Ces réalités qui commandent la profession d'éditeur « la seule idée qu'ils (les intellectuels) puissent en avoir, écrit Péguy, est celle d'un miracle perpétuel, d'un royaume de miracle où tout se passerait comme par enchantement, où l'argent viendrait par miracle »... Et cette croyance aux miracles, par les intellectuels « en matière économique seulement, dans le domaine économique », il la trouve « désarmante, tant elle est enfantine et naïve ». — Là, qu'on ne vienne pas dire que Péguy exagère. J'ai connu un homme de cette sorte. Le plus plaisant est que celui-ci tint la gageure d'exercer, quelque temps, près de moi, la profession d'éditeur, entièrement fermé qu'il était à la notion d'échéance, et m'ayant même, à plusieurs occasions, fourni

la preuve qu'il n'imaginait pas qu'il fallût dépenser une certaine somme pour établir un ouvrage, ni qu'il en coûtât à un éditeur de satisfaire une exigence d'argent, venue d'un quelconque des gens de plumes et quelle que fût la somme. Je m'essayerais plus loin — une fois n'est pas coutume — à un portrait en pied du personnage. Ce portrait se placera mieux, en effet, quand nous en serons à ce sommet du texte de Péguy que j'appellerai « *La parabole du jeune écrivain* ». C'est là un fragment éblouissant où, à l'occasion de M. France, Péguy nous dit les façons de ces intellectuels qui n'ont pas à payer ceux qu'ils louent. Là se placera mieux, je le redis, le portrait de mon ami Jean Blanzat. Car c'est à lui que je songe. Mais, dès ici, je tiens à parler de lui sur un autre plan que l'économique. Surtout pour dire l'homme loyal qu'il est et même que je le considère, dans ce milieu des Lettres, comme incorruptible. Et là, une fois de plus, je m'adresserai à mon vieux concurrent et ami pour la commodité de mes explications.

III

Sur une querelle que l'on m'a cherchée

« *L'homme le plus embrassé de Paris.* »

Cher Gaston Gallimard, cette année 1954 — ou plutôt le 1er décembre de l'année qui vient de finir — Jean Blanzat est retourné vers vos limbes. Je dis bien « retourné », car, si c'est moi, et non vous, qui ai eu la faveur de ses premiers livres, et que je tienne beaucoup à lui comme écrivain — si, d'autre part, à ma connaissance, il n'a jamais été appointé chez vous, — on peut dire cependant que quelque chose, qui est de votre maison et non de la mienne, le prédestinait au rôle que vous lui avez confié, pour autant que vous l'ayez plié à un rôle. Ce quelque chose ne tient pas seulement dans les amitiés qui l'attendaient chez vous. Et celle de Paulhan

compte beaucoup pour lui, comme, à un moindre degré, celle de Guilloux ou du charmant Quéneau. Ce qui prédestinait Blanzat à être des vôtres, je le vois surtout dans les façons qui sont particulières à votre maison et qu'exprime assez bien le mot « ouaté » ou le mot « clos ». En ceci, que les alvéoles de votre grande ruche — à l'inverse de celles d'où sort le miel — sont presque sans lien entre elles ; en tout cas, qu'on peut y travailler sans le souci de ce quotidien, à quoi j'asservis les miens, comme je m'y suis asservi, et sans courir le risque de voir le patron surgir et demander de quoi on s'occupe, et si la chose est en relation avec ses soucis à lui. En somme, où chacun de vos hommes travaille pour soi, sans que l'effleure l'idée de quelque chose qui s'appellerait l'échéance, — le miracle de l'argent restant l'affaire de vous seul, à quoi, d'ailleurs, vous n'avez plus à vous appliquer, la chose ayant été réglée une fois pour toutes. D'un mot, ce qui distingue votre maison de la mienne, c'est qu'elle est un ensemble de « particuliers », ce qui donna sans doute à penser à notre Blanzat que, là seulement, il pourrait mener une vie particulière ; au lieu que, chez moi, son travail était constamment traversé par des personnages, venus d'autres services ; et d'abord par moi-même. — Cette vie de l'ensemble, cette circulation quasi sanguine, commune à l'ensemble, frappe rue des Saints-Pères, dès qu'on entre dans ces lieux modestes que j'appelle ma maison. Jouhandeau se plaît même à dire que, chez moi, on vient voir tout le monde à la fois, et il se plaît aussi à la chose. Chez vous, me semble-t-il, on est tout de suite canalisé. Et, si l'on est annoncé à Claude, il ne conviendrait pas qu'au passage on parlât à Raymond. Mais, si la vie de l'ensemble n'apparaît guère dans votre maison, quand celle-ci est au travail, son unité, comme corps, s'affirme dans les fêtes que vous donnez. Et même, avec un caractère quasi religieux. Disons qu'y apparaît une mystique où votre personne est l'objet d'un culte, à forme familière, qui fait que le plus grand nombre disent « Gaston », alors que je ne suis appelé « Bernard » que par mes intimes. Qui fait aussi que vous êtes certainement l'un des hommes les plus embrassés de Paris. Mais, là, comme nous sommes à peu près du même âge, j'imagine que, parmi celles qui se précipitent dans vos bras, au cours de ces fêtes, beaucoup ne sont poussées que par l'amour du grec, et qu'ainsi elles n'exigent pas toutes des réciprocités qui déborderaient vos possibles, comme d'ailleurs ceux de quiconque. Ce culte, un peu japonais, allant à votre personne, que symbolise de façon si heureuse votre prénom, mon cher Gaston, Blanzat vous le rendait déjà quand je le trouvai rue des Saint-Pères après la tourmente. Je me

rappelle même fort bien lui avoir caché, plus d'un an, mon traité avec Jouhandeau, du fait qu'il m'avait dit, à l'occasion d'un autre — que pourtant j'ambitionnais seulement de vous reprendre, puisque j'avais été son premier éditeur : « Cela ferait trop de peine à Gaston. »

★

« Ne parlez pas à Blanzat de l'affaire Montherlant. »

Mais quand même, Gallimard — et en dépit de ce culte que Jean Blanzat vous gardait, même chez moi — ne lui parlez pas de l'affaire Montherlant. Surtout, ne l'y mêlez pas, en tout ce qui concerne les intérêts que vous y avez. Blanzat voit rouge quand on évoque devant lui cette affaire. C'est qu'il en connaît bien tout le sordide. C'est même par lui que j'appris que c'était un homme d'affaires attaché à votre maison, qui tenait les notes de l'avocat de Montherlant pendant les audiences d'appel, et qu'au moindre signe de celui-ci, M. Godemer — un nom de Balzac — lui présentait le papier convenable, tous ayant été cotés par lui-même. Blanzat ne devait, au reste, pas quitter un seul jour la salle d'audience tout le long du procès, alors que je n'y fis que de brèves apparitions. Aussi fût-ce par lui que j'eus connaissance de tout l'injuste, à mon endroit, et sans nulle relation avec la cause, qui fut mêlé à cette affaire de gros sous, et qu'ainsi je pus veiller à ce que la sténographie Bluet contînt les injures précises que Blanzat m'avait signalées dans la plaidoirie de l'adversaire, — à quoi je tenais, comme on pense, pour le déroulement ultérieur des choses. Mais surtout — le dégoût l'emportant alors, chez moi, sur toutes considérations d'utile — ce fut Blanzat qui prit en mains personnellement l'affaire Montherlant, et depuis la première instance où nous eûmes cette malchance que le juge confondit contrat d'édition et contrat de mariage et prononça tout bonnement les torts réciproques sans résoudre la question qui lui était posée. Et là je dois dire que Jean Blanzat se passionna à cette affaire plus encore, peut-être, que si ses seuls intérêts avaient été en cause, mu seulement par le sentiment de l'équitable, passant souvent ses soirées, aidé de Mme Gourlaoüen — notre Mathilde — qui là le seconda avec ardeur, à compulser des dossiers, à établir des courbes comparatives de ventes, lui si peu préparé à cette navigation dans les chiffres ; étant même parvenu à fonder sur pièces que Montherlant s'était considéré comme libre envers moi plus de cinq ans avant de demander

à la justice de prononcer qu'il l'était. C'est enfin par Blanzat que je sus — vous l'aviez même alors déjà engagé, mon cher Gallimard — que l'avocat à la Cour de cassation, que nous avions choisi, considérait qu'il avait les plus grandes chances d'aboutir. Car c'est là l'unique recours qui reste après un arrêt. J'attache trop d'importance à cet arrêt du 8 juillet 1953, ne serait-ce que comme date dans l'édition, pour ne pas livrer plus loin tous les éléments de la cause, afin que chacun puisse en apprécier. Pour l'instant, alors que je m'apprête à taquiner mon ami Blanzat sur certains points du métier d'éditeur, je voulais seulement que personne ne doutât que sur l'affaire Montherlant — comme sur toute autre qui aurait engagé son honneur — il demeurera irréductible où qu'il soit.



Mon cher Blanzat, je voudrais maintenant vous confier à l'oreille un petit fait, mais qui peut vous donner plus encore confiance en notre pourvoi. Hier vendredi 19 février, à dix-sept heures, M° Renon notre avocat, qui se trouvait dans le cabinet d'Hamonic, a demandé à m'entretenir avec celui-ci. Je les ai aussitôt reçus. « Vous savez sans doute, me dit Renon, que nous sommes en discussion avec Gallimard sur le prix convenable pour le stock des ouvrages Montherlant que nous possédons, puisque l'arrêt de la Cour est exécutable en dépit de notre pourvoi et que nous nous trouvons privés du droit de vendre ces ouvrages. Vous savez aussi qu'en exécution de cet arrêt une somme de deux millions et demi nous est demandée sans délai. Eh bien ! voilà le fait nouveau. L'homme d'affaires de Gallimard, M. Godemer, vient de nous offrir cinq millions pour ce stock, ce qui aboutirait à une balance, à votre avantage, de deux millions et demi. Mais il y met une condition : que vous renonciez au pourvoi. » J'ai répondu, sans hésiter — et je pense, Blanzat, que vous m'approuverez — que je paierai les deux millions et demi exigés ; mais que pour tout l'or du monde je ne renoncerai à mon pourvoi. C'est là pour moi question de chevalerie.

★

Certains, là, vont dire : « Comme nous nous éloignons de Péguy ! » Pas tant qu'ils croient. Évidemment, l'échelle des choses s'est modifiée. Mais je prétends que, s'il était arrivé à Péguy une aventure de l'ordre de la mienne, — quelque mauvaise querelle que lui aurait cherchée l'un des siens, pour échapper à des obligations envers lui, surtout si un arrêt de

Cour, pour la trancher, eût mis en péril l'édition — il eût raconté l'histoire en long et en large, la prenant d'abord par ses divers aspects, pour louer celui-ci, au passage, ou blâmer cet autre, se réservant de ramasser, vers la fin, toute l'histoire en peu de mots, comme je compte faire, afin d'en dégager la morale. Car Péguy tenait, avant tout, à être quitte envers la morale, comme moi.

★

« Je mettrai dans les Cahiers. »

Péguy avait d'ailleurs un mot à lui pour les exécutions qu'il croyait devoir faire ou même simplement pour ses mises à l'ordre du jour, dans le sens proprement militaire, de faits dont il lui semblait important qu'on gardât la mémoire : « *Je mettrai dans les Cahiers*, » disait-il. Ce mot, combien de fois l'ai-je entendu, de sa bouche, au cours de cette période où je fus lié d'amitié avec lui. Il mettait, au reste, assez d'orgueil dans le mot. A tout le moins d'assurance. C'est que ce diable d'homme ne douta jamais, je crois, que ses écrits survécussent. « Mettre dans les Cahiers, » c'était ainsi, pour lui, assurer la durée. Et je puis bien dire que mon ami François Le Grix n'est pas encore guéri, après quarante-cinq ans, des horions qu'il reçut — pourtant par simple ricochet — quand Péguy s'en prit, en 1911, au directeur de la revue où Le Grix collaborait, dans un Cahier qui fit date et portait comme titre : « Un nouveau théologien : M. Fernand Laudet. »

★

Pour moi, je sais seulement que, lorsque j'écris sur mon métier, je suis lu. Et même que, si j'affirme qu'il y a dans tel usage, ou disposition de lois ou jurisprudence, une menace pour mon métier, et par-delà pour les Lettres, je serai cru Pourquoi? Parce que chacun me sait libre en face de ma profession et même en face de chacun des ouvrages que je publie. Il y a donc grande apparence que je saurai persuader si je viens dire : « L'arrêt de la Cour de Paris risque de décourager les meilleurs d'entre nous. Et c'est peut-être déjà chose faite. » Qui donc, en effet, irait désormais vers ce métier de désintéressement et de longue patience qu'est l'édition, si s'établit cette jurisprudence qu'il est loisible à quiconque de violer les contrats par humeur et qu'ainsi l'édition soit privée de cette durée, sur quoi repose toute son économie? Je saurai là, d'ailleurs, dire les choses sans marquer moi-même d'humeur, et presque de façon plaisante. Ainsi — comme chacun

sait le mot que j'eus dans un ouvrage, aux alentours de 1930, pour désigner l'édition, dans sa forme nouvelle, — si je raconte comment Montherlant parvint à obtenir de la Justice son grand couteau pour tuer la « poule aux œufs d'or », mon récit vaudra toujours comme fable et entraînera son enseignement. C'est que, pour moi aussi, « mettre dans les Cahiers » repose sur une confiance que j'ai dans mes écrits et que même il m'est plus naturel d'y poursuivre le juste qu'à travers ces « voies et moyens » pour lesquels je suis si peu fait. Et puis, comme Péguy, je crois qu'il n'est, pour se libérer d'une amertume, que de la dire.

(A suivre) BERNARD GRASSET.

LES LIVRES INUTILES

Dans l'industrie, les entreprises sont avides; elles veulent toujours des capitaux et des hommes; la direction ne peut faiblir, il faut être de son temps; en somme, elles reposent sur des hommes, et qui meurent.

François de Curel, dont la mère était née Wendel, me disait que de père en fils un homme de valeur s'était toujours trouvé dans cette famille, une des rares familles d'industriels qui soit ancienne.

Les éditeurs de romans et de poésie ont l'illusion de créer un « fond »; il est fragile. Une autre génération, d'autres mœurs, d'autres goûts, et la maison tombe en léthargie. Ce fut sensible après 1914 : les nouveaux venus, pour un temps assez court, ont pris la place des anciens éditeurs. La littérature ne dure pas.

C'est triste à dire quand on est écrivain : un stock de cognac est plus sûr. Le grand âge lui est favorable; peu de personnel, peu de frais sont nécessaires pour sa conservation; on traverse facilement les catastrophes de l'histoire. Aussi, les vieilles maisons de cognac sont nombreuses en Charente.

A Bordeaux, avant 1914, l'élite commerciale des « Chartrons » était de souche antique. A Cognac et à Bordeaux, les nobles et vieux quartiers de la ville se ressemblent par le style. Il y avait des analogies chez les habitants : une bonne dose de sang étranger; on le sentait à des nuances dans leur allure et leurs coutumes.

L'air que l'on respirait dans ces maisons était fait de stabilité; un mirage de stabilité, mais qui pénétrait tout.

C'était l'âge de l'or. La monnaie stable donnait une valeur à l'épargne, un aspect de désordre à toute dépense; soutenant la moralité, faite aussi d'une certaine prudence. Quand l'inflation apparut, et que Gaston Picard (un auteur dramatique qui eut quelques années de notoriété) dit avec une moue lippue, une expression si navrée sur sa longue figure : « L'argent lui-même est ruiné, » une ère nouvelle commençait en France.

Cette stabilité, avant 1914, à Cognac et à Bordeaux, se remar-

quait dans la façon de vivre de l'aristocratie marchande. Nulle relation entre « les affaires » et la vie privée. Un bilan ne changeait pas les habitudes. Tout semblait fixé. Ainsi dans les maisons paysannes : de l'extérieur, on ne distingue pas les riches et les pauvres.

A cette stabilité s'ajoutait quelque chose de fermé. Des portes fermées, partout. La jeunesse si durement traitée n'avait jamais d'argent; pas d'avenir, sauf à travers Polytechnique. Dans « les affaires » paternelles, seul l'aîné était admis. On ne voyageait pas, excepté le futur patron qui rapportait chez lui un peu d'arôme anglais. Les familles des « Chartrons » ne se permettaient même pas une saison au bord de la mer, pendant le rude été bordelais. On fermait seulement les contrevents. L'air sage, fières de leurs longs cheveux, une mince gourmette d'or au poignet, les jeunes filles attendaient le mariage; c'est à peine si elles changeraient de maison — hautes maisons, un peu obscures, façades nues bien ensoleillées, avec un délicat balcon de fer comme un bijou, beaux parquets, et toujours les grandes armoires, pleines de linge.

Tout était sévère dans la maison; la tenue surveillée, le moindre écart blâmé; mais presque à voix basse. Quoique la modestie fût la règle, ces gens avaient un orgueil secret : le sentiment de leur indépendance. On n'était pas des fonctionnaires.

Cette liberté, ils la devaient à la vieille maison de commerce, au risque permanent, à la marque, symbole de qualité, honneur qui valait plus que l'argent.

Ces gens avaient bonne conscience. Ils savaient que leur richesse aventureuse était profitable à beaucoup. Ils ne regardaient pas plus loin; et peut-être, en effet, que cela n'était pas leur affaire.

Leur affaire était de durer dans une époque dangereuse, celle de mon enfance où j'ai vu tant de ruines. D'autres continents produisaient alors ce qu'ils demandaient jadis à l'Europe. La patrie de la science et de l'industrie avait perdu son monopole; et cette histoire n'est pas finie.

★

Parfois, en France, venait au monde, chez les bourgeois, un cœur épris de justice et de bonheur, amoureux de la raison, ou révolté de naissance; des êtres généreux et intelligents, à l'aise surtout dans l'abstrait, un peu hommes de lettres. Ils détestaient la différence entre les riches et les pauvres, les abus, les bassesses; ils consacraient leur vie aux opprimés. A la fin, certains sont devenus ministres. Ils ont beaucoup parlé et beaucoup écrit.

J'ai lu ces livres si ardents. Ils n'ont plus aucun sens. Aujourd'hui, ceux qui réclament le bonheur pour tous et la justice, et qui veulent un monde raisonnable, ont pris d'autres voies; ils ont d'autres méthodes et leur propre littérature.

★

Les changements sociaux, tiennent à des causes profondes, inéluctables, comme soumis à des sortes de mouvements cosmiques, sans relations avec la justice et la littérature. Il ne s'agit pas de ce que nous jugeons le meilleur; il s'agit de ce qui est permis.

Telle forme de la propriété et des entreprises, telle nature d'une classe dirigeante, tels rapports entre les hommes, dépendent d'un certain état du monde, à une heure donnée; en particulier des effets de la science sur la production. C'est aux gouvernants à bien regarder l'heure.

Voilà trente ans, je disais à André Tardieu : « L'industrie et l'agriculture scientifiques sont incompatibles avec les frontières des nations européennes. » Tardieu n'était pas sot; il entendit ces mots comme dans un rêve; cela ne signifiait rien pour lui. Aujourd'hui, il comprendrait très bien.

★

On peut comparer, à cinquante ans d'intervalle, la société en divers pays, on ne verra pas où la justice s'est manifestée, ni la raison ; on ne distinguera pas un supplément de bonheur.

Les écrivains n'ont pas manqué. Je ne suis pas insensible aux malheurs des hommes, et tant de livres inutiles, cela fait de la peine.

JACQUES CHARDONNE.

Alfred de Vigny

SUPPLÉMENTS AU *JOURNAL D'UN POÈTE*

A vrai dire, ce que Louis Ratisbonne, après la mort d'Alfred de Vigny, baptisa Journal d'un Poète, *était loin d'être, exactement, un Journal. Un fourre-tout. Un gros stock de papiers en désordre — beaucoup étant sans date — sur lesquels s'inscrivent des choses de tout genre : des pensées, des observations, des souvenirs, des idées pour des poèmes ou pour des livres, des notes de lecture, etc... Il y avait bien aussi les carnets; j'en ai vu plusieurs; ils portent des dates, de-ci de-là, mais tel carnet de poche (celui qu'avait acheté Vigny en 1839, par exemple), le poète le garde sur lui plus d'une année, l'ouvrant n'importe où quand il y veut noter quoi que ce soit, de telle sorte qu'on y découvre, entremêlées, des phrases datées de 1839 et d'autres de 1840, et un grand nombre, au surplus, dont il est impossible de savoir au juste de quelle année elles sont.*

Comme avaient fait les exécuteurs testamentaires de Victor Hugo lorsqu'ils puisèrent dans l'immense amas de ses manuscrits inédits pour en tirer les Choses vues *et le* Post-Scriptum de ma vie, *ainsi Ratisbonne, parmi les textes innombrables que lui avait légués Vigny, fit le choix le plus arbitraire et ne retint que ce qui lui plut.*

Déjà, depuis 1867, quantité de fragments ont été révélés qui devront prendre place dans une édition définitive du Journal d'un Poète. *On trouvera ci-dessous tout un lot nouveau d'adjonctions. Je les ai réparties en deux groupes : les textes datés, d'abord; puis ceux dont je ne puis dire exactement quand ils ont été écrits.*

HENRI GUILLEMIN.

I

Les trois premiers fragments — dont le papier et l'écriture nous révèlent qu'ils sont de 1835 ou 1836 — concernent la condition des officiers :

Dans le lent avancement des grades, il arrive que le temps amène aux places des hommes que n'y eût pas toujours mis l'opinion et

que, d'un autre côté, le choix ne sait où se prendre, faute d'occasions de voir les mérites à l'épreuve.

★

En général, l'indécente médiocrité des appointements force les officiers à des privations et à des mesures d'économie qui diminuent leur considération.

Pourquoi tel haut grade ne recevrait-il pas, par une solde au moins doublée, une consistance assez imposante pour que son emploi fût considéré comme une charge importante de l'État, digne de satisfaire l'ambition de toute famille honorable et de servir de but d'existence?

Rien ne doit être dédaigné de ce qui peut lier l'armée au pays et ces vues que je hasarde naissent du moins du sentiment profond d'une de ses plaies.

★

Si une destination intérieure plus directe et plus utile que de vaines manœuvres lui (1) était donnée, si les grades avaient une considération assez grande et donnaient une existence pécuniaire assez imposante pour satisfaire les ambitions et créer des existences égales à celles que donnent les emplois civils, si à ces liens se joignaient des droits de citoyen affectés à tel ou tel grade ; si l'instruction qu'apportent les écoles militaires, au lieu d'être découragée et engourdie par le désœuvrement, était accrue par de grands travaux, j'ai peine à croire que la vie ne revînt pas dans cette belle partie de notre corps social que l'on voit frappée, en temps de paix, d'une certaine torpeur. Alors le service cesserait d'être, dans les garnisons, une pesante servitude.

Quatre notes, maintenant, au sujet des campagnes de Vigny pour son élection à l'Académie et de sa réception; la troisième fait allusion à l' « affreux » discours de M. Molé.

Mars 1842.

M. de Chateaubriand m'a dit : « J'irai vous porter ma voix jusqu'à ce que vous soyez nommé. Vous êtes à mes yeux le plus beau nom actuel qui se puisse présenter. »

★

19 décembre 1843.

Académie. L'on s'agite beaucoup plus contre moi que je ne l'aurais cru. Cela prouve peut-être que l'on sent mon arrivée prochaine.

★

Falsifier les intentions morales d'une œuvre, amener une partie du public à penser que l'auteur est pervers et pervertisseur, c'est

(1) Il s'agit de l'armée, — le contexte l'indique aussitôt.

absolument user de l'empoisonnement du poignard dans le monde des idées.

★

23 février 1846.

Je n'ai toujours reçu de l'Académie aucune communication officielle, et n'ai revu aucun de ses membres. Je suppose donc que ma correspondance de procureur est finie avec le secrétaire perpétuel.

Deux textes de 1847 :

21 janvier 1847.

Il convient qu'une grande nation comme la France se venge d'une défaite comme Waterloo en gagnant une grande bataille et non en élevant au-delà de toute mesure la réputation d'un soldat heureux qui ne voulut que gagner la partie folle que jouait son ambition.

★

31 janvier 1847.

Du Pouvoir.

Les flatteurs du Pouvoir ont toujours affecté de le considérer comme enfermé dans une tour sans cesse assiégée et se défendant par tous les moyens.

Il serait plus vrai, souvent, de le considérer comme un mal qui s'étend, corrompt et fait tomber en poussière le corps social.

Si c'est un mal nécessaire, il importe de le réduire le plus possible.

Ce qui suit, paraît dater de 1852 :

Je n'ai point quitté les pensées que l'on nomme libérales. J'ai toujours désiré, et je regrette, les institutions parlementaires et le self-government. Je déplore *l'incapacité* de la France, prouvée par une expérience de trente-quatre ans.

La France n'a vu dans le gouvernement parlementaire que la satisfaction de ses passions haineuses, envieuses et vaniteuses. Personne, presque, n'a fait son devoir. Personne ne s'est appliqué à aider les deux dynasties des Bourbons à fonder un régime parlementaire semblable à celui de l'Angleterre. Les Chambres et les ministères chargés de défendre, diriger, conseiller et excuser la couronne, l'ont deux fois renversée, la première fois en soulevant l'aversion de la classe moyenne et l'ambition du tiers état, ou bourgeoisie, d'être *de la cour* et d'être *la cour* même ; la seconde par l'ardeur effrénée de la chasse aux portefeuilles qui aida à faire une révolution que nul des hommes au pouvoir ne sut empêcher.

Vigny gardait souvent copie des lettres qu'il écrivait, lorsqu'il y attachait du prix ; parfois il conservait son brouillon; parfois il recopiait les paragraphes essentiels de ses missives. D'une lettre

au général Le Breton, en date du 22 septembre 1853, il a gardé ceci, dans ses dossiers :

... N'est-ce pas vraiment une chose providentielle que cet arrangement des grands événements qui a voulu apporter une si grandiose occasion de revanche à notre ancienne Garde Royale, et que ce soient ses épées qui aient partout rétabli l'ordre? Turgot l'un de mes plus intimes amis, les maréchaux Magnan et de Castellane, les généraux de la Hitte, Baraguay d'Hilliers ne vous apparaissent-ils pas comme nous les avons vus pendant seize ans sous notre ancien uniforme? Ces souvenirs de mes compagnons d'armes s'échangeaient entre le général d'Hautpoul et moi lorsqu'il accompagnait ici le prince-président qui, ainsi que je vous le disais à Paris, fut toujours l'*Empereur* aux yeux de la Charente depuis 1848, et quand il était encore en Angleterre.

L'Empereur a bien voulu se souvenir de ce qu'il avait été pour moi dans son exil et m'a montré qu'il n'oubliait rien. Dès Bordeaux, en arrivant, il me demandait ; et, à Angoulême, on m'a évoqué dans mon désert comme l'ombre de Samuel.

A son dîner, avant et après, et au bal où je l'accompagnais, il n'a cessé de venir et de revenir à moi, et de reprendre notre conversation avec un calme et une mémoire que rien ne trouble, au point où nous l'avions laissée à Londres. Les questions qui l'occupent sont graves et approfondies ; ses idées générales et généreuses ; ses sentiments très affectueux pour moi. Je vous en dirai des traits charmants et vous comprendrez que j'en demeure très touché.

Une note portant, dans l'angle, « 1848 » :

9 novembre 1853.

Du malheur de donner accès dans les événements à l'ignorant et au méchant.

Que les Clubs ont ouvert cette voie aux influences aveugles et perverses.

Du 24 novembre 1854 :

L'armée anglaise entière est composée d'enrôlés volontaires qui s'engagent pour vingt-cinq ans. Depuis un mois, au premier appel, mille hommes par jour se présentent pour aller en Orient à cette nouvelle Croisade ; et cependant ils savent que l'avancement leur est interdit au-delà du grade de sergent.

Le sentiment aristocratique est donc populaire en Angleterre et la protection des lords est chère aux classes laborieuses qui n'envient point les grandes charges où elles ne sauraient atteindre.

Il serait bon de mettre en regard de ces sages soldats un de nos ambitieux insatiables. La paix de l'âme dans celui qui n'est pas déclassé par l'avancement ; et l'embarras, le trouble que j'ai vus dans certains soldats élevés jusqu'à un monde où ils se trouvent sans sympathies et sans relations.

Projet d'une « Suite » que Vigny songe à donner à Servitude et Grandeur militaires :

27 avril 1856.

Servitude et Grandeur militaires. (Suite.)

L'idée mère sera la liberté de conscience dans l'armée. Question : la liberté de conscience peut-elle exister dans une armée? Oui, elle exista sous le régime féodal et antique, lorsque les patriciens romains marchaient à la tête de leurs armées et se fortifiaient dans les provinces dont ils étaient gouverneurs ; puis dans la féodalité moderne quand les seigneurs amenaient leurs vassaux au roi sous leur bannière, — et dans la Fronde encore.

Premier roman. *Sous la Fronde.*

Turenne était plus coupable que Cinq-Mars. Il avait traité avec l'étranger, reçu des troupes et de l'argent. Pourquoi ne fut-il pas déshonoré et nommé traître? Parce que l'idée de patrie n'existait pas encore.

Deuxième roman. *Sous la République.*

Troisième roman. *Sous l'Empire* (la conspiration de Mallet).

Du 16 mai 1856, deux notes en vue d'un travail sur la Restauration :

16 mai 1856.

Une perpétuelle société secrète conspire sans repos sous la société publique et conspire pour sa destruction, et cela au hasard, sans savoir ce qu'elle fera du chaos.

Le carbonarisme triomphe en 1830. Alors, il s'avoue, il ôte son masque. Il dit qu'il était partagé en deux corps d'armée, l'un républicain, l'autre orléaniste. On fait un roi. « Ce sera à recommencer », disent les républicains ; et en effet ils recommencent jusqu'en 1848, où ils triomphent.

★

16 mai 1856.

Du réquisitoire de Marchangy (1).

Comment il fut convenu qu'il était fou. « Il nous compromet. Il nous perdra ! disait la Cour ; il donne des idées qu'on n'a pas en parlant d'un carbonarisme organisé contre la branche aînée des Bourbons. »

Le parti libéral disait : « C'est une invention de la police pour avoir une occasion de faire du despotisme. »

M. de Marchangy mourut frappé par le gouvernement ingrat et aveugle qui le reniait, et par l'opposition qui le bafouait.

Le thème de la noblesse et des crimes commis contre elle par la monarchie est un de ceux que Vigny reprend avec complaisance :

(1) Il s'agit du fameux réquisitoire de Marchangy, au procès dit des « quatre sergents ».

18 février 1857.

Conduite de la royauté dans notre histoire.

C'est une déesse jalouse de l'autre déesse, sa rivale, la noblesse, et qui n'a cessé de la tromper, d'ameuter contre elle, de l'emprisonner, de la mutiler, de la ruiner, et enfin de la décapiter et de la laisser morte à ses pieds.

La noblesse avait beaucoup plus de droit à se plaindre de la royauté que le tiers état. C'est l'instinct de domination qul l'inspirait (1) et auquel elle se livra jusqu'au jour où elle se trouva seule sur la pointe d'une aiguille au lieu d'être assise sur la pyramide séculaire qui la soutenait et qu'elle avait tranchée.

Ceci, transcrit d'une lettre, sans doute, qu'il vient d'écrire :

1er février 1858.

A quoi pensez-vous? Vous demandez l'espérance à celui qui a écrit, très sincèrement, dans *Stello :* « L'espérance est la plus grande de nos folies », et qui l'a prouvé en ne parlant pas, depuis longtemps.

Vigny est animé d'un grand zèle à l'égard de l'Empire restauré. La note que voici, datée du 2 décembre 1858 (un grand anniversaire), le montre bien résolu à ne point donner son appui aux velléités d'opposition qui se font jour au sein de l'Académie :

2 décembre 1858.

L'Académie n'est point solidaire des entreprises que peut faire tout académicien politique.

Je n'ai pas ouï dire qu'en certaines circonstances, de 1848 à 1850, l'Académie se soit considérée comme solidaire des accidents politiques qui ont pu arriver à M. de Lamartine, à M. Guizot et à M. Thiers. Je n'ai pas vu que ces membres illustres de l'Académie et malheureusement aussi des assemblées politiques du moment, aient cherché à *ameuter* l'Académie et à la lier à leur cause.

On peut faire le siège du gouvernement. Nous avons vu faire ce siège et le réussir deux fois, en 1830 et en 1848.

Comme académicien, je demande très humblement à ces assiégeants la permission de ne pas tenir leur échelle.

Une série de notes, maintenant, sur les prix académiques de 1861. Jules Simon est principalement en cause; et Vigny, qui lui suppose des pensées dangereuses pour l'ordre établi, combat vivement son nom :

20 avril 1861.

L'Ouvrière, de J. Simon. Ce livre ôte à l'ouvrier la reconnaissance. C'est enseigner au peuple à ne savoir gré de rien aux classes supérieures.

(1) Comprendre : qui inspirait la royauté.

7 mai 1861.

Je donne lecture de quelques citations du *Devoir*, où le christianisme est dédaigné comme un ensemble de dogmes usés, inutiles, et qui ont fait leur temps. M. de Montalembert répond que, malgré cette lecture, son *cœur de chrétien* n'est pas blessé.

[*Sans date.*]

Il n'y a pas d'assertion plus contraire à la réalité que celle de M. de Rémusat. Il dit, et M. Guizot répète après lui, que M. Jules Simon n'attaque pas le christianisme, mais l'athéisme. Erreur complète. Il attaque toutes les religions positives. Il persifle le catholicisme.

M. de Montalembert a dit que son *cœur de chrétien* n'en était pas blessé. Il est triste de voir qu'il fait fléchir sa conscience catholique et la soumet aux besoins de sa cause. *Il est avec le ciel des accommodements!*

16 mai 1861.

Jules Simon : coupe d'argile à briser, poison à rejeter. Après la direction chrétienne imprimée par l'Académie dans ses sujets de concours et ses discours publics, ce serait une étrange contradiction !

Mme Sand : sa coupe est d'or pur, artistement ciselée. Rejetons le breuvage et couronnons la coupe.

[*Sans date.*]

Jules Simon. Abandon hostile du christianisme. Point de regrets, mais répulsion. Il salue la religion chrétienne non en reine du monde civilisé, comme cela doit être, mais comme on salue une mendiante assise à la porte et à qui on ne donne rien. Pitié dangereuse qui perce sous les éloges tièdes et péniblement accordés. Ce n'est plus dire, il est vrai : *Écrasons l'infâme;* c'est lui donner un coup de canif de collège.

Ne considérant le christianisme que comme base de tout ordre, je dis, avec le cantique de Luther : « Mon Dieu est ma forteresse. » C'est la forteresse de la civilisation.

Cette remarque, enfin, du 29 mai 1861, grandiose :

Les membres de l'Institut de France sont les patriciens de la Science, des Lettres et des Arts.

Sous eux sont leurs clients, souvent leurs élèves, quelquefois leurs imitateurs.

II

Et voici les textes difficiles à dater.

Des quatre premiers, je ne puis rien dire qui permette de les situer :

La beauté dans la vie conduit à l'honneur. La beauté dans l'art conduit à la poésie.

★

Les formes parlementaires ont accoutumé la nation à considérer son gouvernement comme une sorte de taureau jeté dans le cirque, et que chacun a droit de tourmenter et d'exciter en lui jetant à la tête et aux flancs les banderilles de la tribune, de la presse et de l'émeute.

Le peuple n'aime point, comme on pourrait le croire, à tuer sa victime ; il la blâme et la siffle quand elle tombe trop tôt ; mais il aime passionnément à la voir piaffer, écumer, souffler, beugler et saigner. Il aime à faire durer ce plaisir et à y revenir le lendemain, à son heure et comme il lui plaît.

De là vient cette irritation fébrile des hommes politiques appelés à l'administration que, par mauvaise et surannée coutume, on ne cesse de nommer le Pouvoir.

★

S'il fallait chercher quelque part une marque évidente du progrès de la civilisation, je la placerais dans la grandeur toujours croissante du rang que tient l'homme de lettres d'abord rhapsode, puis trouvère et amuseur de gens, puis vassal et domestique des grands, enfin libre et aujourd'hui maître, oui, maître souverain des sociétés.

Les ambitions des plus hauts dignitaires sont inassouvies et inquiètes jusqu'à ce qu'elles aient revêtu cet habit de l'homme de lettres. Il y a de notre temps des rois qui se tourmentent pour s'élever encore, et de même que nos soldats de l'empire, créant un nouveau langage à l'usage de leurs victoires, disaient de tel maréchal : *il va passer roi*, nous pourrions dire : *il y a tel roi qui cherche à passer poète.*

★

Deux choses sont en péril en France :

1° Le sens moral et l'idéal de la probité ; l'honneur.

2° Le goût et l'idéal de l'art ; l'atticisme.

J'ai l'intention d'écrire, pour la seconde chose, *l'Atticisme;* pour la première, *Des doctrines fatales.*

D'abord dire, dans *les Doctrines fatales :* vous êtes des criminels ; puis, dans *l'Atticisme :* vous êtes des manants.

Tout ce qui va suivre appartient à ces souvenirs de la Restauration et de la Monarchie de Juillet que Vigny évoqua entre 1850 et 1860 :

1814.

Ma tristesse en voyant les femmes se donner aux officiers russes qui étaient à la mode par-dessus tout. Efforts des jeunes gens pour ressembler aux Russes.

★

1815.

Puérilité des démonstrations politiques des malheureux officiers qui revenaient de Waterloo. Leur faux culte pour les Bourbons. Comédie politique jouée partout.

★

1829.

J'avais donné ma démission après mon mariage, quoique très jeune encore et assez avancé en grade, après avoir été officier pendant tout le règne de la Restauration depuis 1814. J'ai toujours eu ombrage de toute ambition politique et des fonctions publiques ; celles de l'armée, qui m'avaient séduit dès l'enfance, n'avaient été pour moi qu'une déception, et l'ennui mortel des garnisons, théâtre perpétuel des répétitions de la guerre, avait refroidi tous les jeunes gens de ma génération et de cette belle armée par l'attente de la représentation des batailles toujours imaginée et toujours inutilement espérée.

Je n'aimais que l'étude et je ne quittais ma silencieuse et heureuse maison que pour quelques relations de famille et d'amitié, choisies dans le meilleur monde et parmi les plus grands esprits. J'évitais les informations banales des choses politiques, mais elles se découvraient à moi malgré moi-même et pénétraient dans le silence de ma vie.

On sentait partout l'approche d'une révolution et j'entendais partout le pas de sa marche souterraine. Le carbonarisme avait lentement creusé sa mine et placé ses poudrières sous les pieds des Bourbons. L'explosion allait se faire et les mèches étaient prêtes. Cependant il fallait encore des armes nouvelles. Les trois partis d'opposition les forgeaient et cherchaient à recruter des tirailleurs intelligents et jeunes.

Je ne savais trop, d'abord, à quel propos plusieurs journalistes tournaient autour de moi et me montraient pour mes livres un enthousiasme plus grand dans leurs paroles que dans leurs écrits. L'un d'eux, qui venait rarement chez moi, prit à tâche tout à coup de m'enflammer de l'admiration qu'il prétendait avoir pour Benjamin Constant. « Monsieur, lui dis-je, j'ai quitté l'armée et je ne suis plus dans la vie publique qu'en spectateur. Les Bourbons sont depuis longtemps minés. Je ne sais pas s'ils tomberont. Je les verrai peut-être tomber, mais je ne leur jetterai pas un caillou pour précipiter leur chute. » Je changeai la conversation et je ne le revis plus. Le journal *le Temps* parut peu après, organe des deux cent vingt et un députés et de la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera*. Ces messieurs s'aidèrent entre eux, mais je ne les aidai point.

Un feuillet disjoint, et qui visiblement fait suite à un développement non retrouvé :

... Au milieu des étrangères anglo-saxonnes, et autour du thé, quelques hommes qui m'étaient inconnus rôdaient et chuchotaient en répétant mon nom avec un certain air de plaisir secret de me pouvoir montrer comme une acquisition de leur parti et comme une recrue qui n'était pas sans importance ; parmi eux, un homme d'aspect un peu honteux et inférieur, à tête basse et d'attitude gauche, qu'on me désigna comme futur directeur d'un journal qui s'allait fonder, je ne savais lequel encore, et mon *cicerone* m'en

avait soigneusement fait mystère, sachant l'ombrage que j'ai toujours eu des journaux et de ceux qui les font.

La maîtresse de la maison quitta ses théières et ses bouilloires pour venir à moi et me dit en me montrant un homme à demi-couché dans un long fauteuil à bras et s'agitant pour en sortir avec sa béquille : « Voici quelqu'un qui veut venir vous voir et n'en peut pas venir à bout. Voulez-vous m'y aider et venir avec moi? » Et, s'appuyant sur mon bras, elle me conduisit à un sopha où je me trouvai entre elle et Benjamin Constant.

Sous le titre Louis-Philippe et les écrivains, *ce texte interrompu : Louis-Philippe et les hommes de lettres.*

Louis-Philippe avait passé seize ans en observation, regardant et écoutant aux fenêtres et aux portes ; durant tout le règne de Louis XVIII et de Charles X, il donnait asile à tout mécontent, ouvrait le Palais-Royal à tout homme blessé ou seulement froissé dans quelque intérêt, dans quelque vanité, moins que cela, dans quelque désir repoussé, dans quelque rêve évanoui. Un jeune homme, après Waterloo, avait écrit les *Messéniennes;* il en faisait son bibliothécaire ; un autre, dans ses bureaux, semblait vouloir écrire ; il le poussait et l'aidait à éclore. Il avait rangé chez lui, autour de la haute bourgeoisie et de cet état-major de la Haute Banque où brillaient les noms de Casimir Périer, Ternaux, Laffitte, Foix, Benjamin Constant, des professeurs, des journalistes, des auteurs de toute sorte, non les premiers, qui ne se prennent pas facilement, mais ceux que le public et les princes de tous les temps aiment à combler de faveurs, ceux qu'on pourrait classer sous cette étiquette : médiocres de première qualité.

A peine monté sur le trône, le roi citoyen sentit qu'il ne pouvait piper qu'à moitié les écrivains. Une moitié des *carbonari* avait été jouée par l'autre. La moitié orléaniste, la plus riche, la plus rusée, avait dupé la moitié républicaine. Mais Louis-Philippe savait qu'il ne garderait pas longtemps tous ces capricieux amis. Directeurs jaloux de l'opinion publique, les journalistes sont forcés de tenir attentif le public et de le passionner presque chaque jour par une émotion nouvelle et par l'espérance de l'émotion du lendemain. Le public d'un journal est son maître et attend qu'à son déjeuner on le fournisse d'une quantité suffisante de sophismes, de colères contre le pouvoir et de plaintes qu'il n'aurait pas imaginé d'exhaler, qu'on lui apprenne ses malheurs, et qu'on l'arme d'épigrammes et d'injures bien empoisonnées.

Un pouvoir nouveau s'installe ; tous les journaux l'accueillent et le soutiennent convenablement. Chaque directeur de journal se considère comme général en chef d'une armée de trente à quarante mille abonnés, entourée d'un état-major de rédacteurs. Il fait ses conditions au Pouvoir. Si on le repousse, que l'on prenne garde ! Il fera tourner dans l'opposition son troupeau tout entier.

Tous ces petits généraux ne furent pas également enchantés de leurs traités secrets avec Louis-Philippe. Le *National* commença les hostilités. Armand Carrel eût accepté quelque chose de considérable. On ne lui offrit que la préfecture de Bordeaux. Il se sépara

et reprit le thème républicain, en homme qui se sentait mal prisé et qui voulait, par le combat, se faire mesurer à sa taille.

Ce fut alors que Louis-Philippe, voyant la moitié de sa meute se séparer de lui, lâcha l'autre moitié contre elle et chercha partout dans les écrivains ceux dont il pourrait faire des créatures.

Comme Faust se donne à Méphistophélès, Rossi se donna à cet esprit de corruption. A l'instant, la Sorbonne et la Pairie lui furent ouvertes. Il fit le cours d'histoire qu'il fallait à la doctrine et, plus adroit que d'autres, ne reçut que les huées de la jeunesse des écoles qui, pour lui, n'en vint pas aux coups et aux pommes cuites. Rossi, né Italien, fut un des modèles de ces fortunes de professeurs si rapides sous ce règne où tant d'hommes furent surchargés de sinécures. C'était un petit homme sec et jaune, d'une maigreur de squelette, dont la physionomie n'avait qu'un trait : un rire de singe perpétuel et toujours le même dans la politesse ou dans l'ironie. Il s'était fait d'abord naturaliser Genevois, puis Français. En un jour, il parvint à tout. Le pacte lui réussit. Un autre Italien, Libri, fut tiré du troupeau des réfugiés. On le lança contre Arago qui n'était pas facile à combattre. Il fallait un mathématicien ; on le trouva.

Enfin, ce récit bien curieux, où suppure la haine qu'A. de Vigny portait à Lamartine; il pourrait s'intituler : De l'origine des *Girondins.*

J'assistai un jour très involontairement à une scène de stratégie parlementaire qui se passait dans un salon du faubourg Saint-Germain. J'étais seul avec la maîtresse de la maison, amie intime de Madame Adélaïde, lorsque M. et Mme de Lamartine entrèrent et furent bientôt suivis de la duchesse de Maillé qui ne dit que peu de mots à la marquise de Lagrange, chez qui nous étions, et vint s'asseoir près de moi, me parlant bas de choses assez indifférentes comme pour laisser Lamartine prendre, dans un quatuor dont la musique m'était encore inconnue, le ton de voix du plus éclatant *ténor.* Je sentis que le jeu était préparé et les rôles distribués. La maîtresse de maison rougit et me regarda pour me faire entendre qu'elle était surprise, que l'on s'était préparé à quelque chose, et qu'elle se voyait circonvenue.

Lamartine, allongeant ses jambes et prenant du tabac, se mit d'abord à pérorer vaguement sur la douloureuse situation du roi, qu'il déplorait. Il le voyait aussi exposé, disait-il, que Louis XVI après le retour de Varennes. Il semblait prendre à ce danger le plus grand intérêt, mais à la froideur de sa déclamation habituelle on sentait une indifférence profonde et seulement une précaution oratoire trop rhétoricienne pour un salon et pour l'intimité. Personne ne répondit à sa longue période et il s'humanisa, fit quelques excursions dans la Chambre des Députés, parla des conservateurs qu'il venait de quitter brusquement après les avoir défendus à la tribune, eux et les fonctionnaires publics à qui on la voulait interdire.

« Comme ils me remerciaient, dit-il, je leur ai répondu : Messieurs, je vous quitte demain et je passe à la gauche ; j'y trouverai

moins de corruption » ; sorte d'évolution qu'il exécuta en effet.
Enfin, arrivant où il voulait, c'est-à-dire à lui-même : « Hier mon discours a fort alarmé les ministres, je le sais ; mais qu'aurait dit le gouvernement si j'eusse ajouté ceci... » Et il tira de la poche de son habit sept ou huit petits papiers où, de sa propre main, étaient rangées des notes et alignés des mots à effet, mots de tribune, tantôt solennels, tantôt satiriques, toujours visant à la mémoire populaire. C'était cette sorte de notes qu'on tient dans le creux de sa main dans la chaire politique, pour ne rien oublier de ses arguments, et la plupart de ces flèches étaient assez acérées et faites pour porter plus haut que les ministres. Il me mit dans les doigts ces petits papiers tracés avec son écriture de jeune lady bien élevée, sur du papier à lettres de la mesure d'un billet, sans la plus légère rature, sans hésitation, sans un défaut de plume ou d'encre. Je fus le seul à les parcourir. Il comptait sur ma politesse et ne se trompa point. Je pris dans mes deux mains ces improvisations préparées et les rangeai à peu près comme un jeu de cartes. Personne ne me les demandait ; je les lisais seul ; la marquise de Lagrange qui savait bien qu'ils étaient à son adresse, rougit encore un peu, ce qui est fréquent sur ses joues fraîches et blanches et sur son teint transparent, et elle baissa ses yeux bleus sur sa tapisserie pour ne rien voir. A côté d'elle, sur son canapé, était assise Mme de Lamartine enfermée dans un silence, une dignité et une froideur britanniques ; sur un fauteuil, à sa gauche, la duchesse de Maillé, qui, de ses grands yeux noirs, mesurait cette scène et toisait chacun, puis se pencha vers moi comme pour lire les petits papiers. C'était une femme d'esprit, petite, forte, brune, ronde de formes, vive et décidée d'allures et de ton, taillée en soubrette et en *Dorine* qu'elle aimait à jouer dans son château de Lormoy plutôt qu'en duchesse et en *Célimène* qu'elle se plut à représenter aussi, mais avec plus de peine, non que la coquetterie lui manquât, mais la beauté noble, hormis dans son regard de sultane qui était vaste, imposant, pénétrant et bon, et vraiment supérieur d'intelligence, de dignité et d'autorité naturelle. Elle était née d'Argenteuil et, par son mariage, duchesse et l'une des plus grandes dames de France, aimée à la cour et tenant la sienne aussi très noblement dans le faubourg Saint-Germain. Elle aimait les lettres et comprenait les beautés de la poésie véritable et le néant des *vérailleries* qui passent pour vers et poésie parmi le vulgaire.

« Voilà, lui dis-je, en lui passant une des cartes de ce jeu politique, un mot qu'on aurait partout répété si Lamartine l'eût dit à la tribune ; mais je crois qu'il aurait pu affliger et blesser profondément le roi et vous ne voulez sûrement pas le mener de Varennes au Temple », dis-je en me retournant vers Lamartine.

Il regarda la maîtresse de la maison. Il s'attendait à un mot de curiosité, à un regard, à un signe qui témoignât le désir de connaître ce trait satirique, mais elle demeura inaccessible à ces tentatives de confidences et continua paisiblement sa tapisserie, regardant indifféremment les fleurs de son métier.

Lamartine entonna une nouvelle psalmodie politique, parlant

en mesure comme il fait toujours et de façon qu'on pouvait scander ses paroles et battre sous son récitatif la mesure à quatre temps. Son *andante* dura environ vingt minutes. Le motif était toujours le même et il s'agissait uniquement de la clémence dont il avait usé avec le roi Philippe et de la reconnaissance particulière qu'en devaient avoir les amis des d'Orléans. Mais *vox clamavit in deserto*. La statue attaquée ne remua que les doigts et l'aiguille.

Pour aider notre ami dans son escarmouche malheureuse, la duchesse se décida pourtant à une parole directe :

« Les princesses, dit-elle, ne savent-elles pas ce qui se dit à la Chambre?

— Mon Dieu ! Je n'en sais rien. Elles n'en parlent jamais ; cependant, je pense bien qu'elles en ont un peu connaissance ; il suffit pour cela d'une femme de chambre et d'un journal. »

Après avoir répondu cela avec un certain air de dédain et d'enjouement, elle se remit à son canevas de tapisserie et roula ses pelotons de laine avec une parfaite indifférence.

Mme Lamartine fut peu édifiée de cette nonchalance à s'inquiéter des menaces de son mari dont elle avait attendu plus d'effet et reprit des mains de la duchesse tous les petits papiers que j'y avais mis. Elle se hâta de mettre la conversation sur les œuvres de charité qui servent à tout dans les conversations de salon et je ne sais ce que devinrent les notes dans ses doigts ; elle leva bientôt la séance assez sèchement et la douceur de sa voix, ses serrements de main à Mme de Lagrange, ses reproches mondains et à demi attendris de s'être vues trop peu depuis quelque temps, ne purent nous cacher une certaine rougeur subite passant des joues au front et produite par un dépit mal contenu.

Pour son mari, la suivant avec cet air solennel et imperturbable qu'il promène partout, il ne laissa voir sur son visage que le regret indulgent et protecteur qu'il parut avoir de ce que ces pauvres princes et leurs familiers étaient assez aveugles pour ignorer que leurs destinées se trouvaient dans sa main, à côté de sa plume, et pour ne pas profiter de sa miséricorde en acceptant la trêve qu'il offrait.

Quelques visites qui entrèrent au moment de sa sortie évitèrent à la maîtresse de la maison la difficulté de conduire Mme de Lamartine dans le premier salon où il aurait fallu s'expliquer et l'embarras de rester avec Mme de Maillé et moi qui avions été témoins de la petite scène. Mme de Lagrange était, comme je l'ai dit, intime confidente de Madame Adélaïde, sœur de Louis-Philippe et l'on avait compté sur elle pour la peur que l'on espérait inspirer à quelqu'un du trône ou de ses environs. Mais cette personne, en apparence légère et inconsidérée, sut toujours, quand il le fallait, se tenir juste dans sa ligne tracée et, cette fois encore, plongea sous l'hameçon, se masquant durant toute la visite sous une physionomie d'ingénue naïve et distraite qui n'entend malice à rien. Puis elle rentra presque en courant, avec la joie d'un enfant qui l'a échappé belle en tirant du jeu son épingle. Entourée comme elle l'était par les nouveaux venus avec lesquels elle précipitait ses paroles, plus empressée et plus amicale qu'elle n'eût voulu l'être en d'autres

moments, il n'y avait pas apparence que la duchesse de Maillé, qui la regardait de côté, pût glisser une question sur l'effet des menaces indirectes et de la magnanimité de l'orateur qui voulait bien ne pas couper tous les légers fils de son épée suspendue sur la tête du Damoclès d'Orléans. Quoique son envie en fût grande, elle renonça nettement à en chercher même les occasions à travers trois conversations animées, prolongées, éclatantes à ne pas s'entendre, et les allées et venues qui couvrirent sa lente retraite.

Une fois rentrée, en sûreté dans son fauteuil et derrière sa tapisserie, elle respira, et, là, elle ne put s'empêcher d'éclater de rire avec une folie, un entrain et un naturel de petite pensionnaire échappée du couvent qui surprit et interrompit d'abord un moment ses amies mais finit par les entraîner elles-mêmes, sans qu'elles en comprissent le sens, expliqué cependant à la hâte par des billevesées que j'inventai sur une anecdote que je supposai lui avoir été contée avant l'arrivée des dernières visites.

Telles étaient les petites insinuations politiques et les sourdes mines d'hostilité qui se creusaient avant que chaque assiégeant du pouvoir prît une position décidée et sans retour. Je crois que, pour celle-ci, le mot d'ordre était donné de n'y point faire attention. Lamartine, amoureux passionné de la représentation, du faste, des grandes dépenses et du grand bruit n'était pas facile à contenter. On lui avait offert l'ambassade de Vienne avec quatre cent mille francs par an pour l'état qu'il y devait tenir. C'eût été se délivrer de lui à bon marché depuis le pied qu'il avait pris à la Chambre et l'autorité actuelle de son talent sur les masses. Il le sentit et refusa. Il ne lui fallait pas moins pour son appétit que la Présidence de la Chambre ou le poste de premier ministre. On avait entendu parler aussi de certain gouffre de dettes à combler et tout ce qui n'était pas architecture effarouchait la parcimonie du père de famille couronné. On se tut donc, partout, et l'on se montra raide et impassible avec lui. C'était la plus sûre façon de le porter à faire jouer toutes ses batteries et, comme l'allusion historique était la plus dangereuse, il l'employa : ce fut l'*Histoire des Girondins.*

ALFRED DE VIGNY.

Notes sur un Machiavel

Comment la machine fonctionne devant le fait politique.
Comment on en arrive à écrire des traités de théories.
Lui-même prend soin de nous le dire d'une façon un peu guindée, plus romaine que florentine.

★

Il sait que certaines batailles sont honteuses à livrer.
Que par contre devant certains ennemis le déshonneur d'être vaincu est moins grand que l'honneur de les avoir affrontés.
Il sait ce qu'il vaut. Un monde sans humilité.
Il voit la société humaine semblable à un tombereau de gravier. Après les secousses des vissicitudes, les silex sont intacts et les terres tendres en poussière. Il ne dédaigne pas pour cela les poussières. Il sait qu'elles peuvent étouffer. Il ne dédaigne ni n'admire, il ne juge pas, il observe et constate. (Il ne prend pas plus parti qu'Euclide.)

★

Il n'est pas homme à annoncer de grandes épouvantes avec le genre de raison qui portent si bien sur qui ne sait pas discuter. Mais ayant tué ces monstres il en découvre d'autres plus terrifiants. C'est don Quichotte, complètement désenchanté, sans folie aucune, qui ne meurt pas, sort en pleine force avec le vrai armet de Mambrin sur un fougueux cheval de bataille. Or les moulins à vent n'ont fait que changer de nom.

★

Il n'annonce pas de grandes épouvantes. Il ne veut que les raisons qui portent sur qui sait discuter.

(La lettre sur le sermon de Savonarole. Temps actuels, opportunité de la publication.)

★

Le milieu. Conseils de la flatterie, la souplesse, noyer le poison, *faire croire, exciper de sa bonne foi*, déclarer sa bonne volonté, *se mettre à notre place*, la patience devant les injures et les colères — *grignoter*. (Mission seigneur de Piombino) se servir des *ombres* (ici l'*ombre* du duc de Milan).

Flatte, sois souple, fais croire, excipe de ta bonne foi, déclare ta bonne volonté, *sers-toi des ombres*.

Il *informe*, mais quand il le faut il *déforme*.

★

Instruction : Ne jamais *se déclarer*. (La chèvre et le chou) Atermoyer. *Nourrir d'espérance* (et se servir des *ombres*). La réponse ordinaire aux propositions quelles qu'elles soient, c'est : Nous ne pouvons prendre un semblable parti sans nous exposer au danger le plus manifeste. — *Lanterner*. Leur grande idée de derrière la tête : Être assez fort pour se déclarer neutre. *Et laisser danser les autres*, faire appel s'il se peut (et il se peut toujours par quelque biais) à la difficulté des temps. Ne jamais parler, promettre *monts et merveilles*, promettre, parler de *stabilité*. Nous n'offrons pas grand'chose mais *c'est sûr* (ça ne l'est jamais). Nous vous donnons peu, mais, donnant peu nous pouvons garantir que nous le donnerons vraiment. Les arguments du *pauvre mais honnête*. Montrer qu'on fait ce qu'on peut. Dire tout ce qu'il faut pour montrer qu'on présuppose les sentiments les plus généreux à l'adversaire. Vous ferez certainement cela pour nous. Nous savons bien que vous êtes trop grand seigneur pour attacher trop d'importance à ce que vous nous demandez. Vous cherchez moins à satisfaire vos propres intérêts qu'à rendre service à notre république (qu'à *nous* rendre service). Vous êtes simplement guidés par le seul désir d'acquérir de plus en plus notre affection. Vous ajouterez cette nouvelle marque de désintéressement à toutes les obligations que nous avons déjà. Néanmoins nous n'offrons pas rien. C'est un traitement de ministre (et nous pourrons faire mieux quand nous serons plus riche). Fais la balance de tout. Montre un *pour* pour chaque *contre* (si petit que soit ce que tu peux ainsi balancer, fais-le toujours). Même si nous ne payons pas à échéance, cela doit être excusé car, *nous avons nos raisons* pour cela et elles sont excellentes puisque ce sont les nôtres).

★

Pour quelque trois paysans molestés et une maison pillée, il citera la phrase sentimentale que les victimes ont dite en pleurant et il parlera *gentiment* à leur propos de l'Honneur de la république. (Mais c'est moins pour le sauvegarder que pour suggérer d'en faire état.)

Acheter de la poudre au *marché noir*.

Rien pour se défendre contre Catherine : la foudre a fait sauter la poudre et la citadelle avec.

★

Si je dis Non, ce n'est pas que je refuse : c'est que je suis *contraint* de refuser.

Tout ce qu'on peut vous promettre, c'est que vous ne vous repentirez pas. (Sous-entendu quand vous vous repentirez ce sera trop tard.)

★

Réponse : La seigneurie a tout à la langue. Je n'ai jamais eu à me plaindre de ses paroles. Mais de ses actes.

★

Il s'est aperçu sans peine que Catherine n'est pas disposée à se contenter de paroles et d'excuses. Elle veut des actes. (Elle connaît les *beaux masques*.)

★

Il envoie à Buonaccorsi le portrait de Catherine Sforza. (La vie privée).

★

Pas d'argent pas de Suisse. (Résumé de la légation à Forli.)

★

Elle aussi le *lanterne* et lui sert à la fin l'excuse la moins humble qui soit. Je fais volte-face, mais vous ne devez pas vous étonner de mon changement d'opinion vous savez bien que *plus on approfondit les choses plus on les entend*.

★

Catherine Sforza, c'est bien joli mais il a ses propres affaires, sa situation à la chancellerie que les copains attaquent.

★

Se le représenter seulement pas ses lettres et non par ses *écrits*.

★

Si ce qu'on a vaut la peine, il faut le garder. La générosité n'est pas. Calcul, un point c'est tout. C'est un mathématicien. Mais alors savoir comment vit, comment s'amuse, comment tremble (et pourquoi) un mathématicien et comment il applique ses remèdes, Théories mathématiques à son propre cas.

★

Avoir Pise par la force. Mais bien entendu. Par quel autre autre moyen voulez-vous avoir Pise?

★

Comment les Pisans furent libérés par Charles VIII. Les Pisans criaient en italien demandant la liberté. Le roi croyait qu'on l'acclamait et dit je suis content. Les Pisans *forts de cette parole* renversent le major, le lion (Commynes).

★

Il est clair comme une eau de roche. L'adjectif péjoratif, le verbe qu'on a tiré de son nom sont chargés de la mauvaise foi, de la perfidie, de la fausseté et de l'astuce de tout le monde. Le nom propre d'où ils viennent est le bouc émissaire.

Faux, perfide, hypocrite, lui? Lui qui va lire dans le jardin des Ruculaï un naïf art de la guerre composé comme une commedia del arte, avec un général qui à chaque instant pousse le bel canto.

Si on demande à un homme d'état moderne : Qu'est le machiavélisme, il vous répond : Le machiavélisme est révoltant (comme l'instrument est *contondant*, et des sévices *graves*).

Révoltant, voir, reflet de la nature humaine. Les mathématiques à ce titre sont révoltantes. Il y a des fois où l'on aimerait que 2 et 2 fassent cinq ou trois, 2 et 2 font quatre.

On n'imagine pas à quel point cela peut être d'abord gênant, puis révoltant. A la lettre on a fait des révolutions pour ça. Notamment la française de 89.

★

Le *complexe de Savonarole* dans les temps modernes.

Il a fait sur cette affection de l'esprit de bonnes études cliniques dans l'église de Sainte-Reparate et il a été le premier à décrire les symptômes de la maladie :

Il distribua les Florentins en deux camps : l'un qui combattait sous les ordres de Dieu : lui et ses partisans ; l'autre sous ceux du diable : ses adversaires.

Il y a trois variétés d'humains : les bons, ce sont ceux qui me suivent ; les méchants obstinés au mal, ce sont mes adversaires ; une troisième variété, les hommes qui mènent bonne vie, s'adonnent aux plaisirs sans plus s'obstiner au mal qu'au bien parce qu'ils ne savent pas les discerner l'un de l'autre.

(et ; « forcez-les d'entrer »)

Tous ses disciples étaient les plus parfaits des citoyens, tous ses adversaires les plus parfaits des scélérats.

★

Machiavélisme? Voyez-le tourner avec la dame de Forli.

★

Impassibilité en présence du vice et du crime? Impassibilité du mathématicien devant le 2 et 2 font 4. Constate Sinigaglia. Bellissimo ingano. Son contentement devant un beau raisonnement qui a amené la solution d'un problème.



Chaque fois qu'il a pu honorer sa patrie, même à ses risques et périls, il l'a fait volontiers. Fidèle en amitié.



Aucune vanité, cupidité ou rancune, expansif, grand travailleur comme le sont souvent les gens de grand plaisir, doux, fidèle à ses amis.

★

On n'a pas tout ce qu'il a laissé. Peut-être est-ce lui qui rédigea pour une bonne part le volumineux recueil connu sous

le nom de Diario de Bonacorso tenu au jour le jour, plein de renseignements curieux.

★

Machiavélisme? Ce type rare : l'homme d'état *mal payé*. Il traite de grandes affaires et meurt pauvre.

★

Sonnets de prison autographes trouvés par un Florentin nommé Giuseppe Aiazzi, sont en Angleterre. Sonnets de vingt vers, dits *a queue*.

★

En prison est-ce qu'il écrit rageusement sa défense? Non.

★

Il écrit à Francesco Vettori : « J'ai plutôt appris à souffrir qu'à jouir. »

★

La lettre du 10 décembre 1523 à Vettori — *plus romaine que florentine* sa vie à la campagne.

★

Il nous parle de pile de bois, de chasse aux grives, de meunier, d'Auberges, d'aubergistes, quoi? d'objets aussi bas pour un homme *bien élevé*. Il nous pipe, il nous truffe, il nous trompe : ce bois signifie Florence. Ces bûcherons des conspirateurs, ce meunier, cette auberge... (Pignotti, *Histoire de Toscane* adopte cette opinion) Hé non ! comme c'est simple. Ce bois est un bois, ces grives des grives. Il n'est pas un homme *bien élevé*, pas du tout.

★

Oh ! pas du tout — l'aventure de Brancaccio et de Casavecchia.

★

Ah ! un signe du machiavélisme. Il écrit si je ris, si je chante c'est que je n'ai, quelquefois, pas d'autre moyen d'exhaler mon angoisse. Non, il ment, il ruse ici. Il rit, il chante parce que ça lui plaît. Il aurait dû oser le dire. Avouez que comme machiavélisme, c'est peu. Ah ! je vais le prendre en train de mentir, de ruser, de faire l'hypocrite. Enfin.

★

Il dit à Vettori, un ambassadeur a bien le droit de tirer son coup autant qu'un autre, même plus *il est tenu à tant de réserves sur d'autres points*. Allez-y. On devait vous en féliciter comme d'un discours à la Démosthène. D'ailleurs, si on continue à vous contester ce droit, *prenez-les au mot*. Enfermez-vous, prenez l'air renfrogné, dites que vous allez méditer sur la politique. Faites entrer les beautés par la porte de derrière et restez en méditation pendant 3 ou 4 jours, les censeurs s'en mordront les doigts.



C'est un homme de tempérament, et comme eux, il n'en change pas. L'âge ne refroidit ni son cœur ni son corps. La simple fille des champs (p. 23) *La Barbera* célèbre comédienne. Il s'en sert (comme tout homme digne de ce nom, et elle ne se sert pas de lui) malgré l'âge. Filippo Nerli lui écrit : je suis charmé d'apprendre que vous êtes sur les listes et que les Accopiatori ont fermé les yeux. (Mach. était en disgrâce et les Acc. étaient chargés de vérifier les droits de ceux qui briguaient les fonctions publiques). Je me félicite aussi de savoir d'où vient tant de faveur, comment cela dépend de la Barbara et de quelque autre gentillesse de votre part.

Ce n'est d'ailleurs pas une garce. « Vous me recommandez la Barbera de cœur, écrit à Mach. le secrétaire de Léon X en m'imposant de l'embrasser pour l'amour de vous et avec la permission de la dame. Je n'ai pu obtenir ni permission ni baiser. Je me suis dit que si vous avez mis une condition si difficile c'est que vous ne vouliez pas que j'y arrive.

Mach. à Guichardin — La Barbera est là, vous pouvez lui être utile, je vous la recommande. C'est qu'aussi, je m'en préoccupe *cent fois plus que de l'empereur*. Voilà un homme. On aime que, qui vous renseigne sur l'homme soit homme d'abord.



Machiavel, Guichardin. (page 30). Mach. sans médisance, G. médisant, d'une impassibilité devant les vices et les crimes plus grande mais moins pure.

★

La logique voulait qu'il écrive un Art de la paix (avec les mêmes méthodes théâtrales) et il a écrit un Art de la guerre. (Machiavel ne viole pas.)

★

Bien avant Burke il a horreur de l'abstrait, et bien avant lui une pensée dépouillée de toute littérature. Pour ignoble que soit un principe, pour désespérant qu'il soit ; Machiavel, l'exprime toujours clairement et il le regarde courageusement en face, non pour l'affronter bêtement, gratuitement et inutilement, mais pour voir de quelle façon on peut l'*utiliser* logiquement (la notion du bien et du mal est en dehors de la logique). Principe toujours posé en fonction de la *connaissance de l'homme*. (Machiavel nous fait connaître l'homme — Stendhal). Il part toujours d'une base solide. (Quelqu'un vous aime, ce n'est jamais sûr et surtout pas définitif. Vous avez mille occasions logiques de douter. Quelqu'un vous hait, voilà qui est solide, vous êtes tout de suite ébloui par la certitude. Il n'y a pas de cocus de la haine. Vous êtes là sur le roc.)

Bien avant Tocqueville il sait que la démocratie conduit naturellement au despotisme.

Il est plus honnête que Hobbes : il tient compte des passions (Stendhal).

★

« Ceux qui se contentent d'être lion ne se connaissent pas bien eux-mêmes ». (Sous-entendu, mais moi, je les connais).

★

Machiavel ou l'anti-charlatan. De là Innocent Gentillet et les détracteurs.

★

Je vous ai donné les principes des bonheurs et des malheurs sociaux. Mais pensant à sa Florence, à ses missions, à ses rois, à ses prisons ; à ses amis, à ses maîtresses, sa famille, ses bois de San Casciano, ses grands poètes et ses grands hommes, ses grands espoirs jamais réalisés donc toujours conservés : il aurait pu dire à son lit de mort : Oui, mes amis, j'ai été heureux et malheureux. Et tout compte fait, je peux vous le dire : ça n'est pas grand'chose.

★

Spinoza a tort : Pour la santé, la haine est meilleure que l'amour.

★

Il a un magnifique esprit créateur mais il a un magnifique esprit *crémateur*.

★

Le culte de l'argument numérique dans les démocraties.

★

Une victoire « à la Pyrrhon » bien plus grave qu'une à la Pyrrhus *elle s'anéantit sur-le-champ*.

★

Factotum d'une république près de ses sous, qui a peur qu'on lui abatte et qu'on consomme ses bœufs de traits qui fait un siège en comptant les boulets, toujours à court d'une charretée ou deux de salpêtre, toujours en train de découvrir un trou pour en boucher un autre, à qui il faut réclamer cent fois un port de lettre, qui refuse tout remède onéreux, même s'il doit guérir, qui ne s'inquiète pas moins des résultats que de la sécurité de son matériel ou plutôt qui exige des résultats sans bourse délier et qui écrit aux commissaires de camp : Nous vous avons envoyé douze panières de navets et 88 pains, assurez-nous de leur arrivée et donnez-les à vendre *de telle façon que le vendeur nous retourne d'argent* — et factotum *fidèle*.

Prends le plus grand soin pour repêcher l'artillerie tombée à l'eau. La seigneurie geint et gémit, « si elle est demeurée en endroit où l'on puisse avoir espérance de la repêcher faites en sorte de la repérer par quelque signal ou de quelque autre façon, ce qui nous permettrait peut-être de la récupérer. Mettez-y le plus grand soin ». C'est lui-même qui écrit ça. Il a pris l'habitude et le ton. « Tâchez de conserver le plus possible votre provision d'argent ». « Ingéniez-vous à économiser » et, il y revient : « prenez si vous pouvez quelques mesures pour repêcher l'artillerie coulée, prenez-les diligemment.

★

Les sous, toujours les sous « investir Pise étroitement car, cela nous fait faire l'économie de toutes les garnisons qu'il nous faut payer pour toutes les villes environnantes » « une sentinelle suffira pour annoncer l'apparition de l'ennemi sans être obligé à mettre garnisons sur garnisons et défenses sur défenses.

« Nous avons bien discuté, bien pesé toutes choses et constaté qu'il y avait plus de sécurité, plus d'honneur, et moins de dépense à tenir la campagne.

La dépense est tellement importante que dans cette phrase c'est même le seul mot qui veuille signifier ce qu'il signifie. *Sécurité, honneur, prestige*, tout cela signifie mécontentement croissant du peuple devant la dépense. Les allusions fréquentes au prestige et à la sécurité de Florence signifient tout bonnement l'ordre secret donné aux commissaires d'arrêter les deux capitaines, les frères Vitelli Paolo et Vitellozzo. On ne badine pas avec l'argent.

★

Il a tant de mépris pour l'âme humaine (non, tant de connaissance de l'âme humaine) que, pour lui, un homme de confiance, c'est un homme qu'il peut acheter. Il sait qu'on ne peut faire totalement confiance qu'aux faiblesses, à l'intérêt personnel en particulier.

★

Les sous. A chaque instant on en parle. On en discute si longtemps que les lettres finissent par partir avec l'indication de la somme en blanc. (On n'a pas dû pouvoir se mettre d'accord au dernier moment) « Nous t'envoyons... ducats ». La bouche s'est pincée, l'encre s'est séchée, la bourse s'est fermée au moment d'écrire le chiffre.

★

Votre devoir sera donc de rogner toutes les dépenses sauf les indispensables. (*Quand il tient le porte-plume de la seigneurie*) (valable pour toutes les notes ci-dessus. Fondre ainsi Machiavel dans le milieu de la République.

★

Or, quand il écrit *de l'autre côté* : « Qu'on n'oublie pas l'argent... c'est après-demain que tombe la paye des Suisses. Pourvoyez-y par Dieu avec célérité et prestesse si vous désirez votre bien comme il est de raison. Ravitaillement c'est victoire, le contraire c'est perdre Pise et nous perdre.

★

Dans la note précédente M. est est en pleine révolte des Suisses. (qui ne sont pas payés).

Luc degli Albizi a été menacé de hallebardes, traîné dans le camp. Il ignore, écrit-il à la Seigneurie, si à la dernière heure de sa vie son affliction sera aussi vive. Il souhaite que cette dernière heure arrive vite. Il est sans moyen de faire entendre raison et sans argent. Les Suisses veulent se payer sur l'artillerie. On le menace de mort, et *la république*. Il a été obligé de se constituer caution auprès du capitaine. Il est *sous séquestre*, dans la tente du capitaine *en hypothèque* de la ville de Florence. « Il est clair que je ne peux m'éloigner de lui sans avoir remboursé. Il tape les copains : il ne reste plus rien à Pellegrino, je verrais si je puis tirer quelque chose de Lodovico Morelli et de Bernardo Piccini qui doit avoir encore un peu d'argent.

L'avarice de la république est sordide. Harpagon.



Cri dans Florence : Pise est la tombe de notre argent (d'abord) de notre honneur et de notre vie. Paolo conspire contre la cité qui se *saigne* à le *gaver d'or* (le sang de Florence, le *vrai* sang de Florence, *sa perte est décidée.*



Délivrance de Luca Albizi, moyennant rançon, il lui extorque 1 300 ducats. Machiavel tient tête aux soudards et soutient contre eux le commissaire, un an après la Seigneurie ouvre à Machiavel en récompense un crédit de six florins *larghi* en or. En rémunération des fatigues endurées et des périls courus devant Pise.



L'expérience des choses et la lecture assidue des anciens.



Il va voir le roi de France. *Toujours les sous.* (De Lyon).

Nous partirons demain pour rejoindre la cour. Notre retard vient de ce que nous sommes arrivés ici tout nus. Il a fallu nous munir de vêtements, chevaux, domestiques, et la chose a été fort difficile car la cour qui vient de quitter le pays l'a entièrement dépouillé. En outre la grandeur des dépenses forcées, la petitesse de notre traitement et le peu d'espoir que nous avons de nous voir mieux pourvus nous jettent dans un grave embarras. Nous comptons néanmoins sur votre

sagesse et votre humanité. (Ce dernier mot serait bien comique, s'il n'était parfaitement désabusé.)

★

De Montargis. A cette heure, c'est *à mes frais* que je suis la cour. C'est à mes frais qu'en chaque chose je dépense. Payez-moi ou rappelez-moi. *Je me ruine*, j'ai déjà déboursé de ma poche 40 ducats et ordonné à mon frère Totto de m'endetter pour 70.

★

Les copains. Biagio Buanoccorsi est fier qu'on tienne plus compte de lui que des pauvres stradiotes du bureau. M. lui a écrit B.B. lui demande des gants, des babioles françaises qu'il remboursera et un estoc en cadeau.

André lui parle des bombances, des petites poules, d'une qui l'attend *la figue ouverte*. On l'a vue à la fenêtre, l'autre soir telle un faucon.

★

Argent page 87. Train à la cour — misérable 88.

Nous n'avons pas de quoi dépêcher un express. — (89.) dépensé chacun plus de cent écus, nous sommes sans le sol, *à bout de crédit public et privé*. On perdra même Robert et le seul ami qui nous reste si son amitié n'est pas soutenue par autre chose que par de *bonnes paroles*.

Mach. *ou la banque des bonnes paroles. On l'envoie pour éviter de payer*. Argent, prêt, partage de frais de dépêche avec un mal luné, 35 cens. 92. Au fond il s'en fout de l'argent. Il en réclame quand il en manque, mais les joies qui comptent c'est, *l'esprit des rois* qui le lui donne. Rois sont ceux avec qui il joue. L'épaule cassée du roi de France. Son jeu avec le cardinal. C'est moins la victoire diplomatique (il n'en remporte pas) que la bataille ; il aime lutter d'esprit avec l'esprit des rois. Les poètes qu'il emportera sous son bras dans le puis de San Casciano sont rois de poche, succédanés. (Les Médicis le comprenent bien qui l'envoient aux soccolis, aux pantoufles pour se venger de lui.) (esprit de la Renaissance, se confronter aux grands pour faire grand. Les grands modèles.) Priver un homme de grand modèles suffit à punir x — *parallèle avec les temps modernes*. Je préfère être privé d'argent plutôt que de grands modèles.

★

Rien ne marche sans argent, dit-il. Mais si, pense la Seigneurie, tout va, à peu près, avec notre banque à bonnes paroles.

Beaucoup d'esprit, très belle plume.

Les machinations des Soderini.

Suspect parce qu'il donnait des louanges à Brutus et à Cassius.

★

Fait des comédies sur le modèle des anciens Grecs, dans lesquelles il joue des florentins qui en conçurent beaucoup de chagrin.

(A suivre) JEAN GIONO

Un cas d'urgence

Le bruit de la porte cochère se répercuta sourdement dans la vieille maison. De sa chambre l'abbé Jean Arbelot guettait ce signe de délivrance. Sa logeuse venait de partir. Paul Arbelot se retrouvait en face de lui-même : un homme qui touche à la quarantaine et qui n'a rien accompli, pas même sa tâche quotidienne de prêtre. Depuis un mois il avait quitté le sana sans reprendre encore son ministère. Convalescent, il ne pardonnait pas à la maladie ; dans son âme s'étaient ouvertes des cavernes plus difficiles à déceler que les cicatrices de ses poumons. Qu'était-il? Un déserteur? ?n retraité?

Son regard parcourut la chambre en faux Louis XV ; le papier imitait la soierie à bouquets et à rubans. Le bonheur-du-jour à petits tiroirs contenait les fanfreluches de jeunesse de Mme Gosselin.

L'abbé n'osait se débarrasser de ces éventails jaunis, de ces fleurs artificielles, de ces reliques fanées comme il n'osait décrocher du mur les aquarelles exécutées par M. Gosselin.

Il eût été plus facile à Paul Arbelot de redevenir un autre homme dans une chambre nue, la chambre qu'il habitait à ses débuts, rue Oudinot. Il crut sentir céder sous sa main la majestueuse porte cochère. L'hôtel Empire, derrière une pelouse bien taillée déployait une façade cossue. L'abbé habitait dans les communs une grande chambre qui donnait sur un jardin en bordure de l'avenue des Invalides. Ce curieux logis comprenait une terrasse et une salle de bains d'une forme compliquée où l'escalier de service faisait saillie entre la baignoire et le lavabo. L'abbé ne recevait que « ses garçons » et « ses filles » mais les visiteurs proclamaient que l'installation était splendide. Ils frappaient un coup brusque à la porte. L'abbé lâchait son livre ou la lettre en train. Il interrompait sa prière ou sa méditation. Il s'était tant promis au séminaire de ne pas être un guichet qui s'ouvre et se ferme à heures fixes pour distribuer des pénitences et des conseils... Il avait voulu faire de sa foi une amitié : « Mon Dieu, donnez-moi un amour de charité ! » A travers les années, sa prière lui remontait aux lèvres. Il laissait aux autres le doute, les scrupules, les querelles théologiques. Il fallait que l'Église demeurât avant tout une source de ferveur. Ses premiers sermons avaient choqué : tout doit devenir prière dans notre vie, affirmait-il, le travail comme le jeu,

la lecture et le sommeil. Il ne voulait pas que Dieu eût la mauvaise part, c'est-à-dire l'ennui et la routine, mais au contraire que chaque heure du jour lui appartînt et que chaque seconde fût une exaltation. A quoi bon règle et clôture? s'écriait-il ; il suffit de vivre en Dieu avec toute sa force, toute sa joie !

Les paroissiens de Saint-François-Xavier blâmaient ses excès de langage, son zèle imprudent, mais ses paroles éclairaient de jeunes visages... « Je me suis cru un apôtre, » se dit amèrement Paul Arbelot. Son regard tomba sur l'aquarelle de M. Gosselin qui représentait le Parthénon. Le commentaire dont sa logeuse entourait l'image résonnait à son oreille : « Mon mari, qui avait une grosse situation au ministère des Finances, était un artiste, monsieur l'abbé. Mais en peinture il ne s'intéressait qu'aux monuments. Avant notre mariage il avait déjà exécuté une série d'aquarelles en Italie, le Colisée, le château Saint-Ange, la Trinité des Monts, la colonne Trajane. Quand nous allions à la montagne, il n'emportait pas ses couleurs... » Pourtant toutes ces vues semblaient exécutées d'après les réductions en plâtre ou en métal que les touristes emportent comme souvenirs de monuments célèbres. A Paris les Gosselin avaient vécu près de vingt ans de bonheur entre le temple de Pæstum et l'Arc de Constantin. Entre deux aquarelles où les colonnes et les frontons émergeaient des vapeurs du couchant et des brumes de l'aurore, un cadre pyrogravé contenait des photographies.

— Nos dimanches à Fontainebleau, monsieur l'abbé, vous reconnaissez sûrement ! L'étang aux carpes et voilà les châteaux de la Loire. Mon mari n'a peint que Chenonceaux et Azay-le-Rideau, mes préférés. Ils sont dans la salle à manger, de chaque côté de la cheminée. Là ce sont des instantanés de vacances : un petit torrent près de Chamonix...

La voix de la logeuse, ses pauses prévues, son petit rire de gorge, ses coquetteries de petite fille s'éteignirent. L'abbé était seul dans sa chambre encombrée des épaves d'un autre passé. Il s'interrogea amèrement : « Quand cet illuminé peignait avec fureur ces émouvantes cartes postales, était-il plus ridicule que moi, qui croyais modeler les âmes? Pour sa femme il est encore un être irremplaçable... Que suis-je maintenant aux yeux de « mes filles » et de « mes garçons »?

Il interrompit le procès sans issue où il était juge et partie, témoin et accusateur. Il éprouvait pour lui-même la pitié désabusée d'un père envers le fils qui a déçu ses espoirs. Mais il ne voulait pas être injuste pour ses disciples.

« Ils étaient splendides, dit-il à haute voix, oui, splendides. » Il sourit malgré lui du mot dont il abusait jadis. Ces garçons, ces filles riches, avant de consentir aux carrières profitables, aux mariages avantageux, obéissaient à une mystérieuse exigence et se laissaient emporter par un souffle d'intransigeance et de générosité.

De douze à seize ans, j'ai vu bien des héros, bien des saintes, se dit-il. Il suffisait d'un livre découvert par hasard dans la bibliothèque familiale, d'une *Vie* de Psichari ou de Lyautey, d'un récit de missionnaire... Une étincelle ! et devant lui se tenait dans la

chambre de la rue Oudinot un adolescent bouleversé par la violence de son élan, une fille glacée de timidité et pourtant résolue à tout dire, à tout tenter. De son mieux, Paul Arbelot jouait le rôle d'un guide, d'un aîné modérateur. Il posait des questions, il réclamait des garanties, il imposait des délais, il soumettait ces croisés à un stage, ces volontaires à un noviciat. Mais en secret il ne demandait qu'à se laisser convaincre. Les mains de ce faible ravisseur tremblaient d'impatience au moment de s'emparer d'une âme. Il accueillait déjà la nouvelle brebis, la plus précieuse dans sa bergerie. Déjà il choisissait pour elle le sentier le plus escarpé.

L'abbé songeait avec fierté à tout ce qu'il avait entrepris. Langlet, son camarade de séminaire qui partageait son rêve d'une Église militante, avait été chargé d'une très lourde paroisse à Belleville. Il avouait tristement : « J'arrive à peine à remplir mon rôle de bénisseur, à marier, à enterrer, à baptiser, à faire le catéchisme... Quand j'ai fini, je n'ai plus de force pour la direction de conscience. Il y a des moments où l'âme n'en peut plus d'être toujours et seulement Marthe... Je voudrais lire, réfléchir, mettre au point mon expérience... Mon ministère en profiterait. Il y a chez les jeunes une telle attente. Il faudrait leur donner le temps de s'ouvrir. Je ne peux que les écouter en confession, leur indiquer un livre qui ne se trouve pas à la bibliothèque paroissiale et qu'ils ne peuvent acheter. Comprends-tu cette fatigue de travailler toujours « en gros »? En y mettant tout mon cœur je garde l'impression de bâcler ma tâche... faute d'argent, faute d'aide bénévole aussi... Dans ma paroisse ils sont usés par la vie quotidienne... Le dimanche ils reprennent leur respiration. Ils vont aux douches, à la messe, au bistrot, au Vél' d'Hiv', ou ils traînent sur les boulevards. En un seul jour ils tâchent de se décrasser l'âme et le corps. Ils épuisent ce loisir sans goût dans une flânerie sans but. Ils s'endorment heureux ; le travail du lundi va les empêcher de souffrir d'un manque indéfinissable... »

Langlet baissait la tête comme s'il était coupable : « Je pense surtout aux femmes, à ceux qui sont encore perméables à notre action, à ceux qui souffrent de cet abandon ; il faudrait leur préparer un dimanche comme une grande fête, comme un costume qu'ils n'auraient qu'à endosser... Personne à Belleville pour ce travail... Les vieux ont tout juste assez de force pour durer. Pas de dames patronesses pour faire le catéchisme. Personne pour tenir le registre des prêts de la bibliothèque, personne pour m'aider à la renouveler. Je suis le scribe du bon Dieu, sa femme de ménage, mais j'ai conscience de passer à côté de ma vocation. C'est peut-être de l'orgueil... » Langlet enviait son ami : « Toi, Paul, tu remplis toutes tes charges de prêtre, mais tu peux encore t'entretenir avec des jeunes, les conseiller, les diriger.

De ces conversations était né peu à peu un projet fantastique et très simple. Il n'y a pas de hiérarchie des paroisses sauf pour les imbéciles, répétait l'abbé Langlet et Paul Arbelot disposait à Saint-François-Xavier d'un noyau de jeunes fervents. Il leur parla de la détresse où vivaient des familles chrétiennes, dans ces arrondissements qui leur semblaient plus lointains qu'une ville étran-

gère. Il répétait gravement à ces adolescents déjà convaincus qu'il fallait découvrir la vraie pauvreté. Virer une somme d'argent au compte d'une œuvre ne suffit pas : le Christ exige davantage qu'un impôt, disait-il. Cette pauvreté, ils la trouveraient associée à la maladie, à l'odeur aigre des taudis et même à des regards défiants, à des gestes hostiles. Dans les beaux quartiers, disait l'abbé Arbelot, la pauvreté est aseptisée. Elle est un mal dépourvu de sa virulence contagieuse. Mais qu'y avait-il de plus effrayant que le renoncement silencieux de milliers d'êtres à toute vie spirituelle? Prier Dieu, pour des hommes usés par le labeur quotidien, est un luxe. Il y a un visage de la damnation qui est fait de fatigue et d'oubli, dit un jour, dans son prêche du dimanche, Paul Arbelot. Il songeait plus aux paroissiens de Langlet qu'aux siens. Mais ses disciples profitaient de la singulière croisade lancée par l'abbé Arbelot. Michèle de Vandrez, sa « fille » préférée, au lieu de bas tricotés sous le cercle de la lampe, apportait à une famille de la rue du Jourdain son sourire tranquille, l'adresse de ses mains, des cadeaux surprenants qui allaient du bouquet acheté à la sortie du métro jusqu'aux livres d'aventures. Elle torchait la dernière-née, consolait la femme des brutalités de son mari, se faisait respecter lorsqu'elle arrivait au milieu des scènes et pour récompense elle entraînait le fils aîné, Gaston, rue Oudinot.

L'abbé Arbelot s'attardait autour de ces deux visages si différents et si pareils. La jeunesse brillait d'une même lumière sur ces fronts clairs. Michèle avec ses yeux gris et son sourire un peu meurtri et Gaston Lepic avec son regard candide, ses paroles gauches et audacieuses... Paul Arbelot les avait aimés entre tous : « Ceux-là je les ai choisis, » se répétait-il avec une certitude orgueilleuse.

Ce garçon qui venait à lui à travers Michèle, c'était la pêche miraculeuse. Une âme prenait feu à une autre âme. Michèle lui était plus proche maintenant qu'elle n'était plus une enfant à guider, mais une femme sur laquelle il pouvait s'appuyer. Gaston avait été conquis par le jeune abbé. Il lisait fiévreusement. Il accumulait au hasard de ses découvertes et des lectures en plein vent aux étalages des libraires (je lis à la sauvette, disait-il en rougissant), — une culture désordonnée d'autodidacte. Il aurait voulu acquérir une formation historique, lire des livres « solides ». L'abbé l'aiderait ; ils discuteraient ensuite les grands problèmes. Michèle les écoutait en baissant les yeux. Elle était responsable et ravie de cette prise. Quand l'entretien prit fin, elle dit en se levant :

— Savez-vous, monsieur l'abbé, que Gaston a lu plusieurs fois *le Grand Meaulnes?*

Le grand Meaulnes était entre l'abbé et Michèle un mot de passe : qu'un garçon de dix-huit ans, né à l'autre bout de Paris, le possédât, les liait tous trois comme ces serments bizarres, ces signes de reconnaissance absurdes qu'échangent les conjurés et les écoliers.

Le lendemain Michèle frappait à la porte de la sacristie de Saint-François-Xavier, à l'heure où l'abbé attendait les pénitents. Il

devina qu'elle voulait non pas se confesser, mais se confier.

— Monsieur l'abbé, j'échapperai, grâce à vous, à l'ennui, à la torpeur, au vide, à la médiocrité des vies faciles. Quand je voyais maman surveiller ses rides, contrôler les journaux de mode, les rubriques mondaines..., s'assurer qu'on ne l'oubliait pas, j'avais peur. Aujourd'hui j'ai vaincu cette peur. Il y a des soirs où je reviens de Belleville juste à temps pour dîner ; je tombe de sommeil, mais parfois j'ouvre un livre ; je lis seulement quelques pages, quelques vers... tout cela entre dans mon âme comme jamais cela n'avait encore pénétré ; je ne peux pas vous expliquer cela, mais vous comprenez, monsieur l'abbé.

Paul Arbelot souriait :

— Bien sûr, ma petite Michèle. La même générosité vous pousse à faire le ménage de cette malheureuse à Belleville, à nourrir, à laver ses enfants comme elle poussait ces écrivains à écrire des livres pour les inconnus, pour leur faire partager leurs découvertes purifiées de la boue d'une vie, dans cette espèce de cristal d'une œuvre d'art. Vous écrivez à votre manière un roman, un poème, ma petite Michèle...

Michèle rougissait :

— Je ne cherchais pas de compliments, monsieur l'abbé, je voulais seulement dire que je n'avais plus peur de perdre ma vie... mais j'oubliais : maman serait si heureuse de vous avoir à dîner samedi.

L'abbé Arbelot connaissait la comtesse de Vandrez. Sur ses traits doucement fanés, il aimait retrouver le visage de Michèle. Elles avaient le même regard, le même rire, parfois le même geste, mais pas la même âme. Il pensait de la mère de Michèle : « C'est une femme qui n'est jamais allée au-delà de son miroir... Pour elle la réalité commence et s'achève dans son propre reflet. » Michèle avait dépassé ce narcissisme puéril, ce stade auquel tant de femmes s'attardent toute une vie. A cause de Michèle il éprouvait pour sa mère une indulgence affectueuse.

— Maman n'est pas si frivole qu'elle s'en donne l'air, disait Michèle. Elle sait tant de choses ; elle a un goût inouï...

Le seul caractère commun des invités à ce dîner était leur admiration pour Paule de Vandrez. Elle vivait dans le cercle difficile à renouveler des hommes qu'elle avait un moment charmés. Anciens amants ou amoureux transis ils se retrouvaient devant leur idole et lui rendaient grâce de résister mieux qu'eux-mêmes à l'âge. Elle est toujours charmante, disaient-ils avec satisfaction comme ils auraient affirmé : « J'ai encore vingt belles années devant moi. » Altesse en exil, Paule se consolait grâce à cette petite cour de ne plus régner sur un peuple de soupirants. Elle caressait du regard André de Mareuil qui avait adouci le chagrin de son précoce veuvage. Avec lui elle avait fait une croisière sud-américaine ; elle en gardait un souvenir voluptueux de voyage de noces et de convalescence. « Je n'oublie pas, » disait Paule sans qu'on sût si elle parlait de ses robes, de ses amants ou de ses sentiments.

Un érudit décrivait la construction du Hameau de Trianon comme s'il y avait assisté.

— Il fallait que Marie-Antoinette fût bien malheureuse pour s'amuser avec une laiterie et un moulin, dit rêveusement Paule.

Mais André de Mareuil, sceptique, déclara que cette retraite permettait à la reine de recevoir ses amants. L'érudit protesta avec véhémence : rien n'était prouvé. Il se portait garant de l'innocence de Marie-Antoinette, Lauzun, tout au plus... à la rigueur Fersen, concéda-t-il à Mareuil sceptique.

Paule de Vandrez d'un regard irrité les fit taire. Elle avait horreur de ce genre de conversation devant sa fille et devant l'abbé. Mais Paul Arbelot et Michèle entendaient à peine et souriaient de ces vains propos. Muets ils savouraient leur victoire. La moisson allait grandir. Des paroisses riches ou pauvres l'Église des Catacombes surgissait. Elle ferait éclater les barrières bâties par la peur et les conventions. Elle rétablirait la communion des vivants...

L'abbé referma la fenêtre. Le pâle soleil avait disparu. Il s'étendit à nouveau sur la chaise longue. Il devait être sa propre garde-malade. « On peut très bien faire du sana chez soi, » lui avait dit le médecin-chef en lui rendant sa liberté ; « à Paris vous vous sentirez moins seul. »

« Suis-je moins seul? » se demanda-t-il. L'archevêché avait feint de lui rendre son ministère. Deux fois par semaine il confessait l'après-midi à Saint-Paul quelques dévotes du quartier. Il remplaçait parfois un jeune abbé pour faire le catéchisme. Il disait sa messe le matin, mais une messe tardive dans une église vide et froide. Il était un traînard de la vie spirituelle. Tout le monde lui recommandait sans cesse de se ménager. Il avait rendu visite au curé de Saint-François-Xavier. Malgré un étalage de bonté paternelle, il avait senti chez son ancien supérieur une obscure prévention contre lui. Cet adjoint trop fougueux ne lui avait jamais plu qu'à moitié. Il blâmait les excès de zèle. La vie avait donné raison au curé de Saint-François-Xavier. La vie confirme toujours les prudents en eux-mêmes. Elle use les tempéraments excessifs, les cœurs prodigues, les âmes impatientes. Elle avait eu vite raison de l'abbé Arbelot. Un feu de paille... Il avait suffi d'une défaillance physique pour faire de cet apôtre un bureaucrate. Peut-être cet accident avait-il été providentiel. Dans sa paroisse, on commençait à chuchoter, à blâmer ce style d'entraîneur d'hommes qu'adoptait l'abbé. Il est difficile d'insuffler l'esprit des martyrs dans une paroisse riche. A l'archevêché, cette croisade lancée par l'abbé Arbelot et l'abbé Langlet semblait un projet extravagant. Il valait mieux que chaque paroisse eût sa chorale, sa bibliothèque, ses visiteurs de pauvres. Des yeux attentifs épiaient le premier faux pas de l'abbé Arbelot, le premier accident survenu à ses « fils ». La maladie avait paru à certains une intervention voilée de la Providence. Le sana avait sans doute évité à l'abbé un blâme explicite ou un échec cuisant. Ce rapprochement des âmes qu'il poursuivait insoucieux des distinctions sociales, des préjugés de classe et d'éducation, s'il avait réussi aurait abouti à de curieux résultats. Malgré lui il associa encore ces deux noms trop chers, ces deux visages limpides.

« Qu'ai-je à me reprocher? se dit l'abbé Arbelot : des promenades, des concerts, des lectures ; deux adolescents qui s'exaltent devant la beauté conquise avant eux, exprimée pour eux? »

Pendant des mois, malgré les menaces de guerre qui s'étalaient en titres énormes sur les journaux, entouré de ses disciples, il avait été heureux. Puis Michèle avait changé. La situation financière des Vandrez s'amenuisait de jour en jour. Pour permettre à Paule de prolonger les derniers feux de sa beauté, il fallait que sa fille fît un « grand mariage ». Il y avait justement un parti...

Michèle avait beaucoup prié, beaucoup hésité, beaucoup réfléchi. « Un mariage providentiel, » répétait sa mère chaque fois que le nom de Bernard Morin-Randon surgissait dans la conversation. Il dirigeait à trente-cinq ans la banque fondée par son père... Michèle avait cédé à cette Providence avec des yeux rougis et un cœur bourrelé de remords.

« Je ne suis plus digne d'être votre fille, » avait-elle dit à l'abbé.

En abandonnant les œuvres pour mener une « vie décente » elle avait repris à son compte cette façade de luxe et de distinction qui lui paraissait jadis couvrir une abdication. Elle s'habillait avec soin, connaissait les honneurs des journaux de mode et des chroniques mondaines. Paule de Vandrez respirait. Sa fille était sauvée. Bernard manquait « de vie », mais Michèle s'entourerait d'amis plus amusants. Un jour, elle choisirait avec discernement un amant. Le bonheur est fait d'approximations successives. Paule s'en remettait à la vie pour faire de sa fille une femme raisonnable et comblée.

Bernard heureusement avait des déjeuners d'affaires. Michèle invitait l'abbé Arbelot en tête à tête. Elle lui parlait avec une humilité de fille coupable. Elle se méprisait. Elle attendait que l'abbé s'étendît sur ses œuvres pour l'interroger sur Gaston. L'abbé s'attristait : Gaston négligeait la chorale. Il n'avait plus cette charité active et brûlante qui pour l'abbé se confondait avec la foi. Paul Arbelot avait vu ses brebis les plus chères s'éloigner du bercail. Dieu l'éprouvait. Il s'attachait trop aux âmes. Il suffisait qu'il les eût gagnées à Dieu ; mais aujourd'hui, dans sa chambre de malade, il guettait encore le coup de sonnette un peu bref de Michèle. En face de lui-même une fois de plus, il hésita entre la justification et l'accusation : « Mon Dieu, cette joie était-elle coupable? » « Pourquoi m'avez-vous repris l'un et l'autre? » Comme si cette double défection annonçait l'échec de son apostolat, Paul Arbelot, peu de temps après le mariage de Michèle, était tombé malade. La radio avait décelé une caverne profonde. Des jours, des mois immobile en sana et tandis qu'il luttait patiemment contre la maladie, s'accumulaient les catastrophes : la guerre, l'occupation...

Les vitres se mirent à trembler. Il se leva, ouvrit la fenêtre. Les explosions annonçaient un bombardement sur la banlieue. Il efforça de prier pour les victimes. Pendant qu'il remâchait vainement son passé, des hommes, des femmes enfouis au fond des caves guettaient le vrombissement, la plainte aiguë des avions qui « piquent » avant de lâcher leurs bombes. Il songea à Mme Gos-

selin. Dans quel coin de Paris était-elle allée chercher ses informations stratégiques et ce thé, ce beurre qui gardaient une saveur de fruit défendu? Il se sentit plein de remords vis-à-vis de cette femme dont le bavardage et le zèle faisaient partie de sa vie quotidienne. Les détonations cessèrent. Il se leva pour refermer la fenêtre. Cette diversion dans un après-midi stagnant, c'était pour quelques êtres les secondes d'horreur où leur vie s'était achevée. Quand arriverai-je à me sentir lié avec tous ces hommes? se dit-il, malade je pourrai être encore en communion avec eux. La prière rétablit cette osmose, mais dès que je ne prie plus, je redeviens une créature misérable et retranchée du reste des hommes. Ce n'est pas ma maladie qui m'isole, c'est mon égoïsme. La santé me permettait par une activité illusoire d'agir sur d'autres êtres, mais je dominais ces destins sans épouser vraiment ces âmes. La maladie m'ouvre les yeux sur ma misère...

Il se sentit tout d'un coup au bord des larmes. La solitude — il l'avait souvent constaté — lui permettait seulement de toucher le fond de l'abîme. La solitude n'est bonne qu'aux forts. Elle ne grandit que les saints. Elle rend plus misérable les pécheurs, se répéta-t-il.

Michèle venait le voir une fois par semaine. Il calcula : cela faisait plus de dix jours ; elle aurait pu venir... Mais elle se multipliait au chevet de sa mère, auprès de ses enfants, à la Croix-Rouge. Je vous retrouve, Michèle, disait l'abbé devant ce courage prodigue, cette gaieté avec laquelle Michèle gaspillait ses forces. Mais elle restait trop honnête pour endosser un mensonge commode. Elle disait :

« Mon père, il y a quelque chose dont j'ai déjà peur, c'est affreux de l'avouer, mais le jour où mon mari reviendra, où il faudra reprendre la vie commune... cette vie de sœur de charité me fait du bien. » Pourtant elle écrivait à son mari de longues lettres, elle lui envoyait des colis composés avec soin. Paule de Vandrez s'enfonçait dans ses illusions confortables. Elle en avait fait part à l'abbé Arbelot qui lui avait rendu visite :

« Les mariages d'amour ne sont qu'un feu de paille. Michèle a épousé Bernard pour me faire plaisir ; j'ose à peine m'en souvenir. Dans quelques années cela fera un ménage parfait. La captivité remplace les longues fiançailles de jadis. »

Dans son missel il avait glissé la dernière lettre de Michèle. Il la relut avec la même sensation d'abandon qu'en l'ouvrant.

« Pardonnez-moi, mon Père, de ne pas venir cette semaine. Je suis débordée en ce moment par la maladie de mon fils. Jeudi dernier, en sortant de chez vous, j'ai rencontré Gaston. Dès que je serai sortie de cette période un peu bousculée, je sonnerai à votre porte. » Jeudi dernier... Gaston avait fait allusion à un travail dangereux. L'abbé Arbelot l'écoutait sans le regarder. Oui, répétait Gaston loquace et agité, on n'a pas le droit de rester indifférent au moment où une seule bonne volonté peut faire pencher la balance ; c'est pourquoi tant de jeunes hommes abandonnaient leur métier, leur foyer, leurs plaisirs et leurs

soucis de carrière pour faire un geste, pour aider, pour risquer le peu de bonheur qu'ils espéraient en ce monde...

Gaston interrompit brusquement sa tirade. Le mari de Michèle allait être rapatrié par la Croix-Rouge. Il était malade. Avec une affection cardiaque, des crises d'asthme plus ou moins imaginaires, certains échappent au service militaire, à la guerre, à la captivité. Par cette porte toujours ouverte ils se soustraient aux corvées comme aux catastrophes. Ils réapparaissent intacts avec leur entérite, leur ulcère d'estomac, leur bobo bien entretenu...

L'abbé Arbelot avait protesté. Mais les propos de Gaston, comme un révélateur, faisaient apparaître entre les lignes tracées à la diable par Michèle, une tentation, un espoir... Une rencontre suffisait à tout remettre en question. La période de confusion dont parlait Michèle durerait des semaines, des mois. Jean Arbelot se sentit très faible. Comment vivre tout ce temps sans le visage de Michèle? Depuis l'occupation, elle avait renoncé à tout effort d'élégance ; les cheveux tirés sous un béret, habillée comme une étudiante, elle gardait ses yeux gris chargés de tendresse et cette gaieté qui retombait en moquerie sur elle-même.

« Mon Dieu, laissez-moi Michèle. Mon Dieu, rendez-moi Michèle ! » pria enfantinement l'abbé. Le Christ aussi a eu son disciple préféré. Jean Arbelot avait besoin que quelqu'un lui rapportât cette chaleur qui avait habité son âme.

Un long coup de sonnette le fit sursauter. Ce ne pouvait être Gaston. Il partait en voyage dans le Midi pour un travail de longue haleine. Dans le couloir obscur encombré de crédences rustiques et d'objets de cuivre poli, l'abbé tâtonnait. Michèle avait dû trouver un instant. La main de l'abbé glissa sur les nombreux verrous qui défendaient la porte d'entrée comme celle d'un coffre-fort. La dernière targette céda. Sur le palier dans la lumière grise de l'après-midi, une femme attendait, les épaules rentrées, humble et pourtant décidée.

— L'abbé Arbelot?

— C'est moi, dit-il.

Malgré sa déception, il était heureux d'être arraché à lui-même.

— Je m'excuse, reprit l'inconnue, un cas d'urgence...

L'abbé éclaira le vestibule et la femme le suivit. Il aurait pu la rencontrer souvent, sans la reconnaître : une soixantaine d'années, un visage sans fard, des yeux clairs, mais insistants, qui ne quittaient pas l'abbé. Elle s'expliquait sans hâte : son fils relevait de maladie. Il avait besoin d'être guidé... une aide discrète... La voix était lente et bien posée, le sourire presque insaisissable, mais le regard implorait... L'abbé se demanda pourquoi elle tremblait pour ce fils. Il ne pouvait refuser la direction d'une âme. A l'instant où il s'était senti un pasteur sans troupeau, cette inconnue sonnait à sa porte pour lui confier son fils. Il dit par une sorte d'automatisme :

— Je ne peux plus faire de visites à domicile, mais je confesse l'après-midi à Saint-Paul deux fois par semaine, le mardi et le vendredi... Votre fils n'a qu'à venir, je verrai si son âme est aussi en danger que vous le croyez. J'ai l'habitude des jeunes...

Ils connaissent tous ces crises qui secouent l'âme sans vraiment l'ébranler. Ne vous inquiétez pas, je consacrerai à votre fils toute mon attention.

— Mon Père, je sais tout cela, mais je sais que mon fils est en danger, vous seul pouvez le sauver... Il n'y a que vous, mon Père, les minutes sont comptées.

Le sourire de politesse dont elle avait d'abord accompagné sa requête avait disparu. Il n'y avait plus dans ses yeux d'un bleu très pâle que cette supplication et le contraste entre sa voix calme et cette supplication mettait l'abbé mal à l'aise.

— Il est permis à une mère d'insister quand il s'agit de son fils.

Elle se rapprocha de l'abbé Arbelot. Il était assis sur sa chaise longue, étonné et un peu embarrassé de cette exigence.

— Oui, mon Père, je sais que vous relevez de maladie, mais Gilbert est en grand danger ; si vous alliez jusqu'à lui il accepterait sûrement de se confesser.

Elle affirma avec une espèce de solennité : « Il serait sauvé, mon Père, sauvé... » Ses mains tordaient la courroie d'un sac de cuir marron. Tout sur elle semblait anonyme, acheté n'importe où, mis par hasard ; tout avait l'air d'un déguisement hâtif. Son manteau de laine laissait voir une blouse ou une robe noire dont l'encolure datait un peu. Elle avait l'air d'une de ces provinciales qui ne sortent de leurs maisons aux volets clos que pour se perdre dans l'ombre d'une église, un de ces êtres dont on constate une fois par jour la présence et dont, après cette apparition, l'existence se réduit à un nom sur une plaque de cuivre. L'abbé tentait en vain de découvrir sur elle quelque chose qui pût l'identifier, la rattacher à un milieu. Sur elle rien n'accrochait le regard. Dans son enfance à Bordeaux, dans sa paroisse à Grenoble, Paul Arbelot avait rencontré ces femmes dont on s'étonne qu'elles aient un destin et qui n'ont pas d'autre vocation que cet anonymat. Elle parlait toujours avec la même calme obstination :

— Mon Père, vous ne pouvez pas refuser de sauver une âme. Il vous attend... je veux dire son âme vous attend... parce qu'il ne sait pas que je suis en ce moment ici. Il n'est même pas utile qu'il le sache. Vous le savez, mon Père, les jeunes gens sont ombrageux. Il pourrait s'irriter de ma démarche, mais qu'importe, pourvu que vous alliez jusqu'à lui !...

Un doute traversa l'esprit de Paul Arbelot. Des âmes hésitantes aux approches de la folie venaient tourbillonner, battre des ailes contre le refuge d'un confessional, contre cette lumière fumeuse que représente dans la nuit un prêtre, un médecin, un romancier. Cette visiteuse était peut-être un de ces êtres désemparés, qui crient au secours sans bien savoir ce qu'ils espèrent d'un homme ou de Dieu, ni même ce qu'ils craignent d'eux-mêmes. Ce fils n'était-il qu'un prétexte? Comme si elle perçait le soupçon de l'abbé Arbelot, l'inconnue reprit doucement :

— Gilbert habite rue des Francs-Bourgeois à quelques pas d'ici. C'est une des raisons pour lesquelles je m'adresse à vous, mon Père. Mon Père, je vous en supplie, promettez-moi d'aller le voir aujourd'hui même !

Les yeux pâles l'imploraient avec une sorte d'égarement. Elle ne haussait pas la voix. Elle agissait comme un homme qui sait son meurtrier caché dans l'ombre et qui continue à se mouvoir normalement. Au-delà de Paul Arbelot, elle semblait voir une réalité terrifiante, un danger qu'elle n'osait tout à fait dénoncer, un ennemi qu'elle ne pourrait maîtriser qu'avec son aide. Mais pourquoi son fils était-il spécialement menacé?

« Promettez-moi, mon Père, avant ce soir? » Il y avait une telle supplication dans son regard que l'abbé d'un signe consentit. Il y a des prières auxquelles un prêtre ne peut se dérober, songea-t-il. Il suffirait de quelques minutes pour tirer au clair cette affaire. La visiteuse maintenant décrivait la maison : « C'est l'angle après la rue Pavée. Au troisième étage. Il y a seulement deux portes, l'une avec un petit judas en cuivre. C'est à l'autre porte qu'il faut frapper. » Et, se levant : « Mon Père, je n'ose pas vous remercier... mais vous verrez, je ne vous ai pas dérangé inutilement... » Il reconduisait la visiteuse. Paul Arbelot ne savait rien d'elle. Dans l'antichambre il lui demanda si elle était de la paroisse. Elle eut un petit signe de dénégation : « Oh ! non, je viens de loin, de très loin, mais j'avais entendu parler de vous... » Tout ce qu'elle disait manquait de résistance, s'évanouissait comme un lambeau de brouillard. « Votre fils Gilbert, que fait-il? — Il écrivait dans les journaux, dit l'inconnue, mais depuis sa maladie... » Il était inutile d'essayer de lui faire préciser sa situation. Depuis qu'elle avait arraché à l'abbé la promesse de rendre visite à son fils pour le confesser, il semblait qu'elle n'avait plus qu'à disparaître...

— Revenez me voir, dit l'abbé, nous parlerons de votre fils.

— Je tâcherai, dit-elle. J'habite si loin...

Et, sur le pas de la porte : « Ne parlez pas à Gilbert de moi... ce n'est pas nécessaire. » Elle s'en allait serrant ce sac de cuir qui ne contenait sans doute rien. Elle n'avait même pas ce geste instinctif qu'ont les femmes les moins coquettes pour lisser le revers d'un manteau, assurer un chapeau. Elle tenait ses gants, son sac, comme des accessoires qu'elle déposerait n'importe où. Il y a vraiment quelque chose d'étrange dans cette femme, se dit l'abbé.

— Merci, monsieur l'abbé !

Elle se préparait à descendre les marches. Il tendit la main vers la minuterie ; l'escalier, même en plein jour, était obscur. Elle saisit au vol cette main et y appuya ses lèvres, des lèvres sans chaleur. Avait-elle vraiment fait ce geste? L'avait-il imaginé? Paul Arbelot referma la porte de l'appartement. En regagnant sa chambre, il guettait le bruit sourd de la porte cochère qui ponctuait régulièrement les entrées et les sorties. Mais la porte était sans doute ouverte. La visiteuse pour s'en aller n'avait pas eu besoin de demander le cordon. Il prit sa douillette et se répétant les indications de la visiteuse, « rue des Francs-Bourgeois après la rue Pavée, » descendit l'étroit escalier ciré. Il dut attendre que la concierge se décidât à lui ouvrir. Étonnée de le voir sortir à la fin de l'après-midi, elle entrebâilla le carreau de la loge :

— Mme Gosselin va s'inquiéter...

— Ce n'est rien, dit l'abbé Arbelot, je serai rentré dans une heure...

Une idée lui vint :

— Vous connaissez la personne qui vient de sortir, madame Valier?

La concierge secoua la tête : « Aujourd'hui, je n'ai vu personne. »

En quelques enjambées l'abbé, Arbelot se trouva devant l'immeuble. « Il y a un encadreur à l'entrée et un magasin de lustres à l'entresol. » La visiteuse devait connaître le quartier. Au troisième étage une longue lucarne éclairait deux portes. Paul Arbelot sonna à la plus étroite et attendit. Il y eut un bruit confus au fond du couloir, puis la porte s'entrouvrit. Un jeune homme en manches de chemise examinait l'abbé avec un mélange de défiance et de moquerie comme si sa visite constituait une bonne plaisanterie.

— L'abbé balbutia : « Nous sommes voisins, on m'a parlé de vous, vous relevez de maladie. J'ai pensé que vous pouviez avoir besoin de moi. »

Le garçon ouvrit la porte toute grande. Un long couloir sinueux tapissé de livres... on devinait au fond une chambre, une fenêtre ouverte sur un jardin. Il sourit, étonné : « Besoin de vous? je ne sais pas ; je ne me suis pas encore posé la question. » Il s'ennuyait. L'imprévu l'amusait. Il dit avec gaieté : « Entrez toujours, nous verrons bien. »

Paul Arbelot entra dans ce qui devait être le bureau : il y avait des livres d'histoire et de philosophie. Paul Arbelot aimait ce désordre. Il en était privé par les soins de sa logeuse.

— Vous lisez beaucoup?

— Je n'ai rien d'autre à faire en ce moment.

— Vous écrivez dans les journaux? dit l'abbé.

Gilbert sourit sans amertume.

— Il n'y a plus de journaux... Et je viens d'avoir un ennui, une simple pleurésie...

Il déplissa ses manches roulées au-dessus du coude. Sa veste était dans la chambre à côté... Il s'excusa de sa tenue.

— Je n'attendais pas de visite, j'étais en train de mettre un peu d'ordre.

L'abbé se mit à rire.

— Les livres font un beau désordre.

— Oui, dit Gilbert, un désordre qui imite celui des idées.

Il suffisait de quelques phrases banales pour que deux passants découvrent leur parenté. Cela rappelait à l'abbé d'autres rencontres, cette gêne vite surmontée entre deux hommes, cette impatience de se comprendre, cette joie de découvrir qu'on s'est déjà rejoints... Pourquoi avait-il cru cet après-midi que tout criait son échec, que tout prouvait son imposture?

L'entretien rebondissait. Un nom en appelait un autre. Les philosophes formaient une « chaîne » mais pas comme celle que les naïfs s'efforcent d'entretenir pour faire le tour du monde. Une chaîne à travers le temps. Une intonation révélait l'accord ou l'opposition des deux interlocuteurs.

« Lavelle? — Oui, c'est beau, un peu trop mélodieux, peut-être. — Le Père Teilhard? C'est la grande synthèse, l'unité retrouvée de la science et de la foi. » De la philosophie, ils passaient à la science, à la littérature, à l'art... Darius Milhaud, Piero della Francesca. Une conversation panoramique où le plus fougueux était l'abbé. Cette flambée d'idées, ce brasillement d'enthousiasme, ces noms qui venaient attiser l'incendie comme un coup de vent. Et ces regards, ces sourires accordés : l'abbé se croyait rue Oudinot. La vie, c'était cela : cette exaltation de toutes les puissances, la connaissance et la ferveur, l'intelligence et la charité. Pourquoi distinguer? Les lignes des sommets se rejoignent, disait le P. Teilhard de Chardin.

Soudain les mots de la visiteuse revinrent à Paul Arbelot : « Avant la fin de l'après-midi... » Pourquoi cette échéance? Il lui avait promis non pas d'aller voir son fils, mais de le confesser. Il se reprocha de s'abandonner à la joie d'une nouvelle amitié. Il reprit son attitude de prêtre qui doit utiliser toutes les défaillances pour le plus grand bien d'une âme.

— La maladie a dû vous permettre de tout peser à son exacte valeur. Les systèmes s'effritent vite alors... Je me souviens qu'au sana...

Gilbert l'interrompit. Ce ton professionnel l'ennuyait.

— La maladie, sans doute et cette solitude où l'on finit par retomber. Vous ne pouvez comprendre ou plutôt je ne peux tout à fait vous expliquer... ce silence où se retrouve un homme qui s'est cru aimé pendant quelques jours ou quelques années. Cela doit vous paraître bien sentimental c'est tout de même une pierre de touche, le besoin d'un être...

L'entretien qui avait menacé de chavirer repartait sur un ton plus confidentiel. Attentif, l'abbé examina ce visage maigre et tendu de jeune homme en train d'avouer son amour.

— Pour trouver la vérité, c'est toujours le premier et le plus dur combat, dit Paul Arbelot. Dans bien des vies tout est construit sur un premier renoncement à un être.

— Un premier renoncement?

Gilbert protestait avec amertume. « Vous embellissez les choses! Non! Si j'avais renoncé, c'eût été différent... Titus et Bérénice. Non, je n'ai pas renoncé. C'est elle. Elle a voulu retrouver son mari, ses enfants, son devoir, si vous voulez. Moi je n'ai pas renoncé. Jusqu'au dernier moment je l'ai suppliée de rester. Elle avait envie de se sacrifier, de me sacrifier. » Il considéra l'abbé la première fois avec hostilité. L'abbé retrouva son visage ironique quand il entrebâillait la porte devant un visiteur insolite.

— Comprenez bien, monsieur l'abbé. Je représentais le péché, l'adultère! Et même pourquoi vous le cacher? Elle était la femme de mon meilleur ami. Tout le monde se mettra d'accord pour me condamner : les hommes et Dieu. Cela m'est assez indifférent...

Il reprit d'un air absent : « Pouvez-vous imaginer ce besoin d'un être, tout ce qu'on peut éprouver de joie et de souffrance à travers un être? » L'abbé restait impassible. Gilbert parut se

calmer : « Croyez-moi, monsieur l'abbé, la plupart des cas de conscience n'existent que pour ceux qui ne sont pas dans le coup… Le péché c'est une optique, l'optique des anges ou des saints, l'optique de ceux pour lesquels la tentation n'existe pas… »

L'abbé Arbelot l'écoutait toujours en silence. La contradiction irrite les solitaires : il fallait lui laisser dévider à haute voix le soliloque qui remplissait sa vie depuis que Berthe avait regagné son foyer.

— D'ailleurs, je me demande si la religion n'est pas une manière de dramatiser nos pauvres vies. Berthe est revenue à son mari. Il a pardonné, ou plutôt il a oublié. Berthe sera une mère attentive, une épouse parfaite !

Il se mit à rire âprement.

— Tout est dans l'ordre, monsieur l'abbé. Tout est dans l'ordre. Naturellement, il y a dans tout accident un éclopé, c'est moi. Contusions internes. Impossible de faire un diagnostic. Vous ne pouvez pas comprendre… Ce que je regrette ce n'est pas une maîtresse… il y a d'autres femmes. Non… c'est ma vie reflétée dans ce miroir ou plutôt nos deux vies comme deux miroirs qui se multiplient à l'infini. Je m'y ferai. Au fond, si je n'avais pas été malade, j'aurais déjà dépassé tout ça. Mais le corps a lâché. C'est curieux, je me croyais si solide.

Il rejeta l'énorme mèche bouclée qui lui couvrait le front. Il avait l'air sain avec ses bras demi-nus maigres et musclés. Cette loquacité, ce passage rapide de la plainte à l'accusation, ce mélange de désinvolture et de gravité, d'égoïsme et de générosité, tout cela allait avec ce visage pur, ces cheveux fous, ce corps robuste. Tout cela c'était la jeunesse. L'abbé Arbelot oublia quelques instants sa sollicitude professionnelle. La jeunesse, se dit-il, cette faculté de rebondissement, ce mordant, cette injustice, c'était cela qui lui manquait. Depuis le sana, Paul Arbelot n'avait plus que des pensées raisonnables, des mouvements calculés ; il s'était fait à un jeu prudent de ses forces ; une crainte de gaspiller ses chances ne le quittait pas : se ménager était devenu sa devise. « C'est à cause de cela que ma convalescence traîne… » Son interlocuteur ne lui laissait pas le temps de s'appesantir sur lui-même. A travers les confidences cahotantes de Gilbert, l'abbé entendait une voix calme mais pressante : « Avant ce soir, monsieur l'abbé… une mère a le droit d'insister quand il s'agit de son fils. » Il hésita, puis se décida comme un chasseur épaule :

— Mon enfant, permettez-moi de vous appeler ainsi, je vous écoute. Vous êtes dans un grand trouble…

Gilbert avait relevé la tête, étonné de cette intrusion dans son monologue. La souffrance, il avait échoué dans cette île, il en avait fait le tour. Mais un homme l'avait rejoint dans cette solitude, un être qui semblait comprendre son naufrage et mesurer sa détresse.

L'abbé continuait :

— Lorsqu'un médecin veut soigner une plaie, le premier geste du blessé est un recul. Je ne peux vous proposer qu'un remède. Je suis l'infirmier qui veut refaire votre pansement même si cela

doit vous faire souffrir. Vous me racontez votre vie à bâtons rompus : les confidences n'apportent qu'un soulagement précaire... si je vous entendais en confession, quelqu'un d'autre vous entendrait. Je pourrais vous donner des lumières, des apaisements qui ne seraient pas seulement tirés d'un cœur d'homme.

— Vous voulez me confesser?

Il ne semblait pas rétif, mais lointain. Il y avait en effet bien loin de cette mise en accusation désordonnée de la vie, de sa vie, à une contrition. Il y eut quelques secondes de silence. L'abbé eut l'impression que l'Inconnue aux yeux pâles attendait avec lui, joignant ses efforts muets à sa prière pour que la balance penchât du côté de Dieu...

Le jeune homme regarda Paul Arbelot droit dans les yeux :

— Tout cela est fort bien, dit-il, mais j'aime voir clair. *On* vous a parlé de moi, on vous a donné mon adresse : vous frappez à ma porte et parce que depuis trois jours je n'ai pas vu un être humain, je me mets à parler... Mais avant d'aller plus loin, j'aimerais bien savoir quel est le « on » mystérieux qui vous a conduit par la main jusqu'ici.

L'abbé fit un geste de la main comme pour attester qu'il ignorait ce guide. Il dit faiblement : « Cela ne changerait rien à la situation. » Le jeune homme insista :

— Non, ce serait trop commode, les coïncidences, les messages... J'ai l'avantage d'être ici inconnu. En dehors de la concierge et d'un seul ami, personne ne sait ou j'habite. Et le voisin d'étage — j'ai toutes les chances — est en zone libre... Vous arrivez droit au but en vrai pigeon voyageur...

Il se mit à rire, désarmé par sa propre bonne humeur, mais il reprit plus bas :

— Qui vous a envoyé? Dites-le-moi et je vous promets de me confesser, je vous promets même de communier. Ma vie a si peu d'importance que je peux la donner à Dieu comme un rebut à un chiffonnier. Dieu a tellement de pauvres qu'il peut bien prendre un mendiant de plus à nourrir.

Il se rapprocha de l'abbé à la fois menaçant et suppliant. Il n'élevait pas la voix, mais il se cramponnait à lui de tout son regard. Une femme parlait aussi quelques minutes plus tôt à l'abbé avec cette prière étouffée, cette manière de lui intimer le geste à faire, comme si quelqu'un de redoutable la surveillait, comme s'il fallait émouvoir l'abbé sans donner l'alerte...

Gilbert redevint grave :

— Monsieur l'abbé, vous êtes venu et je vous ai accueilli avec confiance, nous parlons comme deux vieux amis, mais je n'irai pas plus loin si vous ne répondez pas à cette question : « Qui vous a donné mon adresse? qui vous a envoyé ici? »

Son regard exigeait, mais les yeux pâles de l'inconnue enfermaient toujours dans leur sortilège Paul Arbelot. Il se sentait partagé entre ces deux appels, disloqué par ces deux forces : « Il n'est pas nécessaire qu'il sache, » avait dit l'Inconnue.

L'abbé répondit, comme s'il la trahissait :

— Une femme.

Gilbert saisit son bras :

— Je m'en doutais. Depuis plus de dix ans, je vis seul... Je n'avais qu'un ami, ce n'est pas ma faute s'il était justement le mari de Berthe.

Il lâcha le bras de Paul Arbelot, mais pour l'étreindre plus étroitement encore.

— Je m'en doutais... Dès que vous êtes entré... Le hasard! Les coïncidences ! je n'y crois pas, le hasard, c'est elle ! Le hasard, c'est Berthe, n'est-ce pas?

— Je ne comprends pas, dit l'abbé, je ne connais pas cette jeune femme.

Gilbert pâlit. De la main il repoussa une pile de livres mal équilibrés qui s'affaissèrent sur le bureau.

— Écoutez, monsieur l'abbé, c'est très simple. Vous voulez me confesser. C'est votre conscience professionnelle qui vous pousse : vous tenez à remplir votre ministère, comme vous dites, c'est bien. Je veux savoir qui vous a envoyé. Il n'y a aucune raison, aucune promesse qui puisse vous empêcher de me le dire. Si vous voulez me ramener à Dieu, dites-moi d'abord qui vous a envoyé jusqu'à moi.

— C'est un marché, protesta Paul Arbelot.

Il croyait entendre la recommandation prudente et humble : « Ne lui dites pas... si ce n'est pas nécessaire. »

Gilbert releva la tête. L'impatience et presque la colère durcissaient son visage.

— Vous avez raison, c'est un marché, mais qu'est-ce qui n'est pas un marché, un troc si vous préférez? Et est-ce que la religion ne consiste pas à troquer le peu de bonheur qu'on peut trouver ici-bas contre une félicité imaginaire?

Il s'exaltait sombrement : « Oui, un troc de jouissance ou un troc d'illusions, mais le troc peut être honnête. Je ne vous demande pas autre chose : un contrat honnêtement tenu, un pari si vous voulez. Vous m'avouez qui vous a envoyé et je suis prêt à me livrer à vous... » La tête baissée, il cherchait : « Si ce n'est pas Berthe, c'est peut-être une de ses amies. Elle avait souvent des idées extraordinaires. Elle était timide et pleine d'audace. Elle n'hésitait pas à adresser la parole à un inconnu, à demander à un passant n'importe quel secours ! »

L'abbé fit un geste d'impuissance.

— Écoutez, dit Gilbert, je connais toutes les amies de Berthe, je veux dire celles auxquelles elle pourrait demander un service aussi bizarre, celles auxquelles elle oserait me nommer. Dites-moi seulement comment était cette femme et je vous tiens quitte du reste et je remplirai ma promesse.

Paul Arbelot sourit :

— Je la voyais pour la première fois. Un prêtre n'est pas un policier. Je ne questionne jamais. C'était une femme proche de la soixantaine avec des cheveux presque blancs sous son chapeau, des yeux clairs. Elle parlait lentement, d'une voix un peu basse. Elle m'a dit que vous m'attendiez, qu'il fallait vous confesser avant ce soir. Je lui ai parlé de la paroisse, des heures de confessionnal,

mais elle a tant insisté... Elle m'a indiqué la route, l'encadreur et la mercerie au rez-de-chaussée, les deux portes sur le palier. Je n'ai pas eu de peine à arriver au but.

Grave, Gilbert réfléchissait :

— Une parente de Berthe? Je ne vois pas à qui elle aurait pu se confier et pourquoi cette urgence et puis ces détails.

Il dit posément :

— Je ne comprends pas.

— Je ne peux rien vous dire d'autre, dit l'abbé.

Sa bonne foi passait dans les mots, éclatait dans son regard.

Gilbert se résigna :

— Tant pis... Il se mit à genoux devant l'Abbé.

— Vous serez tout de même volé, je n'ai pas grand-chose à offrir...

Paul Arbelot l'enveloppa d'un grand signe de croix et se mit à réciter ses prières en latin :

— Je vous écoute, mon enfant.

La voix tàtonnante. Georges cherchait les moindres défaillances; il remontait, s'attardait, revenait sur ses pas. Jean Arbelot l'écoutait le regard fixé sur l'encadrement de la fenêtre; une branche d'arbre se balançait sur un mur de briques. Il faisait beau et tiède. L'abbé songeait aux confessions de jadis où des êtres impatients jetaient pêle-mêle leurs fautes, leur repentir. Il avait l'habitude des péchés décolorés de vieilles dévotes, ces péchés qui semblent ne plus intéresser Dieu ni Satan. Comme Gilbert achevait, on entendit au loin des explosions. Ce bruit martelait la calme fin d'après-midi. Georges ne semblait pas y prêter attention. En raccompagnant l'abbé il remarqua distraitement : « Ça a l'air de reprendre. » Il ajouta : « Ce doit être du côté de Juvisy. »

Ils échangèrent quelques mots sur le pilonnage des voies ferrées. C'était la fin. Ils n'avaient même pas parlé de cette tragédie d'un peuple où leur drame était enclos.

— J'ai travaillé dans la résistance, dit Gilbert, mais Berthe avait peur. J'ai un peu abandonné pour elle, puis il y a eu ma maladie. Je reprendrai un jour... bientôt.

L'abbé écarta cette pensée. Cet homme qu'il venait de disputer au péché, il ne pouvait l'imaginer distribuant la mort, risquant la torture.

— Il faudra me rendre visite, dit l'abbé sur le pas de la porte, nous sommes tellement voisins.

Il descendit lentement l'escalier. Dans la vitrine du mercier il vit sa silhouette bien découplée. La robe cachait sa maigreur, la ceinture bien nouée lui donnait l'allure d'un prêtre soigné : j'ai l'air d'un curé de paroisse distinguée, se dit-il gaiement. Il se sentait en bonne forme; les pensées contradictoires qui se succédaient en lui avaient la même couleur d'optimisme. Mes poumons doivent se cicatriser, se dit Paul Arbelot... quel bon serviteur que le corps! Dès qu'on lui accorde une trêve, il reprend ses forces pour nous porter plus loin. Ma vie de soliveau, mes heures de chaise longue et l'ingéniosité de Mme Gosselin, tout cela finit

par me remettre d'aplomb. Ce que je prenais pour de l'atonie spirituelle, pour un vieillissement précoce, pour une chute de ferveur, c'était tout simplement la fatigue de la chair, mais si le corps au lieu d'être un ennemi redevient un allié, l'âme peut encore entreprendre... » Il fit le bilan de ces deux visites imprévues : « Au moment où l'on remâche péniblement son inutilité un appel retentit. Un nouveau rapport de forces se crée. » Il revit Georges rejetant sa mèche rebelle. Il avait toujours l'air de se colleter avec un ennemi. Ses arrêts, ses silences semblaient marquer les pauses d'un combat avec l'Ange. Une belle prise, se répéta Paul Arbelot. Le métier de prêtre, c'est la pêche miraculeuse : avec les mailles trouées d'un vieux filet, avec quelques formules, quelques prières, on ramène à la surface toute cette vie captive, cette pêche ruisselante d'écume. Le regard de l'abbé tomba sur le balcon de l'hôtel d'Albret, suivit la majestueuse accolade de pierre et de fer forgé. Jean Arbelot se mit à rêver avec une curiosité neuve à ces épaves d'une ville engloutie. Quelques heures plus tôt, il aurait éprouvé une nausée à l'idée de prospecter en historien ou en esthète le Marais. Il se disait maintenant : « Je devrais profiter de mon séjour dans ce quartier pour faire des recherches... Cela me promènera. » Jeune prêtre, il répétait à ses fils que la prière ne suffit pas, que nous sommes redevables à Dieu de toutes nos facultés et tenus de les développer : « Souvenez-vous du bon intendant : enrichissez votre esprit... »

Le soir était tiède. Les explosions se rapprochaient, à peine plus fortes que les détonations d'un tir forain. Les passants se hâtaient. Il y avait eu sur la banlieue des raids meurtriers, ces jours derniers. Ces hommes se sentaient plus en sécurité sous la suspension familiale ; dans un cadre quotidien, la mort leur apparaissait moins probable. Cette étrangère n'oserait frapper à leur porte, les saisir à leur foyer. Ils se hâtaient guidés par cet obscur calcul et l'abbé s'attardait au contraire pour mieux savourer cet accord retrouvé avec le monde, avec lui-même. Un grand éclair rouge déchira le ciel. Il y eut un vrombissement d'avion tout proche ; Paul Arbelot leva la tête, mais la rue découpait une bande si étroite de ciel qu'il ne vit rien. Une porte cochère s'ouvrit. Un homme inquiet scruta la rue déserte où seul avançait l'abbé.

— Entrez, mais entrez vite, dit-il à l'abbé et avant que Jean Arbelot ait eu le temps de l'interroger, il se retrouva au fond d'une cave.

Les locataires de l'immeuble se collaient contre les murs de gros moellons. A côté de l'abbé un meuble couvert de sacs imitait une forme humaine. Le vrombissement de l'avion, moins puissant que dans la rue semblait fêler le plafond. Une lampe posée à ras du sol palpitait à peine. On cherchait dans l'ombre le sillage de l'avion comme une trace phosphorescente. Ce chant de moustique c'était la mort qui s'approchait. Les gens ne parlaient pas. Lorsque le vrombissement se faisait plus net, on entendait les respirations s'élever, distinctes, haletantes. Il y eut des chocs sourds. Les hommes conjecturaient le point de chute. Celui qui avait poussé l'abbé dans la cave dit gentiment : « On est tout

de même mieux ici. » L'abbé approuva sans oser le remercier.

Des sirènes retentirent. Une femme soupira : « C'est toujours la même chose, ils annoncent la fin, mais pas le commencement. » Le voisin de Paul Arbelot posa l'éclairage de fortune sur une vieille machine à coudre. La lampe fit surgir un visage tranquille, un peu rougeaud, d'homme du Nord. Il dit gaiement : « J'étais plus tranquille de sentir un curé à côté de moi : le bon Dieu est tenu de faire attention... »

Les locataires quittaient l'abri avec de grands éclats de rire, dans une détente qui leur donnait un air de fête. Ils étaient pressés de retrouver leurs meubles, leur vie coutumière un instant menacée. Ils rentraient dans une fiction de sécurité. Ils refusaient de se souvenir que leur existence avait été à la merci d'une maladresse d'aviateur.

Remonté avec son compagnon, l'abbé lui serra cordialement la main.

— A la prochaine, dit l'homme, vous connaissez l'abri : c'est le mieux construit du quartier.

Paul Arbelot se retrouva dans la rue. Cet épisode n'avait pas duré un quart d'heure, mais d'énormes brèches se creusaient dans les files des maisons. Anxieux, il revint sur ses pas. La vitrine de la mercerie où il s'était miré n'existait plus ; le magasin avait été de l'intérieur mystérieusement aspiré. A côté il chercha l'entrée de la maison, le départ de l'escalier. Des poutres et des madriers couverts d'éclats de verre, de volets arrachés par l'explosion s'entassaient. La rampe d'escalier formait au milieu une spirale lovée sur elle-même. Déjà les chefs d'îlots s'affairaient. Des maisons voisines des aides bénévoles accouraient. La nuit était tombée, mais devant chaque maison un groupe attendait comme si l'alerte n'était pas terminée et des éclairages de fortune, des lampes manœuvrées avec précaution ou le brusque faisceau d'une lampe électrique jetaient des clartés mouvantes sur cette confusion.

Paul Arbelot revint sur ses pas. A l'angle d'une rue on dégageait déjà des corps ensevelis sous les madriers. Il s'arrêta. Les curieux lui firent place. Quand une civière l'effleurait, Paul Arbelot enveloppait le corps qu'on devinait sous le drap jeté en hâte d'un signe de croix et d'une rapide prière. On devrait identifier les corps, se dit-il.

Sur le passage des corps les assistants commentaient à voix basse. Les corps complètement recouverts étaient ceux de morts atrocement défigurés. Les blessés étaient accueillis avec un frisson d'espoir. Les gémissements d'une femme qu'on emportait soulevèrent des commentaires : sa blessure n'était pas grave, il y avait toujours dans un bombardement des personnes miraculeusement épargnées.

L'abbé attendait avec une vague angoisse. Il était à sa place. Il priait. Il remplissait son ministère sous la forme la plus simple. Il bénissait les mourants et les blessés. Il conjurait l'Éternel d'accueillir les premiers, mais de donner un délai de quelques jours, de quelques années aux autres. Un instant il crut reconnaître dans l'équipe des sauveteurs un grand garçon mince et musclé

avec des cheveux fous. Une lampe à acétylène accrochée au linteau l'éclaira : ce n'était pas Gilbert. L'abbé sentit une sueur froide d'inquiétude couvrir tout son corps. Il se mit à grelotter : « Mon Dieu, épargnez-le ! Mon Dieu ! pitié pour lui ! » Une seconde il revit un visage pâle tourné vers lui : « Avant la nuit, monsieur l'abbé, une mère a le droit d'insister. » Il aurait voulu pouvoir fléchir Dieu avec les mêmes mots que cette mère avait employés pour son fils.

Les sauveteurs, pour recouvrir les corps, se servaient de couvertures, de tapis de table, de courtepointes et les civières couvertes de ces oripeaux bariolés prenaient un air de carnaval funèbre. Il semblait que l'on retirât des ruines les corps d'hommes et de femmes déguisés pour quelque joyeuse fête. Et soudain l'abbé Arbelot reconnut le corps d'un homme sur une civière. Il semblait d'un bras se protéger la figure. Ce poignet, cet avant-bras nu que dégageait la chemise roulée au-dessus du coude, l'abbé les avait vus quelques heures plus tôt. L'abbé se mit à genoux. Il est mort, dit un des porteurs, comme pour chasser tout espoir. Les femmes jetèrent un coup d'œil, mais restèrent silencieuses. Seule la bouchère se souvint de ce grand garçon brun ; ne s'attardait pas dans le magasin, prenait sa ration, payait et filait sans un mot. Mais il souriait à la petite fille du mercier qui jouait sur le trottoir.

Paul Arbelot priait avec une véhémence désespérée :

« Mon Dieu, vous ne m'avez pas donné cette âme pour me la retirer aussitôt. Tout pasteur a le droit de s'attacher à une brebis qu'il a retrouvée. Mon Dieu, il s'est donné à vous ; peu importe si j'ai frappé à sa porte à la suite d'une erreur, peu importe si j'ai forcé son âme. Il a accepté le pari. Il a refait un pacte avec vous. Mon Dieu, cet enfant vous le recevrez comme le fils prodigue... » Les porteurs attendaient. Paul Arbelot releva la tête. Les hommes gênés de voir un prêtre pleurer détournèrent les yeux. L'abbé se remit debout. De la poche-revolver un porte-feuille avait glissé sur la civière. Des papiers débordaient un peu du cuir usé. Paul Arbelot étendit la main vers le portefeuille. « Je le rendrai à ses parents, » dit-il. Il songeait à la jeune femme. Comment s'appelait-elle? Berthe. Les hommes emportèrent le corps. C'était la dernière victime de l'immeuble. Il y avait au bout de la rue une autre maison à dégager. Paul Arbelot resta seul. Il tenait sans l'ouvrir ce portefeuille d'étudiant, un peu défraîchi aux angles. Enfin, il s'approcha de la lampe suspendue au linteau. La flamme vacillait, et les mains de du prêtre tremblaient pour ouvrir le portefeuille. Il contenait un permis de conduire, des tickets d'alimentation, quelques billets de cent francs, une lettre qu'il n'osa déchiffrer dans la rue... Dans la poche intérieure, l'abbé trouva une photographie. Une femme aux yeux pâles souriait comme une malade qui s'efforce de réconforter des visiteurs trop sensibles. Elle semblait dire à Paul Arbelot que tout n'était pas si horrible qu'il le croyait. Elle était coiffée du même chapeau un peu désuet qu'elle avait mis pour rendre visite à l'abbé ; et il reconnut la robe au col strict comme une guimpe de religieuse. Elle avait dû s'habiller sans se regarder dans une glace, comme

on prend, dans un vestibule, le premier manteau venu pour passer dans le jardin.

« C'est bien elle, » constata l'abbé. Il retourna la photographie et déchiffra quelques mots : « 1932. Maman à sa sortie de clinique, huit jours avant sa mort. » « Comment une femme morte en 1932 peut-elle douze ans après surgir chez moi et me conjurer de confesser son fils? » L'abbé Arbelot remit la photo dans le portefeuille et enfonça le portefeuille dans la poche de sa soutane. Son cœur battait à grands coups. C'était une angoisse faite d'impatience et de crainte de comprendre. Le jour où à Saint-Sulpice il s'était jeté de tout son long sur le pavé pour recevoir l'ordination, il avait connu cette terreur faite d'émerveillement et d'une conscience aiguë de son indignité. Il avait peine à se relever et à se prosterner comme les autres prêtres, pour suivre le cérémonial minutieux et magnifique. De tout son corps, il adhérait aux dalles du chœur, il avait envie de crier : « Mon Dieu, je ne suis pas digne de votre dessein, je n'en serai jamais digne. »

En regagnant à grandes enjambées son logis, l'abbé écoutait monter en lui la même protestation : « Mon Dieu ce n'est pas moi que vous avez choisi pour sauver celui que vous aimiez. Vous n'avez pas pris le plus tiède de vos prêtres pour sauver une âme déjà sous le signe de la mort. » Il ne cherchait pas à comprendre comment cette mère était revenue de si loin. La seule chose inouïe était qu'elle eût frappé à sa porte...

Il aurait voulu s'abîmer devant le tabernacle d'une église : « Mon Dieu, c'est moi que vous avez sauvé, à travers cet homme. Je n'étais pas digne d'un tel signe. Je n'étais pas digne d'être votre instrument. » Mais les églises étaient closes. Il était tard. Paul Arbelot pourrait parler à Dieu n'importe où. Le portail de son logis était ouvert. La concierge faisait le guet. « Ah ! monsieur l'abbé ! Enfin, c'est vous : une jeune dame vous a attendu pendant tout le bombardement dans ma loge. Elle était si inquiète... » Et avec un reproche : « Ce n'était pas votre jour de confession... »

Mais l'abbé ne voyait pas ce visage familier ni sur les murs de la loge les photographies de noces et de première communion. Il n'entendait que le battement de son cœur dans sa poitrine, ce battement sourd et solennel que tout le monde devait entendre, cette pulsation de la vie dans le corps d'un ressuscité. Il s'excusa à voix basse :

— C'était un cas d'urgence.

Paul Arbelot chercha la rampe. Il gravissait les marches dans une absence. La concierge immobile, réfléchissait : « Un cas d'urgence? Un jour de bombardement... » L'abbé n'était pas tout à fait sur terre. Il montait dans l'obscurité. Un jour ou l'autre, il se casserait la jambe.

Et haussant les épaules, elle appuya sur la minuterie...

CHRISTIAN MURCIAUX.

Le Christ recrucifié

(Suite) (1)

Dans un village de Grèce, pendant la semaine de Pâques, les notables se sont réunis pour désigner la demi-douzaine de villageois qui, tous les sept ans, font revivre dans leur corps la passion du Christ. Pour une année, ces hommes simples et illettrés vont méditer l'Évangile et traduire le plus fidèlement possible les épisodes de la vie de Jésus et des apôtres; rapport admirable qui fait de ces bergers, de ces êtres simples, des hommes nouveaux déliés des conformismes et des mesquineries de leur clan. On le voit, lorsqu'un groupe de réfugiés grecs, traqués par les Turcs, arrivent dans le village et demandent du secours : tandis que le pope et le conseil des anciens les refoulent vers la montagne de la Sarakina, pour mieux exploiter ensuite leur dénuement, seuls les représentants des apôtres — stimulés par l'exemple de Manolios (celui qui a été désigné pour être le Christ, pour porter le poids terrible de la croix) — font de leur mieux pour aider les réfugiés. Leur charité agit comme un choc qui menace la communauté du village de Lycovrissi : pendant plusieurs semaines, on vit dans une suite de drames et de miracles, qui peu à peu écartent et déchirent l'étoffe politique de la vieille cité. A mesure qu'ils mettent en pratique les principes de l'Évangile, le petit groupe réuni autour de Maniolos arrive à comprendre le texte sacré et, voyant le monde au travers, juge sévèrement la vanité et le scandale de la société où il vivent.

Le premier extrait, que nous donnons ici, vient à la suite d'une trêve entre les deux parties; trêve qui devrait permettre au village de retourner aux anciens principes sous l'autorité des notables. Ce soir-là, à Lycovrissi, on a bu plus que d'habitude, la soirée s'est prolongée, mais dans la boutique du cafetier Costantis (l'apôtre Jacques), Manolios et ses disciples, à l'écart, poursuivent leur rêve; l'on assiste alors à une scène de vénération où le petit clan des vrais croyants, à force d'apporter chaque jour une pierre de plus à leur édifice de charité, vient à parler dans un demi-sommeil, comme si l'ombre du Christ était près d'eux.

L'AIR sentait bon ; de la plaine montait une odeur de blé mûr il y avait un figuier au milieu de la cour, et la nuit sentait la figue.

(1) Cf. *La Table Ronde*, nº 82 et 83.

Quelqu'un s'arrêta devant la grande porte et frappa ; Costantis se leva, inquiet.

— Qui est là?

— Ouvre, Costantis(1) ! C'est moi, Michélis(2).

Costantis ouvrit, tout joyeux, Michélis apparut dans l'obscurité.

— J'ai laissé le vieux à la maison, dit-il. Il a bu et mangé, et s'est mis à somnoler ; alors je suis parti.

Michélis prit place sur le banc ; il se sentit aussitôt enveloppé d'un chaud silence ; il ne voulut pas le troubler et se tut.

Manolios (3) appuya sa tête contre le mur ; il regardait les étoiles, et la clarté des astres inondait son esprit. Alors, lentement, dans la nuit, la voix de Manolios s'éleva :

— L'homme propose et Dieu dispose. Il n'a pas voulu que je meure ce soir ; il n'a pas voulu que je vous quitte, mes frères. Sans doute Dieu avait-il ses raisons : nous n'avons pas encore achevé notre tâche sur terre, nous devons encore travailler ferme pour sauver notre âme. Eh bien ! ce soir, mes frères, je viens de prendre une grande décision.

Il se tut et leva de nouveau les yeux vers la Voie lactée. Yannakos (4) et Costantis commençaient à reprendre leurs esprits ; le vin, qui leur était d'abord monté à la tête, se répandit à travers tout leur corps, l'imprégnant d'une douce chaleur. Michélis effleura le genou de Manolios, comme pour lui dire : « Et moi aussi, en même temps que toi ! »

Ils étaient seuls, séparés du monde, dans l'obscurité. La brise soufflait légèrement ; les étoiles accrochées au ciel éclairaient faiblement le visage des quatre compagnons ; c'était à peine s'ils se distinguaient l'un l'autre dans la nuit.

Manolios s'arma de courage et reprit :

— Du temps où j'étais novice au monastère, avant que le seigneur Patriarchéas vînt m'en tirer pour me jeter dans le monde, mon vieux moine, le père Manassis — que la chance soit avec lui, s'il vit encore ! que Dieu garde son âme, s'il est mort ! — m'a raconté un jour l'aventure qui était arrivée, disait-il, à un moine de ses amis. Depuis des années, j'avais oublié cette histoire ; ce soir, Dieu sait pourquoi? elle m'est revenue à l'esprit, et elle ne cesse plus de me trotter dans la tête...

Soudain Manolios s'interrompit : ses compagnons gardaient le silence, et il distinguait mal leur visage dans l'obscurité.

— Vous avez sommeil? fit-il.

— Pour l'amour du Ciel ! s'écria Costantis, comme pris de panique, pourquoi nous poses-tu cette question, mon bon Manolios?

(1) Costantis, cafetier du village, a été désigné pour être l'apôtre Jacques parce qu'il est *farouche d'aspect, sec et brusque dans ses propos*, comme c'était son modèle.
(2) Michélis, fils de Patriarchéas, le plus riche des propriétaires du village, a été choisi pour tenir le rôle de l'apôtre Jean.
(3) Manolios, berger de Patriarchéas, a été désigné pour être Jésus-Christ.
(4) Yannakos, camelot du village, est l'apôtre Pierre.

— Jamais notre âme n'a été aussi éveillée, Manolios, répliqua à son tour Yannakos. Sois gentil, continue !

— Je vous parlais donc de ce moine, qui était l'ami du père Manassis. Le grand rêve de sa vie était que Dieu lui accordât d'aller se prosterner devant le Saint-Sépulcre. Il parcourait les villages pour recueillir des aumônes. Finalement il réussit, après de longues années, alors qu'il était déjà vieux, à ramasser trente livres, somme nécessaire pour le voyage. Il fit pénitence, obtint l'autorisation du Supérieur et se mit en route... Il venait à peine de sortir du monastère qu'il rencontre un homme en haillons, pâle et maigre, l'air profondément affligé, qui, courbé sur la terre, cueillait de l'herbe. L'homme, en entendant résonner la canne du moine sur les pierres, leva la tête. « Où vas-tu, mon père? lui demanda-t-il. Au Saint-Sépulcre, mon frère, répondit le moine. Je vais faire trois fois le tour du Saint-Sépulcre et me prosterner. — Combien d'argent as-tu? — Trente livres. — Donne-moi ces trente livres ; j'ai une femme et des enfants qui meurent de faim. Donne-les moi ; tourne trois fois autour de moi, puis agenouille-toi et prosterne-toi devant moi. » Le moine tire sa bourse de sa ceinture, la donna au pauvre, tourna trois fois autour de lui, s'agenouilla et se prosterna. Puis il revint au monastère.

Manolios baissa la tête et se tut. Ses trois compagnons, qui avaient bu ses paroles, gardaient le silence ; ils étaient bouleversés jusqu'au fond du cœur.

Manolios releva la tête.

— J'ai appris plus tard, ajouta-t-il, que le moine qui s'était mis en route pour les Lieux Saints était le père Manassis lui-même ; mais, par humilité, il n'avait pas osé me l'avouer. Et ce soir, après tant d'années écoulées, je viens de comprendre qui était le pauvre qu'il avait rencontré en sortant du monastère.

La voix de Manolios s'était mise à trembler. Ses trois amis se rapprochèrent de lui.

— Qui était-ce? demandèrent-ils anxieusement.

Manolios hésita un moment à répondre. Enfin, tranquillement, comme un fruit mûr qui tombe la nuit dans un jardin, un nom tomba de ses lèvres :

— Le Christ !

Les trois compagnons sursautèrent, comme s'ils avaient vu soudain se dresser au milieu d'eux dans l'obscurité le Christ en personne, affligé, en loques, traqué par les hommes, les pieds ensanglantés par une longue marche, sans gîte. Ils sentaient, avec effroi et avec allégresse, cette présence invisible à côté d'eux. Pendant un long moment, ils demeurèrent figés, incapables de prononcer un mot. Que dire? De quel côté se tourner? A qui adresser la parole? Ils ne voyaient personne ; et pourtant jamais corps ne leur avait paru aussi réel, aussi tangible, que cette ombre qui avait pris la forme humaine la plus humble.

Yannakos ouvrit le premier la bouche. Scrutant l'obscurité, il cria, comme si l'on avait frappé à la porte :

— Qui est là?... Qui est là? répéta-t-il en étendant le bras.

Les feuilles du figuier remuèrent. La nuit s'emplit de nouveau

d'odeurs : senteurs des blés, parfum du chèvrefeuille, arôme de figue mûre. En respirant profondément ces odeurs, ils sentirent tous les quatre la présence invisible se répandre en eux, de la tête aux pieds. Ils se rappelèrent alors que, dans leur enfance, quand leur cœur gardait encore toute sa pureté, la même puissance invisible pénétrait en eux et s'emparait de tout leur être, le jeudi saint, au moment de la communion.

Michélis eut envie d'étreindre Manolios, mais il se retint.

— Manolios, dit-il, tout à l'heure, au moment où je t'ai vu apparaître les mains liées, à la porte de l'agha, et marcher tranquillement, joyeusement, à la mort pour sauver le village, j'ai senti qu'un souffle nouveau, une lueur étrange t'enveloppaient. On aurait dit que tu avais grandi, minci, que tu t'étais mué en une flamme. À partir de ce moment-là, ma décision a été prise : partout où tu iras, je te suivrai ; quoi que tu me commandes, je le ferai.

Il se tut un instant, comme s'il hésitait ; mais il reprit aussitôt, d'un ton résolu, en baissant la voix :

— Maintenant que j'ai vu mon père manger, boire et somnoler, j'ai compris que j'étais beaucoup plus attaché à toi, Manolios, qu'à lui. Ce n'est plus à lui que je dois obéissance, mais à toi.

Yannakos et Costantis voulurent parler, mais ils suffoquaient et se mirent à pleurer. La femme de Costantis fit une apparition au seuil de la maison ; elle les entendit pleurer, hocha la tête et rentra. Manolios prit la main de Michélis dans les siennes et l'y tint serrée.

— Mon frère, dit-il, tu es meilleur que moi, plus pur, plus proche du Christ. Des appels sataniques ne viennent pas te fouailler, et tu trouves plus simplement et plus sûrement le droit chemin. Le but que je me suis efforcé d'atteindre, pendant des années de lutte incessante, sans y parvenir, toi, tu l'atteins d'un pas tranquille, sans t'essouffler. Et ton sacrifice est méritoire entre tous : tu as une maison de maître, un père qui est le seigneur du village, de la fortune, un nom ; moi, je n'ai rien. Je sacrifie à Dieu le néant ; et pourtant, même pour arriver à faire le sacrifice de ce néant, je me mets à la torture... Comme le père Manassis, j'avais échafaudé, moi aussi, pauvre moucheron, de vastes projets : ma bergerie ne me suffisait plus, le village ne me suffisait plus, je brûlais de monter sur un grand bateau, de m'en aller au bout du monde, chercher ma rédemption. Je croyais que le Saint-Sépulcre était très loin, au bout du monde, et je méprisais cette parcelle de terre où Dieu m'a jeté... Maintenant j'ai compris : le Christ est partout dans le monde, à portée de notre cœur. Dans ce riche village, où vivent et prospèrent les Aghas, les Ladas, les pères Grigoris, le Christ est pauvre, affamé, sans abri. Il est pauvre, et il a des enfants qui ont faim. Il mendie, frappe aux portes et aux cœurs, et on le repousse, on le renvoie d'une porte à une autre, d'un cœur à un autre.

Manolios se leva ; dans l'obscurité, son visage étincelait.

— Mes frères, s'écria-t-il, nous autres, nous le recueillerons, nous lui ouvrirons notre porte et notre cœur. Jusqu'à présent, je

ne le voyais pas, je ne l'entendais pas ; maintenant je le vois et je l'entends. Hier soir, quand Yannakos est venu me trouver dans ma solitude, j'ai entendu le Christ m'appeler clairement, par mon nom ; alors je suis descendu au village. Je croyais qu'il m'avait appelé pour que je meure ; mais ce n'est pas pour cela qu'il m'avait appelé. Maintenant je sais pourquoi, et j'ai pris une décision.

Une voix s'éleva dans les ténèbres ; ce devait être celle de Costantis :

— Quelle décision, Manolios?

— Quelle décision? fit Manolios, qui resta un moment pensif. Comment l'énoncer en paroles? Je ne m'en sens pas capable. Je crois que je ne pourrai la faire comprendre que par des actes, si Dieu veut. Mes frères, j'ai pris la décision de changer du tout au tout mon mode de vie, de rompre avec le passé, d'accompagner le Christ au long des chemins. Je serai son héraut : je le précéderai en jouant de la trompette et en criant. Ce que je crierai. je l'ignore encore. D'ailleurs je ne m'en soucie pas : quand j'ouvrirai la bouche, le Christ mettra sur mes lèvres les mots qu'il faudra. Mes frères, voilà la décision que j'ai prise.

Il se tut. Pendant un moment, on n'entendit plus dans la cour que le bruissement confus des feuilles du figuier. Mais bientôt les voix s'élevèrent de nouveau et les questions jaillirent.

— Et nous? Moi, avec mon petit âne, mes marchandises, mon petit commerce? demanda Yannakos.

— Et moi, avec ma femme, mes enfants, mon café? demanda Costantis.

— Moi, je ne pose pas de question, dit Michélis. Ma décision est prise. Tout à l'heure, avant que je vienne vous retrouver, elle était déjà prise : je quitterai la maison de mon père.

Manolios gardait le silence. Dans la pâle clarté qui tombait des étoiles, il distinguait deux visages penchés sur lui, scrutant son propre visage, quêtant une réponse. Que répondre? Pouvait-il décider à la place de ses amis et bouleverser leur vie? Chacun trouve la rédemption à son heure ; il appartient à chacun de juger quand le moment est venu et de choisir les voies du salut.

— Mes frères, dit-il enfin, la décision de l'homme est comme le fruit de l'arbre. Lentement, patiemment, sous l'action du soleil, de la pluie, du vent, le fruit mûrit et tombe. Prenez patience, mes frères. N'interrogez personne d'autre que vous-même ; l'heure bénie viendra, pour vous aussi, — et alors vous ne poserez plus de questions ; tranquillement, sans éprouver la moindre peine, vous abandonnerez femme, enfants, parents, commerce ; vous liquiderez toutes ces petites perles de verroterie, et vous découvrirez le gros diamant unique, le Christ.

— Tu nous montres le chemin, Manolios, dit Yannakos ; j'irai avec toi.

— Pas de précipitation, Yannakos, répondit Manolios en serrant la main de son impatient ami ; laisse-moi d'abord lutter et souffrir seul.

— Tu ne partiras pas? fit Costantis en étendant le bras, comme pour retenir Manolios ; tu ne nous abandonneras pas !

— Où irais-je, Costantis? As-tu oublié où mon vieux moine a trouvé le Saint-Sépulcre? Quiconque lutte et souffre sur un petit coin de terre, lutte et souffre sur la terre tout entière. Je resterai avec vous, toujours! Ici, à Lycovrissi et à la montagne, sur nos terres. C'est ici que je dois semer et moissonner; c'est ici que Dieu m'a placé, qu'il m'a commandé de lutter. Chaque motte de terre est un Saint-Sépulcre.

La femme de Costantis reparut sur le seuil et grommela. Manolios se leva, regarda les étoiles.

— Mes amis, dit-il, il doit être minuit; il faut que je remonte. Je m'en vais; au revoir!

— Nous aussi, nous partons, dit Yannakos; je crois que ma sœur a sommeil.

— Il est minuit, grogna dame Costantis.

Les trois amis dirent bonsoir à la dame de céans, essayèrent de l'amadouer avec des mots aimables; ils plaignaient Costantis, qu'ils allaient abandonner sans défense entre ses griffes.

— Bonsoir, les gars, dit Costantis, en les accompagnant jusqu'à la porte. Que Dieu vous protège!

— Je ne voudrais pas être à ta place, pauvre Costantis... murmura Yannakos, une fois la porte fermée.

Dans la nuit printanière, calme et douce, le village dormait profondément. Un chien aboya au loin. Les étoiles étaient suspendues au-dessus des trois amis, comme des épées. Ils firent un bout de chemin ensemble, en silence. Que dire de plus? Ils s'étaient tout dit.

Seul, d'un pas léger et rapide, comme s'il était de nouveau porté sur les ailes des anges, Manolios prit le sentier de la montagne.

. . . .

Peu de temps après, pour la Saint-Élie, l'ensemble du village de Lycovrissi et les réfugiés de la Sarakina, vont en pèlerinage à la chapelle du Saint. Ce pèlerinage, en pressant l'un contre l'autre les deux groupes rassemblés pour quelques heures de prière, va fomenter de nouveaux troubles.

— Où est Manolios? Il n'est pas avec vous? demanda Costantis. Il ne viendra pas au pèlerinage?

— Je suis monté hier soir à la bergerie, répondit Michélis, mais je ne l'ai pas trouvé. J'ai appelé Nicolios. Le gamin m'a dit : « Il est parti dès le matin pour aller à Saint-Élie; il a emporté une cruche d'huile et une brassée de branches de laurier, et il n'est pas encore revenu. Il ne tourne pas rond; je te préviens, patron, il va dérailler. Il a déjà commencé. Je lui ai avoué que je lui ai pris Lénio, et il ne m'a pas tué; aujourd'hui, il reste là à lire et à chanter; demain, il lancera des pierres. »

Les trois amis éclatèrent de rire.

— Il est vrai, dit Yannakos, que Manolios n'est plus le même. Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé; vous me croirez si vous voulez; il est possible que j'aie été le jouet d'une illusion... Mais, un soir où j'étais avec lui et qu'il était assis sur le banc, la tête

appuyée contre le mur, j'ai vu tout autour de son visage une lueur étrange, une auréole de lumière, comme en ont les saints sur les icônes... Le croyez-vous?

— Moi, je le crois, dit Michélis.

— Moi aussi, dit Costantis.

Ils se turent. La petite église, fraîchement passée au lait de chaux, se détachait sur le ciel au milieu d'énormes rochers. C'était ainsi qu'on représentait sur les icônes le farouche prophète, parmi des rochers qui se déployaient à sa droite et à sa gauche, comme des ailes ; et, de fait, les rochers abrupts, sur la crête solitaire, étaient comme des ailes qui semblaient soulever la chapelle vers le ciel.

A côté de la chapelle, on voyait encore les ruines d'une cellule où avait vécu jadis un saint ermite ; le banc où il s'asseyait était vermoulu ; à un clou, sur un rocher, demeurait accrochée la corde toute crasseuse qui lui servait de ceinture ; une petite croix noire en étoffe y était attachée. Un peu à l'écart, une croix de fer et une pierre marquaient l'emplacement de sa tombe ; un nom avait été gravé sur la pierre, mais il s'était effacé.

Le vieux sacristain était monté dès l'aube pour arranger l'église, la décorer de rameaux de laurier, allumer les veilleuses. Mais, en ouvrant la porte, il avait poussé un cri et s'était arrêté net, frappé de stupeur. « *Kyrie eleison, Kyrie eleison* », murmura-t-il en se signant précipitamment à plusieurs reprises. Toute l'église reluisait de propreté ; elle avait été lavée et balayée ; les grands chandeliers avaient été astiqués, les veilleuses remplies d'huile et l'icône encadrée de rameaux. On avait aussi allumé du charbon de bois et fait brûler de l'encens ; la chapelle embaumait.

— Dieu soit loué ! murmura-t-il ; il est venu, il a arrangé l'église et il est parti ; je suis sauvé !

Il recommença à balayer, à laver le dallage, à frotter les chandeliers, à aligner les plateaux d'argent sur le banc d'œuvre, pour passer le temps. Le vieux sacristain aimait cette chapelle, car elle était liée à sa vie. Elle était en ruine quand son défunt père avait fait vœu au prophète Élie de la lui rebâtir, s'il rendait la santé à son nouveau-né, son unique enfant : c'était lui-même, le vieux sacristain. Il avait guéri et le père avait tenu parole.

Le sacristain se rappela le passé et soupira. Sa naissance avait été marquée par de grands présages. Il était né, il y avait soixante-quinze ans, un vendredi saint à midi, à l'heure où l'on crucifiait le Christ ; la sage-femme avait aussitôt déclaré que l'enfant deviendrait évêque. A partir de ce jour-là, son père, qui était bon chrétien et avait de l'aisance, s'était fixé un but dans l'existence : donner de l'instruction à son fils unique pour lui permettre d'accomplir sa brillante destinée. Tout allait à souhait ; le futur évêque apprenait bien, il était intelligent et pieux ; il venait d'achever ses études au lycée du gros bourg avec la mention « très bien » et se préparait à entrer à la grande école de théologie de Chalki... Mais voilà qu'un soir, dans une ruelle déserte, le diable se dressa devant lui : il avait nom Kyriakoula. C'était une petite moricaude de douze ans au corsage bien rempli ; elle avait trois

gros grains de beauté à la lèvre supérieure. Le futur évêque perdit la tête ; il fut étourdi et suivit la fille. C'était surtout les trois grains de beauté à la lèvre qui l'avaient affolé. En vain son pauvre père, en larmes, le suppliait de ne pas se détourner du chemin que Dieu lui avait tracé. Le futur évêque déclara que c'était celle-là qu'il voulait, qu'il se tuerait s'il ne l'épousait pas ; et il l'épousa.

— Grâce à Dieu, disait-il souvent pour se consoler, je suis devenu sacristain ; je n'ai pas dévié.

Ainsi, dans l'exercice de ses fonctions présentes et au souvenir de ses espérances passées, les heures s'étaient écoulées. Le soleil baissait. Le sacristain revint s'asseoir sur le seuil ; de là, il contemplait avec satisfaction la file des pèlerins qui montaient. Il avait l'illusion que c'était sa propre fête et que ses amis venaient chez lui lui présenter leurs vœux.

Bientôt il entendit nettement braire les ânes ; alors il se leva, saisit la corde de la cloche et se mit à carillonner. Le père Grigoris (1) apparut le premier, trônant sur son mulet ; le sacristain courut à sa rencontre pour lui souhaiter la bienvenue et lui tenir l'étrier.

— As-tu lavé, balayé, astiqué les chandeliers? demanda le pope avant de mettre pied à terre.

— Tout est en ordre, mon père, répondit timidement l'évêque manqué.

Il n'osa pas raconter le miracle; il préférait s'attribuer tout le mérite

— As-tu posé les plateaux sur le banc d'œuvre conformément à mes instructions? Nous avions dit trois plateaux : un pour le pope, un autre pour le saint et le troisième pour les cierges.

— Tout est en ordre, mon père, répéta le sacristain du même ton de soumission.

Le reste de la troupe arriva. Les villageois entraient dans l'église, déposaient sur le banc d'œuvre quelques épis et une grappe de raisin ; puis ils tiraient leur bourse de leur ceinture et chacun déposait l'offrande de son choix dans les plateaux du pope et du saint ; enfin ils achetaient des cierges, s'approchaient avec respect du terrible prophète et se prosternaient devant lui. L'icône le représentait sur un char de feu tiré par quatre chevaux d'un rouge vif, au bord d'un précipice ; il portait aussi une bure de pourpre et, de sa tête, jaillissaient des flammes. Le char s'était déjà élancé au-dessus de la montagne et s'élevait dans l'air. Un ascète était tombé à la renverse sur les rochers, avait mis sa main au-dessus de ses yeux et regardait avec épouvante s'éloigner le char.

— C'est le soleil ! murmura une bonne femme, en extase devant l'icône. C'est le soleil, pardi !

— Mais non, c'est saint-Élie ! dit une autre. Pas de sacrilège, Mariora !

— C'est du pareil au même, fit une troisième ; prosternez-vous, qu'on en finisse !

(1) Le pope de Lycovrissi ; c'est lui qui s'opposant au père Photis, le pope des réfugiés, a rejeté du village ce groupe de gens qui demandaient de l'aide, craignant que leur intrusion dans la cité n'entraîne une catastrophe pour le confort et la puissance des notables de Lycovrissi.

Le soleil s'était couché, les étoiles ne s'étaient pas encore montrées, la lumière luttait encore désespérément. Elle cherchait un refuge dans les hauteurs, mais la nuit avait jailli de la terre et la pourchassait de rocher en rocher, jusqu'à son dernier retranchement, la blanche chapelle de saint-Élie, au sommet de la montagne. Alors, brusquement, à bout de résistance, la lumière fit un bond dans le ciel et s'évanouit.

A ce moment arrivèrent les réfugiés de la Sarakina, minables, en loques, les joues creusées par la faim ; à leur tête marchait le père Photis (1), tenant la canne de fer des moines. Ils entrèrent les derniers dans l'église ; ils n'avaient rien à déposer dans les plateaux ; ils avancèrent, les mains vides, vers le saint et se prosternèrent.

— Pardonne-nous, terrible prophète, murmura le père Photis en regardant le saint ; toi aussi, comme nous, tu étais pauvre ; toi aussi, comme nous, tu portais des guenilles ; tu ne possédais que ta grande flamme ; de cette flamme, nous détenons une étincelle, nous autres, les réfugiés de la Sarakina. Salut à toi, compagnon !

Ils se prosternèrent de nouveau, sortirent et s'éparpillèrent parmi les rochers, à l'écart des Lycovrissiotes repus et prospères. Nos trois amis coururent leur souhaiter la bienvenue et baisèrent la main du pope.

— Pardonnez à nos villageois, dit Michélis, tout confus ; ils ont leur sac bourré.

— Que Dieu leur pardonne, répondit d'un ton bourru le père Photis ; Dieu, pas moi !

Il n'en dit pas davantage, mais ses yeux lançaient des flammes. Il était rentré de tournée le matin même, en rapportant le sac aux aumônes vide. De la façon dont il posait son regard, du haut des rochers, sur la plaine moissonnée, il ressemblait vraiment au prophète Élie chevauchant les flammes.

— La terre est à eux, reprit le père Photis ; qu'ils en jouissent ! Puisse Dieu nous accorder en partage, à nous autres, le ciel !

Les pèlerins étendirent sur le sol, autour de la chapelle, leurs couvertures bariolées ; ils ouvrirent les sacs bourrés de victuailles, et les mâchoires se mirent en action. Le vin coulait des gourdes avec un glouglou ; les gorges glougloutaient aussi. L'austère solitude du prophète se remplit de cris aigus, de rires, d'un brouhaha confus.

Quelques lampes s'allumèrent parmi les pierres, éclairant des visages enflammés, des gorges de jeune fille, des moustaches en broussaille. Accrochée au mur de l'église, une grosse lampe à trois becs illuminait les joues bouffies et le triple menton du seigneur Patriarchéas et, à côté, une barbe blanche et fourchue et des dents acérées qui mastiquaient ; les deux puissances du village s'étaient installées côte à côte et, de temps en temps, on apercevait à la lueur de la lampe les mains maigres et habiles de Mariori qui découpaient le rôti et servaient ces deux vieilles mâchoires infatigables.

Puis, l'une après l'autre, les lampes s'éteignirent. Des ombres se glissaient à quatre pattes et allaient se blottir derrière les rochers

(1) Photis est le pope des réfugiés.

de ce lieu sacré. On ne voyait plus rien ; on entendait seulement des rires et de petits cris. Bientôt un silence inquiétant s'appesantit. Parmi les pierres, comme des scorpions, les humains se rejoignaient furtivement, fêtant à leur manière le prophète enflammé.

Le jour parut ; le soleil monta dans le ciel sur un char de feu, comme le prophète. Les hommes se levèrent, s'étirèrent, bâillèrent, toussotèrent, se frottèrent les yeux, burent du café pour se réveiller. La cloche au timbre argentin recommença à sonner sur un rythme rapide et joyeux ; le son frais roulait sur les pentes de la montagne, comme l'eau d'une source, et se propageait à travers la plaine.

Appuyé sur sa houlette, Manolios apparut entre les rochers, l'air serein et gai. Il jeta un coup d'œil à la ronde et aperçut ses amis qui, du haut d'un rocher, scrutaient d'un regard inquiet l'horizon du côté de sa montagne. Tout joyeux, il enjamba quelques corps encore étendus et s'approcha des trois compagnons. Il leur passa brusquement les bras autour des épaules ; les trois amis se retournèrent et poussèrent un cri.

— Nous t'avons attendu toute la nuit, dit Yannakos. Pourquoi n'es-tu pas venu? Tu nous avais dit...

— Tout est prêt? coupa Manolios.

— Prêt? Quoi? A quoi? demandèrent les trois autres, surpris.

— Les âmes à se lever, répondit Manolios en riant, les dos à recevoir des coups, les bouches à crier.

— As-tu une idée en tête? demanda Yannakos en prenant son ami par le bras. Nous sommes unis pour la vie et la mort, tu le sais !

— Je n'ai aucune idée en tête, répondit Manolios ; mais il se peut que Dieu en ait une ; il faut se tenir prêt.

Il regarda autour de lui :

— J'aime cet endroit, dit-il, et ce prophète qui avait le feu pour monture et qui, d'un coup de talon, a quitté la terre... Et les villageois aussi me plaisent, tels qu'ils sont aujourd'hui, propres, bien vêtus, les yeux brillants ; ils sont prêts à prendre feu séance tenante et à cogner. Sommes-nous prêts?

Mais, à ce moment, du fond de l'église retentit la voix de tonnerre du père Grigoris : la messe commençait. Les compagnons se turent.

Les pèlerins entrèrent dans la petite chapelle ; ceux qui ne purent y trouver place restèrent debout sur les rochers. Par la porte et par la petite fenêtre du chœur, les chants se répandaient au dehors, doux et passionnés, comme un écho lointain de l'âme d'ancêtres qui étaient encore capables de créer des hymnes à Dieu.

La messe finie, la foule reflua hors de l'église. Le maître d'école, un peu pâle, monta sur un rocher. Il commença, d'une voix enrouée, à faire l'éloge du prophète ; puis, très vite, maladroitement, mais hardiment, il passa à l'éloge de la race grecque, mit en rapport le prophète Élie avec Apollon, puis avec la lumière, et finalement avec l'esprit immortel des Hellènes, qui avaient combattu et fait

reculer les ténèbres de la barbarie. Il en vint ensuite — en y mettant les formes — à la Turquie, bredouilla un peu ; mais soudain la bride lui glissa sur le cou, il se sentit sans entrave et, de but en blanc, entonna l'hymne national.

Les pèlerins furent frappés de stupeur ; leur sang ne fit qu'un tour ; pris jusqu'aux entrailles, ils se mirent à chanter en chœur, avec émotion et avec un souverain mépris des fausses notes : « Liberté, je te reconnais à l'éclat terrible de l'épée... »

Le prophète Elie s'était transformé subitement en un armatole, en un klephte des montagnes, chaussé de tsarouks (1), armé d'un fusil et bardé de cartouchières.

Manolios se pencha vers ses trois amis :

— Êtes-vous prêts? demanda-t-il de nouveau.

— Nous sommes prêts, répondirent les trois autres. Au nom de Dieu ! Marche devant !

Ils ne savaient pas au juste ce que Manolios voulait dire, à quoi il leur demandait s'ils étaient prêts ; mais ils sentaient dans leur poitrine que leur âme était debout, qu'elle était prête.

L'instituteur avait fini ; il descendait, encore tout bouillant, de son rocher. Les yeux du vieux Patriarchéas étaient embués de larmes. Le père Grigoris levait la main pour bénir son troupeau : ses ouailles s'étaient acquittées de leurs obligations envers Dieu, elles avaient le droit de faire ripaille.

A cet instant, Manolios s'avança, s'inclina, baisa la main du père Grigoris et lui demanda la permission de prendre la parole.

En voyant Manolios, les villageois furent émus ; ils avaient ce jour-là leur âme des dimanches ; ils se rappelèrent que ce garçon blond avait pris la résolution de donner sa vie pour sauver la population ; une clameur joyeuse, jaillissant de toutes les bouches, le salua.

Le père Grigoris fronça les sourcils, se pencha vers Manolios :

— Qu'est-ce que tu vas leur dire? lui demanda-t-il. Tu es capable de parler, toi? A propos de quoi?

— A propos du Christ, répondit Manolios.

— Du Christ? fit le pope, interloqué. Mais c'est mon affaire, à moi !

— Le Christ m'a donné l'ordre de parler, insista Manolios.

— Et il ne t'a pas dicté en même temps ce que tu dois dire? fit le père Grigoris d'un air sarcastique.

— Non, mais il me le dictera, dès que j'ouvrirai la bouche.

Michélis fit un pas en avant.

— Mon père, dit-il, Manolios voudrait parler aux villageois ; tous, nous te prions de lui donner la permission. Quand le village tout entier était en péril, Manolios est sorti du rang et a offert sa vie pour nous sauver, nous tous ; il a donc le droit de parler.

— Donne-lui la permission, père Grigoris, dit à son tour le vieux Patriarchéas ; c'est un brave garçon.

(1) Chaussures à bout recourbé, surmonté d'un pompon, que portent les montagnards.

— Mais il va parler de choses qu'il ne connaît pas, protesta le prêtre.

— Ça ne fait rien, lança alors Yannakos ; ta sainteté les connaît, elle l'éclairera.

— Qu'il parle ! Qu'il parle ! cria Costantis.

Les villageois s'enhardirent : Dimitros le boucher intervint aussi, Antonis le barbier et le vieux Christophis se mirent à battre des mains en criant : « Qu'il parle ! Qu'il parle ! »

Le père Grigoris, agacé, haussa les épaules :

— Bon, bon, dit-il. Cessez de faire ce vacarme !

Il posa, sans empressement, la main sur la tête de Manolios :

— Que Dieu t'éclaire, dit-il ; parle !

Il croisa les bras et attendit.

Manolios fit quelques pas, s'arrêta au milieu de la foule ; Yannakos et Costantis roulèrent une grosse pierre jusqu'à ses pieds ; il y monta ; les villageois, hommes et femmes, firent cercle. Le père Photis s'approcha aussi, suivi de ses ouailles ; il fit un léger salut de la tête au père Grigoris, mais celui-ci fit semblant de ne pas le voir.

Manolios se tourna vers le levant, fit le signe de croix et commença à parler :

— Mes frères, je veux vous parler du Christ. Soyez indulgents : je suis illettré, je ne sais pas faire de belles phrases. Mais, l'autre soir, à l'heure où le soleil se couchait, le Christ est venu s'asseoir à côté de moi sur le banc, tranquillement, tout simplement, comme aurait fait un voisin. Il tenait un sac vide ; il soupira et laissa tomber le sac à terre. Ses pieds étaient couverts de poussière ; les cinq plaies que lui avaient faites les clous s'étaient rouvertes, et il en coulait du sang. « M'aimes-tu ? » me demanda-t-il d'une voix triste. « Mon doux Jésus, lui répondis-je, tu peux me commander de mourir pour toi ». Il hocha la tête et sourit, sans rien dire. Nous sommes restés ainsi un bon moment ; j'étais intimidé et ne disais rien non plus. Enfin je m'enhardis à poser une question : « Tu es fatigué, Seigneur ; tes pieds sont couverts de poussière et de sang ; d'où viens-tu ? — Je fais le tour des villages, me répondit le Christ. Je suis passé par Lycovrissi. Mes enfants ont faim ; j'avais emporté ce sac pour y mettre les aumônes. Regarde : je rentre, et le sac est vide. Je suis las... » Il resta de nouveau un moment silencieux. Nous regardions tous les deux le soleil se coucher. Soudain le Christ éclata en reproches : « Tu prétends que tu m'aimes, et tu restes assis là, insouciant, les bras croisés ? Tu manges, tu bois, tu prends tes aises pour lire les paroles que j'ai prononcées, tu verses des larmes en te rappelant que j'ai été crucifié ; puis tu vas te coucher dans ton lit et tu t'endors. N'as-tu pas honte ? C'est comme ça que tu m'aimes ? C'est ça que tu appelles de l'amour ? Debout ! » Je me levai d'un bond et me jetai à ses pieds, en m'écriant : « Pardon, Seigneur ; pardon ! Commande et j'obéirai ! — Prends ta houlette, me dit le Christ, et va trouver les hommes ; n'aie pas peur ; parle-leur ». Alors je lui ai répondu : « Qu'est-ce que je pourrai leur dire, Seigneur ? Je suis illettré, pauvre, timide ; quand je vois une grande foule assemblée, j'ai peur et me

sauve. Et voilà que tu m'envoies leur parler ! Qu'est-ce que je leur dirai? — Va leur dire, m'expliqua le Christ, que j'ai faim, que je frappe aux portes, que je tends la main et que je leur crie : Faites la charité, chrétiens ! »

Le père Grigoris commençait à s'énerver et à s'agiter. Le vieux Patriarchéas bâilla et regarda autour de lui, à la dérobée, s'il ne pourrait pas s'éclipser ; il avait faim. Le vieux Ladas s'approcha du pope :

— Cette histoire finira mal, murmura-t-il ; fais-le taire !

Mais les villageois écoutaient, bouche bée ; l'émotion commençait à les gagner ; peu à peu, un étrange sentiment de peur s'emparait d'eux ; ils croyaient voir le Christ, en chair et en os, errer pieds nus, frapper à leur porte, demander l'aumône, et eux le repousser en lui criant, à travers la porte : « Que Dieu te fasse la charité... » Précisément, est-ce que, quelques jours plus tôt, le père Photis n'était pas passé au village, pieds nus, un sac vide sur l'épaule, et est-ce qu'ils ne l'avaient pas repoussé?

Manolios reprit haleine ; la sueur perlait à son front. Il promena son regard sur la foule, dévisagea les pèlerins, un à un, avec insistance. Son visage était empreint de tant d'amertume, de tristesse et aussi de noblesse, que tous les assistants en furent saisis. Une vieille se signa et murmura à l'oreille de sa voisine :

— Pardonne-moi, Seigneur ! Mais ce garçon est-il bien Manolios, le berger du vieux Patriarchéas, le neveu de la vieille Madalénia? Ou bien est-ce — pardon, mon Dieu ! — le Christ en personne, qui est redescendu sur la terre à cause de nos péchés? Qu'en dis-tu, ma bonne?

— Silence, ma brave Perséphone ! Tais-toi ! Il va recommencer à parler.

Manolios étendit les bras vers la foule :

— Hommes et femmes de Lycovrissi, mes frères, mes sœurs ! s'écria-t-il. Ce n'est pas de mon propre mouvement — comment l'oserais-je, moi, pauvre diable que je suis? — que je viens m'adresser à vous et donner des instructions à des riches, à des notables, à mes aînés. Non, ce n'est pas de mon propre mouvement ; c'est le Christ qui m'envoie ! Je ne fais que vous répéter les paroles qu'il m'a prescrit de vous dire : « J'ai faim, crie le Seigneur ; faites la charité, chrétiens ! « Celui qui a pitié du pauvre, prête à Dieu. Il y a quelques jours, un des nôtres est allé trouver nos frères, les réfugiés de la Sarakina, qui n'ont pas de quoi manger ni de quoi se vêtir ni de gîte où dormir ; il avait apporté tout son bien et il leur a crié : « Approchez, mes frères ; prenez, partagez-vous tout ce que je possède ; je ne veux pas d'argent en échange, mais je ne vous en fais pas cadeau ; je vous le prête, Dieu me le payera dans l'autre monde ! »

Le vieux Ladas n'y tint plus ; il suffoquait. Depuis un moment, il faisait signe au père Grigoris de faire taire Manolios, mais en vain. Il se décida à intervenir lui-même :

— Ainsi donc, s'écria-t-il, le sieur Manolios nous propose de partager ce que nous avons gagné honnêtement, à la sueur de notre front, et de consentir des prêts remboursables dans l'autre

monde ! Tête de linotte ! Écoute-moi, mon garçon : tu n'as pas dû bien comprendre ce que t'a dit le Christ. Il vaut mieux tenir que courir ; voilà mon avis, à moi !

— Laisse-le parler, vieux Ladas ! cria Yannakos. As-tu entendu de la part de qui il vient? C'est le Christ qui parle par sa bouche.

— C'est toi qui oses élever la voix, Yannakos? répliqua le vieux Ladas, furieux. Attends un peu ! Nous avons des comptes à régler.

L'instituteur intervint en conciliateur :

— Tout ce que tu dis est parfaitement juste, Manolios ; mais c'est irréalisable. Tu bâtis sur les nuées. Nous ne sommes pas des dieux, nous sommes des hommes ; il faut prendre la mesure de l'homme et se régler sur elle.

— C'est ce que je fais, maître, répondit Manolios. Combien sont chrétiens, parmi vous qui êtes venus aujourd'hui au pèlerinage? Sont chrétiens tous ceux qui croient en l'autre monde. Que veut dire : croire en l'autre monde? Ça veut dire que tous nos actes d'ici-bas seront pesés dans l'autre monde, que les mauvais seront punis et les bons récompensés. Celui qui fera la charité à ses frères, ici-bas, dans cette vie passagère, aura en récompense la vie éternelle. Mieux vaut donc, vieux Ladas, courir que tenir !

— Tu as autant d'esprit qu'une bécasse ! grommela le vieux pingre, en ricanant méchamment.

— Alors, qu'est-ce qu'il faut faire? demandèrent quelques villageois pieux. Qu'est-ce que t'a ordonné exactement le Christ? Parle clairement, si tu veux que nous comprenions. On verra si c'est possible.

— Ne nous dis pas de tout partager ! s'écria un vieux encore vert. Ce n'est pas possible. La cause est entendue !

— La moisson est achevée, répondit Manolios. Grâce à Dieu, l'année a été bonne. Dans quelque temps, ce sera la vendange, puis la récolte des olives. Écoutez l'appel du Christ, qui me fend le cœur. Il vous crie : « Bonnes gens de Lycovrissi, des frères viennent d'arriver devant notre porte, chassés de chez eux ; l'hiver approche ; ils vont mourir de faim, de froid, de chagrin... » Dieu ouvre ses registres, observe les habitants de Lycovrissi, inscrit le nom de chacun, la date, le montant de ses biens et l'aumône qu'il fait aux pauvres. Par exemple, il écrit : Anastasios Ladas, fils de Michaïl, tel jour de tel mois, il avait tant, il a donné tant ; il sera remboursé avec tant d'intérêt au Jugement dernier.

Le vieux Ladas ricana de nouveau d'un air sarcastique :

— Ne meurs, cheval ; herbe te vient...

— Eh bien ! continua Manolios, la mesure humaine dont tu parlais, maître, la voici ; chaque propriétaire, après chaque récolte, en prélèvera le dixième pour le prêter, comme nous avons dit, à Dieu. Aidons nos frères de la Sarakina, un an, deux ans, jusqu'à ce qu'ils soient tirés d'affaire. Et autre chose encore : nous laissons quantité de champs en friche, à l'abandon, faute de temps pour les cultiver. N'est-ce pas un crime? Donnons-les aux réfugiés, de compte à demi ; ils les laboureront et les ensemenceront ; le village y trouvera son compte et les affamés auront de quoi manger. Mal-

heur au Lycovrissiote qui mange à sa faim sans se soucier des enfants de la Sarakina ! Chaque être que nous laissons mourir de faim à notre porte, s'agrippe à notre cou et nous enfonce de tout son poids dans les flammes éternelles. Combien sommes-nous d'habitants à Lycovrissi? Deux mille? Pour chaque être qui meurt de faim sur la Sarakina, il y a deux mille carcasses, une pour chacun de nous qui s'accrochent à nos cous. Nous serons fiers de nous présenter avec un tel collier devant le Seigneur !

Les villageois frissonnèrent. Quelques-uns portèrent instinctivement la main à leur cou, le palpèrent. Les plus imaginatifs virent, dans le ciel, deux mille Lycovrissiotes se présenter en file indienne au Jugement dernier ; au cou de chacun étaient pendues, en chapelet, dix, quinze, vingt carcasses ; et les anges qui volaient à leurs trousses se bouchaient le nez.

Antonis le barbier, qui ne possédait que quelques parcelles de terre et de vigne, s'écria :

— D'accord ! Tiens un registre, toi aussi, Manolios, et inscris : Moi, Antonis Yanidis, fils de Trasyboulos, barbier de Lycovrissi, je promets de donner le dixième de ma récolte à nos frères de la Sarakina. Je prête à Dieu ; écris, Manolios ; Dieu aussi l'inscrit ; j'ai confiance !

Des mains se levèrent ; d'autres voix crièrent :

— Moi aussi ! Moi aussi ! Écris, Manolios !

Beaucoup d'yeux étaient gonflés de larmes ; d'autres trahissaient l'inquiétude et la crainte ; d'autres fixèrent sur Manolios un regard haineux. Le vieux Patriarchéas avait réussi à s'esquiver ; assis derrière un rocher, il avait ouvert son sac et posé sur des feuilles de citronnier le cochon de lait rôti qui était resté de la veille au soir.

— Ce pauvre Manolios, il est fichu ! murmura-t-il tout en mastiquant avec ardeur ; on ne tardera pas à lui jeter des tomates à la figure !

A ce moment, le père Grigoris leva la main d'un geste rageur ; ses sourcils se levaient et s'abaissaient ; si on les avait touchés du bout du doigt, il en aurait jailli des étincelles.

— Holà ! villageois ! cria-t-il, ne vous laissez pas abuser par cet enjôleur ; prenez garde ! Le monde a quatre fondements essentiels : il y a la foi, la patrie et l'honneur, il y a aussi la propriété. N'y touchez pas. Dieu partage les biens selon des lois secrètes, connues de lui seul. La justice de Dieu est une chose, celle des hommes est une autre. Dieu a fait des riches et des pauvres ; malheur à qui tente de bouleverser l'ordre établi ! Il enfreint la volonté de Dieu ! Manolios, j'ai eu tort de te donner la permission de parler ; descends ! Va faire paître tes moutons ; c'est la place que Dieu t'a assignée ; restes-y ; occupe-toi de tes oignons ! Tout ce que tu nous as débité est contraire à la volonté de Dieu ; c'est lui qui décide, et tout ce qui arrive dans le monde arrive par sa volonté !

Le père Grigoris était lancé ; il se tourna vers le père Photis qui, depuis le début, écoutait, immobile, la tête penchée :

— Eh ! père Photis, cria-t-il, tout allait bien jusqu'à présent dans notre village. L'ordre et la concorde régnaient. Tu as rap-

pliqué avec tes gens et, depuis ce jour-là, finie la tranquillité ! Ce ne sont plus que plaintes, scandales et vols ; les pauvres relèvent la tête et les riches ont perdu le sommeil. Mais prends garde ! L'agha va revenir, les notables lui demanderont de vous chasser, pour que nous ayons la paix. Allez-vous-en ailleurs ; nos vœux vous accompagnent, mais qu'on ne vous voie plus ! J'ai dit !

Le père Photis releva la tête :

— Mon père, dit-il d'une voix calme, tu as raison : tout ce qui arrive dans le monde arrive par la volonté de Dieu. Manolios a pris la parole, il a dit ce qu'il avait sur le cœur : c'était la volonté de Dieu. Quelques Lycovrissiotes se sont apitoyés sur notre malheur, quelques yeux se sont gonflés de larmes, quelques celliers se sont ouverts : c'était la volonté de Dieu. Et si nous sommes venus, comme le prétend ta sainteté, jeter le trouble dans la tranquillité du village, cela aussi, c'était la volonté de Dieu. Car, lorsque l'eau dort trop longtemps, elle s'embourbe ; de même l'âme, dans une trop longue quiétude, s'embourbe. Dieu fasse que nous soyons le vent qui soulève la tempête et ranime les eaux !

Il se tourna vers les Lycovrissiotes :

— Mes frères, nous avons vécu, nous aussi, jadis, dans l'aisance ; aujourd'hui, nous sommes réduits à mendier. J'ai fait une tournée dans les villages, j'ai frappé successivement à toutes les portes, et je suis revenu auprès des miens, les mains vides. Peu m'importe, personnellement, de mourir. Peu m'importe pour les vieux qu'ils meurent : ils ont fait leur temps. Mais j'ai pitié des enfants ; chaque jour, il en meurt un de faim ; et ceux qui vivent encore ne peuvent pas se tenir sur leurs petites jambes. Que leur manque-t-il? Un morceau de pain sec, une goutte d'huile, une guenille pour se vêtir. S'ils avaient ces petits riens que vous jetez, vous autres, aux chiens ou aux ordures, ils vivraient. C'est pour ces enfants que je mendie ; c'est pour eux que je tends la main et que je crie, moi aussi : Faites la charité, chrétiens !

Le père Photis se tut et baissa de nouveau la tête. Son visage avait fondu comme de la cire, ses yeux s'étaient agrandis ; ses mains, croisées sur sa poitrine, brillaient ; on distinguait nettement les os sous la peau parcheminée.

Des sanglots éclatèrent de partout à la fois. Mariori se mit à pleurer en cachette. Une jeune mariée détacha de son cou son collier de pièces d'or et le cacha, honteuse, comme si elle l'avait volé. Dans la poitrine grassouillette du boucher Dimitros se réveilla la piété de l'ancien moine ; il s'écria :

— J'avais un petit veau bien gras à tuer pour ce dimanche. J'irai distribuer les morceaux sur la Sarakina. J'ai honte de nous voir manger pendant que nos frères meurent de faim.

Antonis le barbier fut saisi par l'enthousiasme :

— J'irai aussi samedi soir sur la Sarakina les raser tous gratis, — et leur arracher leurs dents gâtées, gratis !

Le maître d'école, gagné par la contagion, domina sa peur et cria à son tour :

— J'ai aussi des alphabets, des livres de lecture pour enfants, des ardoises, des crayons et une carte de Grèce, comprenant les

provinces séparées de la mère-patrie. J'en fais un dépôt à la commune de la Sarakina.

— Le diable t'emporte ! murmura le vieux Ladas, qui cracha d'indignation.

Le père Grigoris se retourna et regarda son frère d'un œil torve, mais ne dit rien.

Manolios descendit de la pierre, s'approcha du père Photis, lui baisa la main :

— Mon père, dit-il à voix haute, tu vois, il ne faut pas désespérer. Le Christ n'est pas mort ; il chemine encore sur terre ; quelques cœurs l'ont aperçu et se sont ouverts ; courage !

Les trois amis s'approchèrent aussi. Timidement, Dimitros le boucher et Antonis le barbier les suivirent. D'autres villageois vinrent à leur tour les rejoindre, en hésitant. Le maître d'école les imita, tremblant au fond de lui-même, l'air décidé.

Le père Photis se tourna vers eux, fit le signe de croix :

— Allons, mes enfants, dit-il ; nous avons, nous aussi, notre chapelle, dans une grotte où l'on a célébré le culte dans les temps anciens. Allons tous ensemble rendre gloire à Dieu : c'est un grand jour que celui-ci, où le cœur de l'homme a frémi.

Puis il se tourna vers la foule, qui commençait à s'égailler, à déballer les sacs, à en tirer les morceaux de viande et les bouteilles de vin :

— Au revoir, Lycovrissiotes ; bon appétit ! Donne-nous ta bénédiction, père Grigoris !

— C'est ma malédiction que je vous donne, rebelles ! rugit le seigneur-pope. Maudits soient tous ceux qui te suivent, scélérat !

— Dieu, répondit tranquillement le pope loqueteux et affamé, Dieu, qui sait distinguer le bon grain de l'ivraie, jugera ; c'est en lui que, nous autres, nous plaçons notre confiance !

En disant ces mots, il montrait le ciel de son doigt décharné (1).

NIKOS KAZANTZAKI.

(Traduit du grec par Pierre Amandry.)

(1) Ces extraits terminent les quelques pages du *Christ recrucifié*, roman de Nikos Kazantzaki, citées dans *la Table Ronde*. Le roman va paraître dans la collection *Feux Croisés* (édit. Plon) ; nous publierons dans une prochaine livraison, une étude d'Albert-Marie Schmidt sur l'œuvre de Kazantzaki.

La pluralité des mondes et le mythe des " soucoupes volantes "

Absurde est la loi de naissance de toutes nos pensées ; car elles naissent des sensations et soulèvent des mirages comme de la poussière. Mais viennent les poètes, les philosophes, les moralistes qui travaillent par là et tirent de ces « visions » un rapport plus raisonnable, un autre arrangement de la mécanique du monde, d'autres lumières et parfois, une sorte d'inspiration sacrée. Il y a toujours quelque sagesse dans les hasards de l'univers, car ils exercent l'esprit plein de sagacité. Sans doute, le sceptique à la Montaigne, devant ces prodiges dirait : « *Il n'en est rien.* » Mais le même Montaigne donnait une certitude sans preuve aux êtres fantastiques décrits dans les textes anciens... Au lieu de se méfier, il vaut mieux y aller voir : c'est ainsi qu'on peut faire au scepticisme sa vraie part. Personne ne doit croire que les autres hommes, fussent-ils les plus simples et les plus fols, se trompent toujours ; c'est un devoir moral et c'est une loi de l'esprit (1).

(1) Voici l'ordre de cette série d'études sur la *pluralité des mondes et le ythe des soucoupes volantes.*

— Après avoir constaté la supposition de corps célestes, un poète : Jean octeau, un philosophe spiritualiste : Jean Guitton, et un texte d'inspiraon panthéistique dû à Jacques Spitz, s'emploient à réchauffer cette hypoèse et à lui donner toute son audace.

— Puis, l'examen des archives de nos mythes modernes par Michel .rrouges et de la folle espérance des mythes anciens par Albert-Marie hmidt, ramène ces expériences à leurs proportions communes et raisonbles.

— Après avoir discuté les *suppositions*, il convient de discuter les *constaions*, en serrant de près l'objet présent et ceux qui le voient : d'où une quête sur les « visionnaires » de *soucoupes volantes* par Roger Grenier et e analyse, par Robert Amadou, des indices « trop humains » que supsent de telles visions.

On dira que, devant des prodiges, le plus simple est de constater et d'atndre que l'expérience décide. Mais l'expérience, comme le faisait remarquer philosophe Alain, *ne pense point pour nous*. Et le problème, à la fin, est ujours de retrouver l'ordinaire dans le prodigieux. C'est l'ordre que nous ons suivi.

« Les choses de l'infini »

Le ciel offre cet effrayant phénomène : toujours la lumière, jamais la certitude, disait Victor Hugo, dans cette géniale méditation sur la vie et les mondes qu'est *Post scriptum de ma vie.* C'est pourquoi la croyance, devant les phénomènes du ciel, n'est plus crédulité — la sottise de l'esprit qui subit l'opinion, sans ressort, et se laisse penser n'importe quoi — mais une foi qui ose courir au devant des preuves et préfère la *recherche* à la *trouvaille.* Présentant ce cahier de *La Table Ronde* consacré aux *Soucoupes volantes* et à la pluralité des mondes, Jean Cocteau nous « met dedans », car c'est là notre commencement et notre fin : l'homme a besoin de ces rêves et de ces hauteurs pour faire retour sur lui-même.

Nous vivons une curieuse époque où l'on condamne les gens à mort sans preuves, où, par contre, d'innombrables preuves de l'existence d'engins inconnus n'ébranlent l'incrédulité de personne.

En ce qui me concerne je crois à l'existence des engins surnommés soucoupes volantes, tout en ignorant leur origine.

J'ai pente à croire qu'ils arrivent d'un monde où les directives du progrès furent différentes des nôtres, monde que notre courbe de progrès charmerait peut-être au même titre que le sien risque de nous surprendre.

Ma croyance ne résulte pas seulement d'une politesse à ne point inculper de mensonge des observateurs sérieux, pas seulement de ce que les esprits forts me déplaisent, pas seulement du ridicule d'un point de vue de poisson rouge qui déclarerait la vie hors d'un bocal impossible, pas seulement de ce que les fables possèdent des sources moins confuses que l'Histoire, pas seulement de ces pauvres témoins qui se rétractent et mentent par crainte d'être accusés de mensonge. Non. Ce qui me pousse contre l'hypothèse du phantasme, de l'hypnose collective (bien suspecte lorsqu'elle se manifeste par périodes et par zones précises) — c'est le poids mort que m'ôte toute une science jeune dont le cartésianisme consiste à faire table rase de Descartes et de manier ces nombres, ces chiffres, ces énigmes, ces abstrac-

tions concrètes, ces rêves rêvés debout, qui n'étaient plus que le privilège des poètes et que l'espèce de moyen âge que nous sommes en train de vivre paraît remettre en vigueur.

Le préfixe para *est le faible signe qui figure cette considérable machine à vaincre une évidence dont nous acceptâmes un peu lâchement d'être les dupes. Il nous étonnerait d'entendre une personne dire en voyant de loin sa maison : « Je m'en retourne car ma maison est devenue trop petite pour que j'y entre. » Il ne nous étonne pas d'entendre sans cesse des énormités analogues touchant des perspectives que l'habitude ne nous éclaire pas de sa lanterne.*

Les textes qu'on va lire s'opposent objectivement à l'évangile du deux et deux font quatre qui ne saurait convaincre lorsque, par exemple, on additionne deux chaises et deux lampes. C'est à dire dans le domaine du réel. *Ce domaine étant le seul auquel l'homme puisse prétendre pour prendre contact avec l'irréel, un irréel qui cesse vite de l'être puisque les forces les plus sauvages deviennent domestiques à la longue et que des fantômes de moins en moins fantomatiques pénètrent quotidiennement par un quatrième mur impalpable entre les trois murs de notre prison.*

La seule gloire dont je me vante est que mon œuvre me vale l'amitié de la jeune science dont je parle, science mise à l'index par le savoir officiel au même titre que le furent nos entreprises par le tribunal des Lettres.

Comme elle je fouille un vide bondé de trésors terribles. Comme elle je cherche à dénoncer les trompe-l'âme et les trompe-l'œil, la fausse multiplicité pour laquelle nous prenons l'unité vertigineuse de l'univers. La route des sciences physiques mène hélas aux catastrophes et à cette peur qui prend le nom de paix. Il importe de méditer la réponse d'une paysanne des Antilles que Michel Pobers interrogeait sur l'emploi familier de la télégraphie.

Pourquoi lui demandait-il, parlez-vous à votre petit garçon en ville par l'entremise d'un arbre?

Parce que, *dit-elle,* je suis pauvre. Si j'étais riche j'aurais le téléphone.

Il est à craindre que les petites richesses du progrès ne nous cachent nos richesses véritables et que de béquilles en béquilles, de véhicules en véhicules, il nous arrive d'oublier un jour que nous eûmes des ailes.

JEAN COCTEAU.

Les étoiles et les nébuleuses sont-elles sourdes à l'homme?

Devant les phénomènes inexplicables, l'Homme — comme l'antique Jupiter d'Égine — a trois yeux. L'observation *s'applique au savant et au critique, qui veulent secouer les preuves avant d'y entrer;* l'imagination *convient au poète ou au philosophe panthéistique, emportés par les forces de l'univers;* l'intuition *est l'œil du théologien et du prêtre qui attendent toujours la révélation d'une réalité supérieure. Jean Guitton dénombre et analyse, ici, ces diverses attitudes. Mais il ne servirait à rien de couvrir le champ des affirmations possibles qui auraient pour effet de nous rendre indifférent à toutes; aussi Jean Guitton donne, à la fin de cette étude, sa propre réponse : toute expérience que nous pouvons prendre des êtres célestes est conditionnée par notre expérience intérieure d'amour et d'universalité.*

Quoi qu'il en soit des U. F. O., comme disent les Anglais *(unidentified flying objects)* qui apparaissent dans le ciel, je leur trouve le mérite de reposer une question vieille comme le monde : celui des autres mondes. Tout ce qui inquiète ma certitude, tout ce qui prolonge ma vision, tout ce qui me propose des hypothèses inaccoutumées et me réveille, comme disait Kant, du « sommeil dogmatique », tout ce qui m'excite pour un nouveau bond, — tout cela m'est favorable.

Et j'ai profité, ces semaines passées, de ces images mobiles pour accroître ma connaissance de l'espèce humaine en interrogeant divers esprits : quel est votre sentiment, leur disais-je, sur la possibilité d'autres existences? Je me suis aperçu assez vite qu'il faut distinguer quatre genres de réponses, selon qu'on interroge un athée ou un croyant.

Il y a des athées qui ont comme règle de ne rien supposer hors de ce qui est donné à leur expérience : ce sont les athées d'origine positiviste, qui sont des prudents extrêmes. L'expérience, la seule expérience. Et sur le reste, silence. Silence même à l'intérieur de l'intelligence, qui n'aborde que les questions *solubles* : les autres étant privées de signification. Pour ceux-là les êtres d'un autre monde n'auront d'existence et d'intérêt que lorsqu'on pourra prélever quelque lambeau de leur matière et l'examiner au laboratoire.

Il y a d'autres athées qui, comme Lucrèce ou Spinoza, aiment la Nature jusqu'à une sorte d'adoration, et qui ne pourraient pas s'y attacher s'ils n'y logeaient pas une vie, c'est-à-dire une capacité d'enfanter sans cesse de nouvelles formes inimaginables. C'est sa manière d'être divine que de vous proposer ces métamorphoses. Nous sommes, nous autres bipèdes pensants, un de ces caprices de la Nature : mais pourquoi se serait-elle arrêtée à nous? Pourquoi n'irait-elle pas plus loin vers quelque Sur-Homme? Et pourquoi n'aurait-elle pas dans une des innombrables planètes des galaxies produit des Autre-hommes, dont nous ne pouvons savoir la forme?

Et, chez les croyants, j'ai observé un partage analogue! Les uns, appuyés sur l'idée ancienne de notre solitude exclusive sous la calotte, peut-être peu désireux d'ajouter des difficultés à l'Incarnation du Verbe, pensent qu'une terre habitée, visitée par Dieu, c'est assez, et que tout le reste est un muet décor, installé pour l'honneur de l'homme et sa gloire. Lorsque je travaillais l'an passé à mon livre sur M. Pouget, réfléchissant sur la pluralité des mondes, et me trouvant au fond assez seul dans ces problèmes inexplorés, un ami mit sous mes yeux une confidence de Claudel disant qu'il avait perdu la foi à cause de la supposition d'une pluralité des mondes. Je me hasardai à lui écrire. Il me répondit le 25 mars 1953 : « *Monsieur, il est exact que l'idée de la pluralité des mondes habités me fait horreur, et je ne vois pas quelle place peut être la sienne sur le plan chrétien.*

La chute des anges, la création du monde, le péché originel et la rédemption forment un ensemble relié par des liens organiques qui excluent tout élément fantaisiste.

« *Je ne sais que Jésus,* dit saint Paul, *et lui crucifié. Le reste en rêverie sans substance et sans intérêt.* »

Et je me souviens alors, de ce que m'avait dit jadis Bergson sur ce même thème. J'étais la semaine passée à Saint-Cergues, dans sa villa construite par lui avant 1914 en un site unique au monde : Le Mont Blanc, le lac, tous deux immobiles, vus à travers un V de sapins, une *Échappée*, disait-il, Je contemplais ce que Bergson avait sous le regard en écrivant *l'Évolution créatrice* (le lac principalement, pensais-je, ce lac où l'élan premier s'approfondit, comme l'élan vital dans la vaste nappe humaine? et les *Deux Sources* (alors, l'œil si bleu devait se lever vers les neiges). Et je me rappelais que, pour Bergson, l'unicité de notre système planétaire paraissait en 1906 chose improbable. Selon le calcul des probabilités, il lui semblait vraisemblable que l'extraordinaire aventure de ce que nous nommons *la vie*, socle de la Pensée, avait pu en principe se reproduire ailleurs, étant donné le nombre immense des galaxies : (que dirait-il de nos jours? où ce nombre s'est accru prodigieusement?)

L'élan vital, dans cette planète appelée *terre*, avait trouvé des conditions difficiles, une manière pesante qui alourdit l'esprit, comme dit Salomon au Livre de la *Sagesse*. Le dernier mot que Bergson ait imprimé dans le dernier de ses livres est *planètes réfractaires*. Qui sait? N'y a-t-il pas eu des planètes plus dociles,

où la matière aurait été plus transparente, où la *chute* ne se serait pas produite, du moins si lourdement? Où la vie ne se serait pas organisée autour du *carbone* solaire, mais avec un autre gaz solaire, ou sous d'autres formes pour nous inimaginables ?

Les théologiens catholiques se taisent sur ces possibilités. Saint Thomas admettait-il qu'il pût y avoir d'autres incarnations du Verbe. La révélation, au fond, ne nous renseigne que sur ce qui importe au salut : elle borne notre curiosité à cette Terre. Mais, si, dans le monde angélique, il y a tant d'espèces différentes, pourquoi dans le monde des êtres faits d'esprit et de matière ne trouverait-on pas des catégories distinctes? Et, quant à l'Incarnation, on pourrait supposer deux hypothèses : Ou qu'une même et unique Incarnation, celle du Verbe nazaréen, mort sous Ponce Pilate, aurait sublimé et racheté tous les mondes. Ou que le Verbe se serait proposé à toutes les créations ou à des créations privilégiées sous une forme équivalente à celle de la Terre, en des modes impossibles à prévoir? Ici, que mon esprit se taise. Et qu'il entende le mot de Jésus à Pierre : *Quid ad te. Tu me sequere* (saint Jean, XXI, 22).

★

Ainsi, il y a, chez les esprits des manières de sentir différentes, presque irréconciliables. Je voudrais essayer de définir quelle est la mienne, sans lui accorder d'autre valeur. Je me suis demandé ce qui se passerait en moi si j'apprenais, de source certaine, qu'il existe ailleurs que sur la Terre, des êtres pensants : Aurai-je, me suis-je dit, une sorte d'horreur sacrée ou un sentiment d'amitié curieuse, serai-je comme ce Grec (Aristippe, il me semble), qui, débarquant sur une plage de sable, dans une île inconnue et voyant des figures tracées avait dit à ses compagnons : *Ainsi, nous sommes ici chez nous?* — Cela est bien difficile à savoir, car l'amitié avec un être exige une certaine ressemblance physique et, une animalité pour ainsi dire parente. Et si, devant un être de forme absolument inimaginable et qui aurait un comportement pensant, il se peut que mon corps pris de tremblement, ma pensée affolée...

Le chrétien en moi se demanderait aussitôt si ces êtres connaissent Dieu, quelle est leur place dans la sphère des créatures ; puis quel est leur rapport avec le système de l'Incarnation, de la Rédemption, — si l'Histoire d'où ils émergent a connu l'analogue de la « chute d'Adam », s'ils ont reçu le don céleste, ou s'ils sont simplement des « raisonnables. »

Et je me dirais aussi ce que j'ai lu ces mois passés dans certaines feuilles que cette rencontre de l'homme planétaire chrétien avec cet X est, depuis l'hominisation de la vie sur la Terre, le plus grand événement historique. Le plus important coup de sonde jeté dans la profondeur des desseins mystérieux.

De ces desseins, que penser *a priori?* Si l'univers est immense, est-il vraisemblable de suivre le Est-il? Entre l'idée de Claudel et celle de Bergson qui sont deux possibilités au sein de Dieu, laquelle aurais-je élu, si j'avais eu la Toute-Puissance?

J'avoue que ce fameux ciel étoilé qu'il m'arrive si rarement de voir (sauf au mois d'août, parfois par les nuits claires creusoises) m'est incompréhensible à cause de son vide. Cette profusion laiteuse, cette rotation lente dans le silence autour de moi, me donneraient un faux orgueil de spectateur. Se peut-il que je sois seul roseau pensant parmi ces galaxies? N'y a-t-il pas dans ces espaces d'autres formes inimaginables, mais douces à concevoir, et de pensée et d'amour?

Il me semble que si j'avais été créateur des mondes, j'aurais fait le geste du semeur, j'aurais semé de galaxies des Iles pâles à profusion, sachant bien que sur la plupart des points il y aurait des échecs, des impasses, des ratages, que la vie, ce hasard si improbable, ne réussirait (ne se maintiendrait surtout) qu'une fois dans l'infini des chances, qu'il y aurait, comme dit Bergson, en quantité de lieux des planètes « réfractaires » absolument. Mais que m'importerait, pourvu que sur un point, sur un seul point peut-être l'improbable dans l'improbable réussisse, et qu'il y ait là, au milieu d'une espèce indifférente des pauvres êtres qui me connaissent et qui me cherchent à tâtons, pourvu que dans cet infini de matière répandue,

Gouffre mystérieux d'où sort une fumée
D'hommes, d'êtres et de soleils (1),

je puisse entendre parfois un cri de pur amour.

JEAN GUITTON.

(1) Victor HUGO, *Plein ciel.*

Les réserves du Cosmos

La réponse de Jean Guitton aux phénomènes célestes est celle d'un chrétien pour qui la personnalité morale des « animaux célestes » et le degré d'amour qu'ils reçoivent au sein de la création divine sont les données primordiales de leur existence. Entre l'Homme et les autres mondes, le rapport change si ces mondes habités sont le fait d'un complexus d'effets, d'un nœud de phénomènes engendrés suivant les lois de la nature : nous voilà dissous dans la trame infinie et continue des univers où chaque individualité créée devient quelque chose de résiduel et d'irrésoluble, d'intime et de fragile. L'homme a sur son dos une menace qui s'oppose au vœu de centralisation et de puissance affirmé par toute une communauté moderne. Dans le texte qui suit, Jacques Spitz met en évidence cette nouvelle définition d'un Homme, livré à des univers qui l'enserrent de toutes parts. Le « monde » ne désignerait plus, alors, le petit nombre de ceux qui se croient élus, mais — comme aux premiers âges de l'humanité — le ciel et ses étoiles avec la grande cuiller de Jupiter qui verse capricieusement les biens et les maux.

Il y a peu, l'astronomie considérait encore comme assez improbable la présence dans le ciel de planètes comparables à la nôtre. Le système solaire restait un accident mal expliqué, jugé donc exceptionnel par trop hâtive conséquence. Mais, récemment, la présence en grand nombre d'étoiles multiples dans la population stellaire, a rendu plus plausible la formation de corps moindres par émiettement. La découverte d'astres obscurs, peut-être aussi nombreux que leurs frères lumineux, a donné à penser que les planètes étaient monnaie courante dans l'espace. Voici donc l'exception devenue la règle, et la Terre en compagnie de multiples sœurs inconnues.

Dès lors, rien n'interdit à l'imagination de concevoir que certaines d'entre elles se montrent favorables à l'éclosion de la Vie, et même de ce qui pourrait être la conscience. La débauche d'étoiles brillant au firmament y trouverait une justification, et nous ne serions plus seuls, inexplicablement perdus en quelque recoin d'un univers vide.

Du même coup, s'offre un tableau, de dessin assez grandiose pour fournir une conclusion aux cosmogonies, et répondre aux « pourquoi? » de l'esprit mis en face de lui-même et des choses :

dans l'infini des mondes, certaines planètes privilégiées, telles que la Terre, sont destinées, comme l'ovaire maternel abritant l'embryon, à fournir l'enclos où se développe, à partir de la matière, et en passant par les divers échelons de la vie, l'être conscient et connaissant. Celui-ci, armé par le développement de son savoir, jouit en retour d'un pouvoir grandissant et théoriquement sans limites sur l'ensemble des choses, pouvoir qui doit, entre autres, lui permettre d'en venir à essaimer dans l'espace, à prendre possession de l'univers pour étendre à tout le cosmos l'éclair de la conscience...

★

Si d'autres que nous vivent ainsi par-delà les années de lumière, de nouveaux risques, de nouvelles ambitions, de nouveaux devoirs ne nous attendent-ils pas?

Jusqu'à ce jour, enclos dans un horizon borné où il pouvait se flatter d'appartenir à la seule espèce pensante, l'homme n'a eu d'autre ambition que lui-même et son rêve.

Résumons l'histoire de ce rêve :

La réalité de l'univers matériel fut — et demeure — la première donnée métaphysique. Devant cette réalité, une première attitude a commandé le respect et la soumission. Inspirée par la méditation devant les grands spectacles de la terre et du ciel que sont les arbres, les cimes, la foudre, le feu ; imprégnée d'un sentiment religieux tout proche encore de son origine cosmique, cette attitude a conduit à une morale prêchant la déférence envers les choses naturelles, le souci d'épouser le dessein mystérieux du monde, et le désir de s'y évanouir... Pour elle, il semble que l'esprit ne doive s'inscrire qu'avec précaution dans ce qui l'entoure, s'excuser presque de sa présence, se faire pardonner son intrusion, enfin voir dans l'effacement de lui-même, dans l'acceptation de sa défaite, la vertu essentielle qui lui assurera en définitive la victoire et le salut. Ainsi pensa l'Orient.

Mais d'autres estimèrent, avec l'Occident, que l'homme est, par l'esprit, le roi de la création, qu'il doit prendre possession de son royaume, asservir toutes choses, leur imposer les marques de sa puissance et de son règne. Il s'est mis à la tâche avec ardeur et sans délicatesse. Et voilà que la réussite a flatté l'orgueil. A mesure que s'est accrue la puissance, s'est éloigné le temps des premières terreurs. Un univers destiné à être exploité par l'industrie humaine n'incite plus à la méditation métaphysique. Ainsi, le sentiment religieux, la sensibilité devant le cosmos, qui imprégnait encore l'œuvre de la Grèce antique, n'est plus devenu qu'un banal sentiment de la Nature perdu dans les feuillets de la littérature. Devant un monde déchu de son mystère, de son rang d'entité respectée ou crainte, l'homme n'a plus demandé à la délicatesse de son comportement envers cet univers les règles de sa moralité. C'est sur l'homme, sur l'homme seul, que s'est transporté l'intérêt. Bientôt, détaché du mystère de l'univers, le souci moral et religieux s'est cantonné exclusivement dans la culture de l'individualité, dans l'affinement de l'âme. Le cosmos n'est plus

que le socle banal sur lequel, dressé comme le chien savant au milieu du cirque, l'homme poursuit des exercices de perfectionnement spirituel sans lien avec la nature des choses.

Mais voici que le chapiteau se déchire : le numéro suivant est celui des soucoupes volantes ; le mystère cosmique revient en scène.

★

L'homme n'est peut-être plus seul à se trouver doué de pensée. D'autres rivaux s'annoncent dans la compétition cosmique pour la possession de l'univers et le triomphe de la puissance... En multipliant ses chances, ici comme ailleurs, on dirait que la Nature a prévu l'avortement possible de multiples tentatives. L'espèce humaine, endormie dans une suprématie précaire, pourrait alors se voir asservie ou dépassée par des rivales. Elle pourrait être de celles qui sont appelées à disparaître avant l'heure, qui manquent leur destinée au lieu de l'accomplir glorieusement.

C'est l'instant où devrait se lever la voix du prophète :

« Espèce humaine, tes heures sont comptées. Tu possèdes pourtant une chance de survie, alors que, pour l'individu, il n'en est aucune. Pour échapper à la disparition, il faut te hâter de connaître et de pouvoir. Tu pourras alors espérer une domination indéfinie sur l'univers, compter parmi celles qui survivront, celles qui seront, à la lettre, sauvées... Mais, hâte-toi ; le temps presse ; c'est dans un délai mesure que tu dois réussir. La chance offerte, si tu la manques, ne se représentera pas. »

Il n'est de destinée, grandiose et cosmique, que pour l'espèce seule. Elle seule peut offrir un objectif valable à l'effort des générations d'individus qui la composent. Une morale de l'espèce devrait se substituer à la morale individuelle.

★

On peut rêver à ce que serait une discipline morale axée sur le sort de l'espèce. Deviendrait coupable toute activité tournée vers la satisfaction de besoins frivoles. Le progrès ne viserait pas tant à augmenter le nombre ou la qualité des biens terrestres, le simple confort paisible du moment qu'à accroître la connaissance et les possibilités de puissance. Pour employer le vocabulaire à la mode, une sorte d'économie de guerre, de guerre cosmique, serait imposée à une humanité consciente d'être engagée dans une redoutable compétition, contre la montre et contre les mondes, pour la suprématie dans l'univers. L'art serait suspect. Tout luxe serait impie ; la paresse, un crime ; la contemplation, une trahison... Dans l'espèce de cellule monacale que deviendrait la Terre, l'humanité se soumettrait à un entraînement ascétique, exaltant ses forces intellectuelles et techniques pour forger les moyens de sa métamorphose, se préparer à son avènement, à son rôle de déesse de l'univers...

Or, il est une constatation curieuse à faire. Ce programme, à tout prendre, mais à l'exception du but ci-dessus avoué, n'est-il

pas celui qui se trouve appliqué dans certains pays animés d'une foi nouvelle?... Là, sous le prétexte d'une compétition avec d'autres pays du globe, sous le couvert d'une nécessité d'expansion de doctrine, ou d'une crainte de guerre, on impose à la collectivité cet effort écrasant. On se leurre peut-être quant aux objectifs immédiats qu'on limite à la Terre ; on se trompe sans doute quant à l'espoir de bâtir un paradis terrestre ; on se refuse à proclamer que la destinée future de l'espèce humaine, sa destinée extraterrestre, cosmique, impose pareille discipline et pareils sacrifices, et les ennoblit d'une merveilleuse perspective ; mais tout se passe, au fond, comme si les circonstances, plus impératives que la claire conscience des objectifs, menaient quand même l'humanité dans le chemin qui doit être le sien.

Car, peut-être, dans ces autres laboratoires qui peuplent le ciel, en d'autres mondes moins frivoles que le nôtre, d'autres espèces intelligentes, moins endormies dans la fausse sécurité que procure la lenteur de l'évolution cosmique, moins attardées dans l'orgueil d'elles-mêmes, moins attachées à chérir les individualités qui les composent, sont-elles attelées à leur grande œuvre. Et même, ayant mieux compris leur rôle, ayant commis moins d'erreurs de parcours, ces rivales ne nous auraient-elles pas déjà devancés? N'en verrons-nous pas quelque jour les symptômes dans le ciel? Et déjà, disent certains, ne les voyons-nous pas dans ces bizarres météores signalés çà et là?



Les soucoupes volantes, actuels serpents de mer du journalisme, sont de tradition déjà ancienne. Les premières ont été signalées dès le début de la prospection de l'atmosphère par l'aérostation. S'agit-il de mirages, de jeux de lumière parents de l'arc-en-ciel? Ou, s'il est exact qu'elles s'inscrivent sur les écrans détecteurs, sont-ce des agrégats électriques, du genre de ceux que les montagnards dénomment foudre-en-boule?... On ne saurait pour l'instant répondre, bien que semble admise aujourd'hui la possibilité de matérialisations fugitives dans des conditions au reste mal connues. En tout cas, il est encore hautement improbable que ces fulgurations volantes dénoncent l'intervention ou la présence de visiteurs étrangers. Mais, telles quelles, elles ne sont pas sans utilité si elles nous rappellent au sens cosmique de notre destinée.

JACQUES SPITZ.

Le péché originel dans l'univers

Les hypothèses sont comme des instruments de musique : dès qu'on y touche, tout remue, tout résonne, comme le piano vibre pour la moindre note qu'on secoue. L'entretien étant parti sur cet inépuisable sujet des mondes créés, suivons les conséquences de cette exploration sur les dogmes les plus établis : celui de la création du monde et celui du péché originel.

SOMMES-NOUS si près qu'on le dit de pouvoir quitter cette terre pour aller sur d'autres planètes? A aucune autre époque du monde, en tout cas, ne se sont trouvées réunies les conditions qui pourraient permettre aux hommes de réaliser cette folle aspiration : la connaissance des lois qui régissent l'énergie incluse dans la matière, la multiplicité et le perfectionnement presque infinis des techniques industrielles, l'organisation des données qui consacrent notre prise sur le monde et la volonté farouche de nous mesurer au cosmos. En possession de quelques-uns des secrets, de Dieu, comment les hommes opurraient-ils résister à la tentation de s'en servir? S'évader de cette terre! Aller voir ailleurs, sur d'autres planètes, ce qu'il a de créé. Sommes-nous les seules parcelles d'Esprit, dans tout le cosmos, à avoir été précipitées dans la matière? Les seules à avoir péché contre Dieu? L'incarnation est-elle un phénomène cosmique ou seulement terrestre? Tout le problème est là et il n'est pas inutile de souligner qu'il met en cause les données fondamentales sur lesquelles repose tout l'édifice des théologies mosaïque et catholique.

La découverte d'êtres pensants sur d'autres planètes, imposerait en effet aux théologiens la réflexion que d'autres natures ont été créées par Dieu à son image, et l'obligation de les définir en fonction de leur évolution, de leur développement social et de leur conscience d'être au monde des créatures intégrées à un plan divin. Et déjà nous entrevoyons plusieurs points à élucider. Devrons-nous considérer ces êtres incarnés comme ayant été réduits à une condition misérable par la faute d'un premier être, ou bien comme appartenant encore à un Eden d'où la connaissance du bien et du mal serait absente? Et aussi : dans quel type d'être l'Esprit s'incarna-t-il en premier et quel est le premier type d'être qui désobéit à Dieu et fut cause de la chute universelle?

Peut-être des romanciers ont-ils traité la question. Je n'en connais qu'un qui ait posé le problème et lui ait donné une conclusion morale, c'est C.-S. Lewis dans le Silence de la Terre. *Pour C-S. Lewis,*

en effet, l'Esprit se serait incarné simultanément, sur un certain nombre de planètes, dans divers types d'êtres pensants et Dieu aurait imposé à tous la même défense. Or il se trouve que le type « terrestre » a seul enfreint la loi de Dieu, a seul péché contre Dieu. Dans le Silence de la Terre, *trois Terriens arrivent sur Malacandra (Mars) à bord d'une fusée interplanétaire, commencent de l'explorer et y trouvent des êtres vivant dans un état édénique. Il s'ensuit une description édifiante des rapports entre individus tels qu'ils auraient pu être sur la Terre si le premier homme n'avait pas enfreint le commandement de Dieu. Mais le problème, à mon sens, n'a pas été posé correctement du point de vue de la spéculation scientifique pure; d'une part, parce qu'il n'est pas possible que l'Esprit ait pu s'incarner simultanément sur la Terre et sur Mars et qu'il fallait notamment tenir compte de l'évolution respective de ces deux planètes; d'autre part, parce qu'il n'est guère admissible, me semble-t-il, que l'être, en tant que phénomène cosmique, ait pu à ce point se différencier, alors même que, selon Lewis, il aurait été soumis par Dieu aux mêmes conditions d'existence biologiques, c'est-à-dire en somme aux mêmes lois de l'incarnation.*

Le problème, tel qu'il se présentera aux théologiens, peut paraître tout à fait nouveau. Et cependant il y a, dans un passé encore récent, un exemple très remarquable de cette remise en question de notre apparition en ce monde et de la réponse que lui donne l'Église. Que l'on se souvienne, en effet, des thèses du transformisme, du darwinisme et de l'évolutionnisme au siècle dernier. Pour les partisans de ces thèses, le mythe de la Chute, tel qu'il nous a été transmis dans la Bible, n'était plus viable en regard des découvertes de la paléontologie et de l'anthropologie et ils estimaient qu'il était désormais inutile de lui demander de nous éclairer sur l'apparition de l'Homme ici-bas. L'Homme pour eux n'avait jamais été une création volontaire et spontanée de Dieu, mais l'aboutissement d'une longue et très complexe évolution. Et il n'était plus question de le situer à l'origine dans un Eden problématique d'où il aurait été chassé puisque, dès l'apparition de la vie, la lutte pour la subsistance avait été implacable et que les conditions d'existence s'étaient révélées incompatibles avec la bonté que l'on avait toujours prêtée au Dieu créateur. L'Église dut faire face à cette argumentation. Ses penseurs réinterprétèrent les textes. Ils firent valoir que les faits rapportés par Moïse n'étaient nullement en contradiction avec les dernières découvertes scientifiques, qu'il ne fallait pas les prendre dans leur sens littéral, mais les accepter en fonction d'un symbolisme religieux destiné à rendre tout à fait compréhensibles au peuple hébreu des événements aussi complexes et mystérieux que l'apparition de l'Homme sur la terre. Voici un exemple de la contre-argumentation des théologiens : Dieu, *nous dit le* Dictionnaire de Théologie catholique, en créantlibrement les natures, leur imprime à l'intime de leur être un élan constitutif vers la réalisation de leur propre perfection et, par le fait, de leur type divin. Au moment prévu par lui) (l'organisme naturel étant préparé à recevoir une âme spirituelle le Créateur y fit éclore cette âme qui, par ses facultés, est orientée vers lui. Par une libéralité toute gratuite, il communiqua à cette

âme, en affinité avec lui, un élan nouveau qui la haussait jusqu'à une participation à la vie divine.

Comme on peut le voir, ce passage nous donne à comprendre qu'il est tout à fait possible que l'incarnation soit un phénomène cosmique, apparaissant régulièrement dans l'univers à la faveur d'une évolution déterminée de la matière. Le mythe de la Chute rendrait alors compte d'une tension entre Dieu et l'être de la Chute, Dieu ayant mis dans l'être incarné la faculté d'accéder, grâce à une lente décantation de tout son être biologique, à la compréhension du mystère de son existence divine.

« A la conception évolutionniste qui fait sortir l'homme d'une force génératrice immanente au monde, il est possible d'accorder une large part de ses postulats, » *nous dit l'*Apologétique de la Foi catholique. « L'homme n'a pas troué la Nature en y pénétrant, mais, par quelque chose de lui-même, il est pris dans cette sorte de déterminisme vital qui a présidé à l'apparition graduelle des divers organismes sur la terre. Il a surgi à une heure et dans des conditions que dictait l'ensemble des lois physiques et biologiques. Il a « poussé » dans un monde plutôt qu'il n'a été greffé. Il était un fruit attendu et en quelque sorte impliqué dès les origines (...) Le mouvement ascensionnel de la vie étant supposé prouvé, il resterait encore à démontrer que l'émersion est active et exclusivement immanente, non subie et provoquée (en partie du moins) du dehors (...) Mais rien ne ressemble autant à une chose qui monte que cette même chose quand on la soulève intérieu rement. »

Le « péché contre l'Esprit » a donc très bien pu être commis par un être pensant et agissant librement d'un type tout à fait différent de celui de l'homme. S'il y a de l'Esprit dans le cosmos et si cet Esprit s'est incarné en de multiples formes, il n'est pas impossible, c'est évident, qu'il ait dû subir le phénomène d'être à partir d'une Chute originelle dont tout l'Univers devrait rendre compte à Dieu, ayant été conditionné par lui à recevoir de l'être. La vision grandiose de cette chute de l'Esprit à l'échelle cosmique, si elle nous est donnée un jour, pourrait bien nous amener à reconsidérer le problème de notre évolution humaine en fonction d'autres types d'êtres cosmiques, et le problème de nos croyances en Dieu en fonction des croyances de ces autres types d'êtres. L'être de la Chute s'il est, comme il est permis de le penser, un phénomène qui relève d'une théodicée cosmique, ne peut donc que se révéler à nous comme un phénomène intimement lié à l'évolution des mondes.

Reste à savoir si le problème de la réalité de l'être incarné, tel qu'il a été posé ici, sera confirmé par la découverte d'autres mondes ou si, au contraire, les premiers explorateurs de l'espace ne se trouveront pas devant la plus complète absence d'existence — car il n'est pas exclu que la terre soit l'unique lieu de l'univers où il y ait de l'être pensant.

L'aventure est donc ouverte. Mais, sommes-nous préparés à la vivre dans la perspective spirituelle qu'elle ne manquera pas d'exiger de nous?

YVES TOURAINE.

Les animaux célestes sont-ils plus raisonnables que nous?

Nous avons présenté jusqu'ici la vue humaine — poétique et pensante — que nous pouvons prendre sur la pluralité des mondes créés. Passons maintenant au plan de l'opinion tel qu'on peut la suivre dans les romans de science fiction ou d'anticipations et la lire sur les journaux. Ces divagations de fantaisie et d'humeur ne représentent point le réel, sans doute; mais elles l'éclairent. Elles font paraître l'homme dans son exacte proportion d'intelligence et de folie, face à des événements qui le dépassent. « Vous n'avez pas perdu votre temps, *dit un personnage de Kipling,* si vous avez appris à croire ; » *encore faut-il, pour bien croire, repérer les places d'où l'on ne voit que des fantômes.*

La guerre des mondes n'aura pas lieu. C'est évident. Les « petits hommes de Mars » ont eu beau se dépenser en pirouettes à la barbe du public et multiplier les effets de pyrotechnie, éclipser les fastes du marquis de Cuevas et même la géniale moustache de Dali, tenir, jour et nuit, spectacle permanent pendant deux mois, la mobilisation des fusils de chasse dans les villages a tourné court. La drôle de guerre interplanétaire a fini en queue de poisson. Comme elle avait commencé.

Le rire homérique des gens d'esprit et des scientifiquement bien-pensants a fait heureusement prompte justice de pareilles élucubrations.

— Et pourtant, si c'était vrai? souffle le malin esprit. S'il existait dans le ciel plus de choses bizarres que n'en supporte la philosophie des astronomes? comme dit à peu près Shakespeare. Bien entendu, nous repoussons du pied cette folle insinuation.

Reste quand même une question troublante, mais purement terrienne : comment se fait-il qu'un pareil problème ne se laisse pas traiter sérieusement? Que les histoires de soucoupes volantes et d'apparitions de Martiens se réduisent à des phénomènes physiques ou mentaux, peu importe, pourquoi ne peuvent-elles faire l'objet d'une froide réflexion scientifique? Mais c'est un fait ; à part de rares exceptions, cette affaire ne soulève que le rire des bons esprits et l'émerveillement des illuminés ; recto et verso de

la même médaille, les deux réactions élémentaires devant l'insolite. Pourquoi?

La première condition pour qu'on puisse tenter une froide observation scientifique, c'est que l'esprit du témoin ou du savant ait d'abord été soigneusement nettoyé par une saine philosophie. Or le problème de la pluralité des mondes naturels habités par des êtres vivants et intelligents n'a jamais été sérieusement posé par les philosophes. On peut trouver çà et là quelques allusions, mais brèves comme des boutades et obscures comme des prophéties.

Quand on pense que le seul *classique* en la matière, ce sont les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle, il y a de quoi rire. Ne relevons ni les sottises (ni les bonnes remarques de détail qu'on peut y rencontrer) ni même les immenses lacunes de la recherche, le pire est ce ton de badinage déjà très parisien qui ravale tout au niveau de l'astronomie pour dames. Que citera-t-on ensuite? Les jeux lunaires et solaires de Cyrano de Bergerac, une satire de Voltaire, les fantaisies de Camille Flammarion ou les extrapolations hâtives de Lowell spéculant sur les « canaux » de Mars? Ou surtout cette ribambelle de romanciers qui va de Wells à Bradbury?

En somme la situation n'a pas changé, c'est l'ironie et l'imagination en délire qui se disputent cette malheureuse Pologne interplanétaire.

La double pluralité des mondes.

Qu'on ne dise pas que le problème est chimérique, car c'est le métier des philosophes de sonder l'insondable et de jongler avec les fantasmagories abstraites. On ne peut prétendre non plus que la question ne date que de 1954 ou même de Fontenelle. Dans les débris qui nous restent des philosophies présocratiques on voit déjà poser la question des « mondes innombrables » autour du nôtre. Après quoi, elle disparaît dans les sables mouvants, comme nous le verrons.

Il est vrai qu'elle a pris une importance et une valeur tout à fait nouvelles dans l'imagination moderne. La cause la plus évidente en est le développement optique de l'astronomie et, par suite, des découvertes troublantes dont la plus fameuse est celle des « canaux martiens ». Mais l'autre cause, d'ordre psychologique, plus subtile, a joué un rôle capital : dans l'exaltation de la pluralité des mondes naturels habités par d'autres intelligences s'opère une sorte de compensation inconsciente à la décadence du sens de l'au-delà, c'est-à-dire de la pluralité des mondes religieux habités par des esprits surnaturels.

L'équivoque de cette double pluralité des mondes se résume tout entière dans l'équivoque de notre mot *ciel*, qui désigne aussi bien le ciel de la Création, tel que l'observent les astronomes pieux ou impies, que le ciel surnaturel qui symbolise le séjour divin des saints et des ressuscités.

Malgré cette équivoque du mot, la distinction paraît simple

et claire. Elle peut obtenir l'assez rare assentiment unanime des théologiens et des savants même matérialistes et athées, leur opposition ne portant que sur la valeur réelle ou imaginaire du second sens. Malgré certaines formes du merveilleux chrétien du moyen âge qui n'ont jamais été enseignées par l'Église, on ne voit pas de théologien qui fasse encore de la lune le séjour des morts, ni de la voie lactée, le chemin de Saint-Jacques des défunts, pas plus que des Canaries l'emplacement du Paradis. Et pas plus que le vol des avions n'est un démarquage impie des lévitations mystiques, on ne voit de raison théologique de considérer les projets de fusées interplanétaires comme une concurrence déloyale au char d'Élie. Il n'y a pas davantage de raisons religieuses pour confondre les Martiens et autres avec les anges ou les démons.

La tradition judéo-chrétienne, à partir de la Genèse, tranche radicalement la distinction des mondes naturels et surnaturels. Dieu, l'Incréé, les anges et les démons, purs esprits, l'homme animal raisonnable, les animaux vivants, la classification est aussi nette qu'un classement scientifique. Moïse ne nous a pas laissé de documents sur les Martiens ; il n'avait pas de raison particulière pour couper l'herbe sous le pied de Wells. Mais l'enseignement biblique nous suffit pour ne pas confondre le surnaturel et le naturel, et par conséquent le double problème de la pluralité des mondes qui en découlent.

Les vases communicants.

Mais si l'Esprit est un glaive de lumière qui tranche d'un seul coup la frontière du charnel et du spirituel, l'imagination est comme l'eau qui ne connaît pas de frontières. A peine divisée, elle se reforme dans son unité foncière. Ses régions les plus éloignées et les plus contradictoires fonctionnent comme des vases communicants. L'idée que nous ne sommes pas seuls au monde en face de la matière universelle, n'est pas moins excitante pour l'imagination, que les autres intelligences soient logées dans l'au-delà ou seulement dans l'outre-azur.

La séparation des deux problèmes ne peut être vraiment nette que pour des matérialistes et des chrétiens parfaitement conséquents avec eux-mêmes. Il en va tout autrement pour les partisans des mille doctrines inspirées par toutes les formes d'animisme, de paganisme, de panthéisme, de théosophie et de spiritisme, car elles ont pour base toutes les confusions possibles entre le naturel et le surnaturel.

Ainsi cette séparation rationnelle est constamment contrebalancée par des rêves ou par des doctrines de rêve, par une sorte de gigantesque Gulf-Stream sorti des profondeurs de l'imagination et qui jette sans cesse sur nos plages de nouveaux mondes flottants, changeants, chimériques et chatoyants de merveilles.

Qu'on se souvienne, par exemple, de la première généalogie des dieux chez les Grecs et de la guerre des dieux avec les titans, de la lutte des héros contre les monstres, centaures, hydres, dragons ou sphinx. Détail tout à fait typique de la sociologie mythique,

les cités (et par conséquent la civilisation) n'ont pu se fonder que par la victoire des héros primordiaux contre les animaux fantastiques et les intelligences inhumaines qui occupaient les territoires. Comme il leur faut assécher les marais, défricher les forêts, les fondateurs doivent déblayer le domaine naturel de l'homme non du surnaturel, mais des fantasmagories imaginaires du surnaturel.

Même quand la civilisation gréco-romaine est dans son plein, elle s'entoure, au-delà des terres connues, d'une véritable couronne de domaines fantastiques : l'Ile des Bienheureux séjour des morts, la Colchide et sa toison d'or, l'Hyperborée, l'Atlantide et l'Éthiopie dont les peuples habitent des sortes de paradis et possèdent les secrets magiques de la puissance, de la vertu et de la longévité, l'Afrique, l'Arabie et les Indes, où abondent à côté du phénix et de la licorne une foule monstrueuse de sous-hommes acéphales, cynocéphales et autres. Le ciel aussi, avec la lune et les astres, sert de séjour pour les morts.

La double pluralité des mondes existe, imaginairement, à l'état indifférencié.

Avec les Gnostiques et les Manichéens, les amalgames des mondes et des entités spirituelles de toutes sortes se multiplient de plus belle. Dans les fantastiques généalogies d'éons et d'archontes toutes les natures divines, spirituelles et matérielles forment une danse prodigieuse. Peut-être pourrait-on dire alors que c'est la pluralité des mondes surnaturels qui englobe et métamorphose tous les autres.

Le moyen âge, lui-même, malgré l'orthodoxie chrétienne, fera revivre vigoureusement toutes ces formes du fantastique païen ou gnostique : la double pluralité des mondes continue à être confondue non par le dogme, mais par une foule d'imaginations, de même d'ailleurs que les mondes fantastiques chevauchent indifféremment la terre et l'espace étoilé. Même sans aller rechercher le bestiaire d'Honorius d'Autun ou le *Voyage d'Alexandre*, il suffit de relire la *Divine Comédie* sous cet angle pour voir quelles confusions continuaient à être entretenues sous le parasol de la poésie.

Même dans les temps modernes, quand un Cyrano de Bergerac part en voyage imaginaire dans le ciel, n'évoque-t-il pas dans la lune le Paradis et le prophète Élie, dans le soleil, l'arbre d'or qui se transforme en petits hommes et un délicieux peuple d'oiseaux? Le merveilleux religieux et l'alchimique se mélange ici avec le début du merveilleux scientifique ; assurément, l'humour préside au ballet, mais les données imaginaires n'en sont pas moins rassemblées. On retrouve cette double pluralité, cette fois sur le ton enflammé, dans les cosmogonies néo-gnostiques de William Blake, dans les visions oniriques de Nerval dont l'*Aurélia* évoque à la fois le combat des Eloïms, les Afrites et les mystérieuses créatures de la cité souterraine, au cœur de la terre, et dans les grandioses colloques intersidéraux des défunts de *la Puissance de la parole*, de *Monos et Una*, d'*Eiros et Charmion*, selon Edgar Poë.

L'épopée vertigineuse de Maldoror ne se déroule que sur notre planète, mais ses métamorphoses et sa faune sont dignes des plus fabuleux bestiaires antiques ; elles nous signifient une nouvelle

fois le tourbillon fantastique de la lutte entre le divin et le bestial autour de l'homme et en lui-même. Comme les héros fondateurs de cités, Maldoror est en lutte pour défendre le libre terrain de l'homme contre les monstres apocalyptiques surgis des quatre éléments. Son combat se place au moment le plus terrible, celui de la confusion du divin et des fantasmagories du divin.

Cette lutte qui commence, si l'on veut avec Hercule ou Cadmus et, après mille avatars, recommence avec Maldoror, n'est pas simplement un souvenir archaïque ni un jeu de la poésie, elle est actuelle et immédiate, elle commence pour tout homme à partir de l'observatoire de la conscience quand elle apprend à déblayer son champ mental de l'assaut tumultueux des représentations multiformes entremêlées de délires qui naissent des profondeurs oniriques en même temps que de l'affrontement de l'existence.

La double pluralité des mondes ne forme pas un pur dualisme, elle s'impose comme distinction méthodique, mais elle n'exprime qu'un aspect hiérarchique et transitoire d'un seul phénomène total : la pluralité générale des intelligences en deçà et au-delà de tous les horizons de mondes. La pluralité totale de tous les mondes et de tous les êtres commence au moment où chaque être découvre qu'il n'est pas seul et qu'il est entouré d'une infinité de mondes et de consciences autres.

Chassez le surnaturel, il revient au galop.

On nous laisse volontiers croire après cela, que la littérature d'anticipation et de « science-fiction » étant par définition une littérature parascientifique, ne pose plus que le problème de la pluralité des mondes naturels en toute netteté.

Il n'en est rien. Malgré ses prétentions scientifiques plus ou moins justifiées, ses faiblesses littéraires et ses intentions matérialistes ou positivistes, en certains cas, cette littérature continue en droite ligne la littérature de monstres et de merveilles.

Wells dont trop de gens n'ont lu que la *Guerre des Mondes*, n'est pas seulement un évocateur de Martiens, ou encore de Sélénites avec *les Premiers hommes dans la lune;* il a repris le thème des anges dans *la Merveilleuse visite*, de la sirène dans *Miss Waters*, des lutins dans *M. Skelmersdale au pays des fées*, le merveilleux spirite dans *Un fantôme sans expérience, le Corps volé, la Porte dans le mur, l'Histoire de Plattner*. Si l'utilisation du merveilleux chrétien et païen a surtout une allure satirique ou fantaisiste, on sent par contre qu'aucune ligne de démarcation stable ne sépare la pluralité des mondes spirites de celle des mondes naturels. L'aventure de Plattner est la plus équivoque qui puisse être dans ce genre.

Vers la même époque, Camille Flammarion, apôtre de l'astronomie populaire et de la pluralité des mondes naturels habités, n'en est pas moins passionné pour la réincarnation, le spiritisme et la médiumnité. On le voit par exemple décrire les Martiens comme des vivants, mais ce sont d'anciens Terriens réincarnés, avec lesquels on peut communiquer télépathiquement à la fois

outre-tombe et outre-azur. C'est alors la grande époque du colonialisme, on ne savait pas que les morts eux-mêmes s'en mêlaient. Ici le naturel et le surnaturel, la science positive et le spiritisme ne forment qu'un seul continuum. Il en est de même pour la théosophie avec Mme Blavatsky et ses invasions astrales.

Littérature? Certes, comme disent ceux qui conçoivent la critique comme une lapalissade, puisqu'il s'agit de livres et qui ne ressortissent pas de la science positive. Mais ce ne sont pas de simples fictions littéraires. Flammarion est un convaincu, un mystique de la double pluralité des mondes.

Bien plus, à la même époque, spirites et médiums colonisent aussi Mars avec une rare vigueur imaginaire. Il est typique qu'ils utilisent pêle-mêle l'argument des « canaux » et celui des révélations télépathiques et somnambuliques. Le cas du médium Hélène Smith, étudié par Flournoy, est le plus célèbre de tous, mais on pourrait en citer d'autres : Mrs. Mead et Alexis Mirbel par exemple. Pour de nombreux cercles spirites dans le monde entier, la confusion de la double pluralité des mondes est un fait d'expérience.

Les récents ouvrages d'anticipation ou de « science-fiction » ne dissipent nullement cet état de confusion.

C'est ainsi que le fantastique voyage dans le futur relaté par Franz Werfel dans *l'Étoile de ceux qui ne sont pas nés* n'a pas pour moyen une machine, mais une évocation spirite. Une mirobolante expérience télépathique joue le même rôle dans *les Rois des étoiles* de D.-E. Hamilton.

La télépathie, la communication directe des pensées, joue un rôle de premier plan dans tous les voyages interplanétaires ou interstellaires de la nouvelle « science-fiction ». Elle en est devenue un poncif aussi rituel que les fusées. Ce n'est pas seulement par commodité. La base psychologique en est l'immémoriale idée que les dieux célestes sont omniscients. La télépathie n'est cependant tributaire de l'occultisme que dans la mesure où les occultistes l'accaparent aussi gratuitement que les « savants » la rejettent, pour les mêmes raisons mythiques.

D'une manière générale, il faut bien constater que le terrain de l'extrapolation scientifique, sur lequel on bâtit anticipations et « science-fictions », est le plus glissant qui soit. On peut même remarquer que plus leur contenu scientifique prétend anticiper sur l'avenir, plus leur contenu psychologique est archaïque et régressif. Les empereurs de galaxies ont une mentalité enfantine. Les machines et les monstres ressemblent étrangement aux plus primitives conceptions du surnaturel. Le grand lunaire de Wells, selon *les Premiers hommes dans la lune* et le grand cerveau martien de Le Rouge dans *l'Astre d'épouvante*, ont des traits de déités archaïques. Les machines pensantes et maternelles du *Monde des A'* de Van Vogt ou du *Lendemain de la machine* de F. G. Rayer ressuscitent, sous des prétextes cybernétiques, l'image de la Grande-Mère des Anciens. Les perfides et insaisissables créatures de Van Vogt dans *la Faune de l'espace*, de Sturgeon dans *Cristal qui songe*, de Russel dans *Guerre aux Invisibles* ressemblent à des démons qui auraient quitté leurs déguisements médiévaux pour des tra-

vestis atomiques. Le plus prodigieux auteur dans ce genre est à coup sûr Lovecraft, où l'on voit réapparaître au prix de quelques accessoires scientifiques la sorcellerie médiévale et les plus stupéfiantes généalogies d'entités théosophiques venues des astres vers la Terre.

La science-fiction déborde de revenants.

Ce n'est pas par hasard, par le fait de quelques caprices d'auteurs. Plus loin on s'aventure au-delà de la science réelle et vérifiable, plus on marche droit vers le contraire de la science : la spéculation mythique. On peut faire vraiment de la « science-fiction » si l'on se contente de broder sur l'application pratique de quelques inventions relativement modestes et possibles. Mais il est difficile de résister à ce grand vent de tempête de la science des atomes, des quanta, des hypergéométries et de la relativité généralisée qui a pulvérisé les données ordinaires du bon sens sur la matière, l'espace et le temps. Ces données brisées, l'imagination se trouve en face d'un monde sens dessus dessous, aussi magique que celui des plus anciens mythes ou du monde du rêve. Il y a une immense part d'imagination mythique chez Jules Verne, mais elle peut rester inconsciente et cachée dans la mesure où l'auteur se tient encore au parapet du sens commun. Il ne fait que de la pêche côtière aux merveilles. Mais avec Wells et ses successeurs, nous sommes en pleine mer. Ils ont beau se servir de machines scientifiques, c'est l'imagination pure qui tient le gouvernail et qui fonce droit vers les mondes fantastiques de toujours.

Ainsi la notion de matière est-elle complètement hagarde avec les animaux intersidéraux qu'évoquent Russel et Van Vogt. La relation de l'esprit et du corps est incroyablement subvertie avec les permutations d'esprits et de corps à travers les millénaires selon Werfel ou Hamilton. Sans plus de peine le héros de Burroughs dans *le Conquérant de la planète Mars* brave toutes les barrières de l'espace en passant par simple extase lévitante de la Terre au monde martien. Mieux encore, le transmetteur de Murray Leinster dans *le Dernier astronef* « vire » instantanément les corps solides d'une galaxie à une autre. Comme il n'y a aucune raison de s'arrêter en pareil chemin, les explosions (atomiques de préférence) ne tuent pas comme on le pensait, elles vous font simplement basculer dans quelque autre monde, parallèle comme dans *l'Univers en folie* de Brown, ou futur comme dans celui de *Ville sous globe* d'Hamilton, de *Cailloux dans le ciel* d'Asimov et de *Règne du gorille* de Sprague de Camp et Schuyler Miller. On ne s'étonnera pas que poussant à peine plus loin, J. G. Vandal imagine dans *Frontières du vide* une Anti-Terre qui sert de séjour à nos défunts de l'autre côté de distances presque incommensurables, mais qu'on franchit allégrement en fusée.

Dans toutes ces fictions et bien d'autres, la matière, l'espace et le temps ne sont plus les dures réalités de l'expérience quotidienne, mais des jouets aux mains d'une toute-puissance infinie d'invention. Tout est possible. Les libertés de la science, ou plutôt des rêveries sur la science, égalent les libertés imaginaires des magiciens. *Le levier de la machine remplace exactement la baguette*

magique, du même coup que la machine est l'ersatz triomphant qui se substitue à la fée. En réduisant le temps à une dimension de l'espace par une interprétation simpliste de la Relativité, on jongle avec la mort elle-même. La « science-fiction » met tout sur le même pied, le voyage dans le temps par la machine de Wells ou de quelques autres de ses émules (Cf. *Escales de l'infini*), par la télépathie, le spiritisme ou les explosions atomiques. Le rapprochement est déjà significatif. Mais, dans tous les cas, le résultat est le même : tous les mondes communiquent dans tous les sens, par tous les moyens. Les ultimes perspectives de la science rejoignent exactement celles du mythe. La notion même d'une double pluralité des mondes disparaît dans cette subversion générale de tous les horizons.

Lovecraft, le plus délirant, mais peut-être aussi le plus lucide des visionnaires fantastiques contemporains, exprime de la manière la plus forte l'ambiguïté fondamentale d'un univers où la matière n'est plus de la matière, où le matérialisme court au-devant de la théosophie noire, où les rites de sorcellerie se conjuguent avec les dernières techniques de la science pour faire *réapparaître* les prodigieuses entités venues des astres il y a des millions de siècles et dans lesquelles fusionne fantastiquement la double pluralité des mondes.

Squanchies s'abstenir.

Ainsi conçue, cette littérature n'a pas servi dans le public la question de la pluralité des mondes naturels habités. Elle l'a compromise par un mélange avec toutes sortes de fantasmagories et par son ton de naïveté effrontée.

Il ne peut y avoir de climat général favorable à une froide observation scientifique et d'abord à une sérieuse réflexion philosophique tant que l'esprit public ne saura pas distinguer nettement la portée mythique de ces fantasmagories qui le jettent, pieds et poings liés, dans l'une ou l'autre oubliette de la fascination ou de la répulsion. Les fantasmagories ne nous dupent d'une façon ou de l'autre, que si nous ne savons pas prendre conscience de leur nature ; elles ne prouvent rien ni pour ni contre les Martiens et autres. Le champ d'investigation est libre. Il n'est encombré que de nos superstitions positives ou négatives.

Les monstres fabuleux de l'antiquité n'ont pas empêché qu'on découvre l'existence de la fantastique faune antédiluvienne. La croyance antique aux sous-hommes et particulièrement aux cynocéphales, n'a pas interdit aux savants de soutenir depuis lors la cause des anthropopithèques et autres sous-hommes d'avant la préhistoire. La différence fondamentale entre les monstres de la mythologie antique et ceux de la paléontologie ne tient pas à quelques détails de leur conformation, ni à l'époque de leurs règnes, ni même à la supériorité de notre savoir biologique, mais au fait que les monstres reconstitués par la paléontologie rentrent tous dans les limites de la vie naturelle, ce qu'on ne saurait dire de tous les êtres fantastiques inventés par les Anciens.

Il n'y a aucune raison d'imaginer les êtres des autres mondes célestes en violation de cette distinction de base, scientifique et religieuse, entre le naturel et le surnaturel. Le problème de leur existence, qu'ils soient animaux raisonnables ou non, n'a rien de fantastique en soi, il est aussi *naturel* que ceux de notre planète.

Pourtant, même sur ce terrain, nous hésitons encore. Nous admettrions assez facilement des insectes, voire des iguanodons, sur d'autres planètes, mais il nous répugne ataviquement d'envisager la présence, là-bas, d'intelligences comparables ou supérieures à celles de l'homme. Pour certains, c'est à cause de l'unité adamique de la race humaine, mais précisément la question ne concerne que la Terre. D'autres qui se croient libres de tout préjugé s'imaginent à toute force que la Terre est nécessairement le seul *local* possible pour des animaux raisonnables, dans tout l'univers. Mais cet anthropocentrisme monopolisateur est aussi gratuit et probablement aussi contestable que le géocentrisme de nos aïeux. Le plus singulier est que les théories actuelles sur l'évolution qui devraient nous encourager à concevoir des processus de vie analogues sur d'autres mondes célestes sont en fait d'un faible secours psychologique, pour la naïve raison que sur cette planète, l'évolutionnisme n'accrédite que l'idée de l'existence, avant nous, de sous-hommes et non pas d'autres races humaines ou surhumaines. Dans ce domaine, nous imaginons systématiquement, pour des raisons d'ailleurs plausibles, des préhumains inférieurs à nous et, malgré les visionnaires romanciers ou autres, nous répugnons à imaginer des égaux ou des supérieurs dans les autres mondes naturels. Ce n'est pas seulement une question d'habitude prise.

Dans une des plus remarquables nouvelles de la « science-fiction » *le Labyrinthe* de Frank M. Robinson, dont le récit n'a malheureusement été traduit que dans le n° 72 des *Temps modernes*, l'auteur nous raconte une inquiétante aventure située sur Vénus.

Ayant rencontré sur cette planète certains êtres qu'il nomme « Squanchies », un Terrien les considère comme d'assez médiocres animaux et croit leur faire subir des tests d'intelligence rudimentaire (comme nous essayons de le faire pour les rats) jusqu'au moment où il s'aperçoit que ce sont au contraire les « Squanchies » qui l'ont capturé et qui lui imposent des tests mentaux dont il se tire plutôt mal.

Il arrive que des hommes, voire des savants, se délectent de fictions qui peuplent planètes et galaxies de populations prodigieusement plus intelligentes que nous. Mais comme les pantouflards se gargarisent de romans policiers. L'hypothèse que réellement nous pourrions rencontrer, ici même, sur notre bonne vieille planète, un jour qui ne dépendrait pas de nous, des animaux célestes qui n'auraient rien de fantastique, mais seraient beaucoup plus intelligents que nous, leur paraît tout à fait malséante.

MICHEL CARROUGES.

Bref discours à Aurélia sur les soucoupes volantes

Le visionnaire moderne de « soucoupes volantes » est le frère de tout un groupe de chercheurs empêtrés — mais qui n'étaient point médiocres — dont les doctrines s'échelonnent tout au long de l'histoire. Si nous voulons être plus sages, il y a grand profit à connaître ces égarements du temps passé. Albert-Marie Schmidt, dans ce discours à Aurélia, a réuni les plus beaux textes que l'imagination, l'éloquence, la fertilité des arguments ont inspiré aux illuminés de jadis. Qu'est-ce que nous verrions, si nous devions tous les croire? Au vrai, les enseignements de ces Enfants du Zodiaque *composent une sorte de bariolage : brouillards et jeux de nuages; on songe à ces astronomes qui ont, de siècle en siècle, toujours reculé de nous la lune, le soleil et les étoiles et pourtant le progrès de la science astronomique tenait à ces distances prises.*

Je ne suis point, chère Aury — c'est ainsi que vous appelle, je crois, M. Plantin (d'Anvers) — l'un de ces philosophes pyrrhoniens, curieux de suspendre leur jugement et qui excitaient la bile de Rabelais ou de Molière. Je crois en la valeur probante du consentement universel. Tant de gens ont vu des *gobelets volants* percer les vapeurs de leur horizon chimérique que je n'hésite pas à tenir leur existence pour avérée. Si je me surprends à sourire, lorsque l'on m'en déduit les diverses qualités, ce n'est nullement par l'effet d'un sentiment sceptique — dont vous me prêtez à tort l'ironie — mais parce que je m'étonne, à part moi, de la présomption de tant de témoins, qui ne se doutent pas que les prodiges, dont ils font leurs délices, sont la banalité même. Les *Enfants du Zodiaque* (1) dont je suis le modeste appariteur bénévole, n'en

(1) Pour apaiser votre curiosité, je veux vous révéler les noms véritables des *Enfants du Zodiaque;* sans doute me saurez-vous gré de vous apprendre aussi quel rang leur ancienneté leur assigne dans cette société fermée. Entrant par la porte d'Orient, il leur est prescrit de s'asseoir l'un après l'autre autour d'une Table Ronde, dans l'ordre zodiacal que voici :

I. — *Bélier* - Plutarque (50-120). II. — *Taureau* - Lucien (130-200). III. — *Gémeaux* - Agrippa (1486-1535). IV. — *Cancer* - Cardan (1501-1576). V. — *Lion* - Ronsard (1524-1585). VI. — *Vierge* - Goulart (1543-1628). VII. — *Balance* - Du Chesne (1544-1609. VIII. — *Scorpion* - Cyrano (1619-1655). IX. — *Sagittaire* - Villars (1635-1673). X. — *Capricorne* - Fontenelle (1657-1757). XI. — *Verseau* - Mercier (1740-1814). XII. — *Poissons* - Étienne (1764-1846).

discutent-ils point depuis plusieurs siècles? Souffrez que, pour rentrer en grâce auprès de vous, je vous communique quelques-uns de leurs précieux devis.

★

L'harmonie des sphères.

Plutarque (de Chéronée) cite, d'abord, l'aventure étrange, qui survint à l'un de ses amis, nommé Timarque. Celui-ci, chassé par l'extase à travers l'éther absolu, *ne vit nulle part la terre, mais des îles, qui brillaient doucement en échangeant constamment entre elles leurs couleurs, comme une teinture, tandis que la lumière variait d'après les changements. Elles paraissaient innombrables et d'une grandeur surnaturelle : non point toutes égales, mais rondes pareillement; il lui semblait que leur mouvement circulaire s'accompagnât d'un harmonieux sifflement de l'éther; car à la douceur de leur mouvement répondait la suavité de cette voix, faite d'un parfait accord.*

★

La création continuée.

Dans ces mystérieuses assiettes célestes, Timarque inclinait à reconnaître des étoiles, éternellement chargées du fluide vital de l'univers. Les unes *paraissaient s'éteindre* et s'engouffraient soudain. Les autres *brillaient à nouveau et reparaissaient du fond de l'abîme, secouant, comme une fange, une sorte de brouillard sombre.* Au reste, le mouvement, qui les transporte, se dérègle parfois et change leur figure. Timarque en découvrit, *qui tanguaient, les unes moins, les autres plus, comme nous voyons ballottés les flotteurs, qui indiquent à la surface de la mer la place des filets : quelques-unes, pareilles aux fuseaux des filandières* (!) *tiraient d'un mouvement désordonné et inégal, qu'elles ne pouvaient remettre dans la ligne droite* (1).

Les météoriques.

Le pasteur Simon Goulart (de Senlis) déclare à son tour, qu'ayant tenu registre de toutes les apparitions d'objets météoriques, dont il a reçu avis, il prendra la liberté d'ajouter quelques compléments à l'exposé de son éminent confrère. Tour à tour, il évoque, *près de Saverne, une tête de taureau entre les cornes de laquelle étincelait une fort grande étoile (1500); en Wurtemberg, trois Soleils, qui portaient, tous trois, la figure d'une longue épée de couleur luisante et marquetée de sang, dont les pointes s'étendaient fort avant (1514); en Saxe, sur le minuit, le ciel étant découvert et clair, une croix de couleur roussâtre (1517); sur Aix-la-Chapelle, un chevron ardent, terrible à regarder, à cause de sa masse et longueur : ce chevron, baissant en terre, y fit un grand dégât, puis, remontant en l'air, se convertit en forme de cercle (1517); sur la Suisse, une heure devant midi, le temps étant fort clair, un grand cercle blanc*

(1) *Démon de Socrate*, trad. Édouard des Places s. j., Albin Michel.

et luisant, dont le centre, depuis la partie droite jusques à la partie gauche, était occupé de l'arc-en-ciel, selon qu'il a accoutumé de se montrer : ce cercle tournoya quatre heures durant, droit au milieu du rond du soleil (1544); sur Halberstadt, une boule noire, partant du milieu de la Lune, et courant impétueusement vers le septentrion (1517); sur Hambourg, enfin, un globe ardant et luisant comme le Soleil, roulant vers la partie méridionale, les rayons duquel étaient si chauds que les passagers ne pouvaient durer dedans les navires, mais furent contraints de se cacher et mettre à couvert, cuidant que leurs vaisseaux dussent brûler (1547) (1).

★

Les démons.

Qui occupe ces véhicules étincelants? Pierre de Ronsard (de la Possonnière) estime que, comme dans les premiers âges du monde, certains Anges s'en servent pour rendre visite aux demoiselles de chez nous. Saisi d'enthousiasme, il se met à improviser des vers nombreux. Il y affirme, parlant des Démons,

Que les Anges des Cieux autrefois les conçurent
Dans les ventres charnels de nos femmes, épris
De leur grande beauté, qui déçut leurs esprits :
Voyez quelle puissance a la beauté des femmes!

Il ajoute que ce commerce confus n'a jamais cessé. Craignons que les écuelles de l'infini, violant notre espace vital, n'y accroissent le nombre des démons incarnés ! Comme Plutarque se porte garant de la chasteté de nos petites compagnes, Pierre de Ronsard semble regretter sa diatribe. Les passagers de ces calottes astrales, dont le périple dérange notre incertaine tranquillité, n'appartiendraient-ils pas à la noble espèces des Etres Elémentaires, chargés par la Providence de répartir parmi nous les divers rayons cosmiques? Ouvriers attentifs, souhaitant examiner le résultat de leurs travaux, ils surveilleraient, de leurs nacelles baroques, les hommes, dont iis excitent les passions.

★

Les Sylphes.

L'abbé Nicolas de Villars (d'Alet) se range volontiers à l'opinion de Pierre de Ronsard. Les esprits *élémentaux* ont l'habitude de se déplacer sur des chaloupes volantes. Leur donnant le nom générique de *Sylphes*, mais ne trouvant aucune difficulté à ce qu'ils habitent les cinq planètes et les deux luminaires, l'abbé Nicolas de Villars conte l'anecdote que voici : *Le fameux Cabaliste Zedechias se mit dans l'esprit, sous le règne de... Pépin, de convaincre le Monde que les Eléments sont habités par tous ces Peuples, dont je vous ai écrit la nature. L'expédient, dont il s'avisa, fut de conseiller aux Sylphes de se montrer en l'Air à tout le monde; ils le firent avec magnificence; on voyait dans les Airs des Créatures de forme humaine,*

(1) *Histoires prodigieuses.*

tantôt rangées en bataille, marchant en bon ordre, ou se tenant sous les armes, ou campées sous des pavillons superbes, tantôt sur des Navires aériens d'une structure admirable, dont la Flotte volante voguait au gré des Zéphirs. Qu'arriva-t-il? Pensez-vous que ce Siècle ignorant s'avisât de raisonner sur la nature de ces spectacles merveilleux? Le peuple crut d'abord que c'étaient des Sorciers, qui s'étaient emparés de l'Air, pour y exciter des orages et pour faire grêler sur les moissons.

L'abbé Nicolas de Villars redoute que les Sylphes, dans leurs soucoupes rapides, n'enlèvent les esprits forts qui les récusent en doute : *Les Sylphes, voyant le Peuple, les Pédants et les Têtes couronnées s'alarmer ainsi contre eux, résolurent, pour faire perdre cette mauvaise opinion, qu'on avait de leur Flotte innocente, d'enlever des Hommes de toutes parts, de leur faire voir leurs belles Femmes, leur République et leur Gouvernement, et puis de les remettre à terre en divers endroits du Monde. Ils le firent, comme ils l'avaient projeté. Le Peuple, qui voyait descendre ces Hommes, y accourait de toutes parts, prévenu que c'étaient des Sorciers, qui se détachaient de leurs Compagnons, pour venir jeter des venins sur les fruits et dans les fontaines : suivant la fureur, qu'inspirent de telles imaginations, il entraînerait ces innocents au supplice* (1).

★

L'urbanité des lunatiques.

Bernard de Fontenelle (de Rouen) réplique à M. l'abbé Nicolas de Villars que la douceur incomparable de notre époque rend de telles horreurs impossibles. Quant à la civilité des voyageurs sidéraux, tout l'atteste. Ne pressent-ils pas sur leur cœur ceux qui les rencontrent? D'ailleurs, Jérôme Cardan (de Pavie) approuve cette apologie. Son père, professeur distingué, a vécu dans la familiarité de sept créatures célestes. Il relatait en ces termes les circonstances de leur première manifestation, le 13 août 1491 : *Sept hommes se sont apparus à moi, vêtus d'habits de soie, d'un manteau presque en la manière des Grecs, ayant chausses rouges, comme il semblait, ayant pourpoints sur leurs chemises resplendissants et rouges, d'une façon plus étroite que la commune et fort belle. Toutefois, ils n'étaient que deux ainsi vêtus, lesquels semblaient être les plus nobles. Deux autres compagnons suivaient le premier de ces deux, qui était le plus grand et rouge. Les autres suivaient le second, qui était le plus pâle et le moindre de corps. Quand on les interrogeait qu'ils étaient, ils répondaient être hommes presque composés d'air, qui naquissaient (sic) et périssaient, mais que leur vie était plus longue que la nôtre, laquelle s'entendait jusqu'à trois cents ans* (2)

Si dans leur astre, les hommes vivent très vieux ; en revanche, sur terre, ils meurent comme des carpes sur le gazon. C'est que notre air plus épais, les empêche de s'acclimater parmi nous : *Chacun a pour prison l'air qu'il respire. Nous trouvons que le nôtre est*

(1) *Gabalis.*
(2) *De la Subtilité.*

mêlé de vapeurs plus épaisses et plus grossières que celui de la Lune. A ce compte, un habitant de la Lune, qui serait arrivé aux confins de notre monde, se noierait dès qu'il entrerait dans notre air, et nous le verrions tomber mort sur la terre.

Et Fontenelle ajoute : *S'ils étaient assez habiles pour naviguer sur la surface extérieure de notre air, et que de là, par la curiosité de nous voir, ils nous pêchassent comme des poissons, cela vous plairait-il? — Pour moi,* répond à Fontenelle, une de ses savantes interlocutrices, *je me mettrais de mon propre mouvement dans leurs filets, seulement pour avoir le plaisir de voir ceux qui m'auraient pêchée?*

Mais Fontenelle, qui n'aime pas que l'on se gausse de ses caprices, conclut sur un ton fort confiant :

— *L'art de voler ne fait encore que de naître : il se perfectionnera, et, quelque jour, on ira jusqu'à la Lune* (1).

★

Au fil de l'air.

Dans la lune, Lucien (de Samosate), lui, proteste qu'il s'y est déjà rendu — contre son gré, d'ailleurs — par les moyens les plus simples, au cours d'une croisière qu'il faisait en Méditerranée : *Une bourrasque fondit sur nous subitement, fit tourbillonner notre vaisseau, l'enleva dans les airs à une hauteur de trois mille stades et ne lui permit plus de se reposer sur les flots. Telle était la violence du vent qu'en tombant sur la voile et en la gonflant, il maintenait le bâtiment suspendu dans l'espace.*

La nef est bientôt environnée de disques volants, qu'à l'exemple de Plutarque, Lucien appelle des *Iles* : *Tant que dura le jour, nous n'apercevions aucun objet en dehors de notre sphère; mais, la nuit venue, une foule d'autres îles nous apparurent dans le voisinage, les unes plus grandes, les autres plus petites, toutes couleur de feu.*

Lucien et ses compagnons sont mêlés au conflit, qui oppose Endymion, roi de la Lune, à Phaéton, empereur du Soleil. Le vent suffit à ravir dans l'air raréfié ces soldats d'élite, que l'on nomme, à juste titre, les *Anémodromes : De longues tuniques leur pendent jusqu'aux talons. Ils les donnent à gonfler aux vents en guise de voiles, et sont ainsi transportés comme des vaisseaux* (2).

★

Anticipations.

Savinien de Cyrano méprise, lui, ces planeurs géants et ces parachutistes. Il se souvient de son premier périple dans un engin à réaction : *Dès que la flamme eut dévoré un rang de fusées, qu'on avait disposées six à six, par le moyen d'une amorce, qui bordait chaque demi-douzaine, un autre étage s'embrasait, puis un autre, en sorte que, le salpêtre prenant feu, éloignait le péril en le croissant. La matière toutefois étant usée fit que l'artifice manqua. Et, lorsque je ne songeais plus qu'à laisser ma tête sur celle de quelque montagne,*

(1) *Pluralité des Mondes.*
(2) *Histoire véritable.*

je sentis — sans que je remuasse aucunement — mon élévation continuée, et, ma machine prenant congé de moi, je la vis retomber vers la terre (1).

★

États et empires du cosmos.

On peut continuer de confronter ces voyages des *Enfants du Zodiaque;* leurs impressions forment un réseau de rapports, aussi homogènes que les souvenirs de vacances des amateurs de « voyages organisés » revenant de Norvège ou d'Égypte : on passe seulement du froid au chaud.

Joseph Du Chesne (de Mozancé), autre navigateur interplanétaire, scande du pied le chant, qu'il entonna (prétend-il) lorsqu'il pénétra dans le ciel de Saturne :

Comme il neige et il pleut! comme il grêle et verglasse
Dans ce septième mont par où il faut qu'on passe,
Devant qu'heureusement on arrive à bon port!
Ma Muse, prenons cœur : ce n'est rien qu'une nue.
Tout au plus grand danger le nocher s'évertue.
Le soldat a l'assaut fait son plus brave effort (2).

Victor Étienne (de Jouy) ne se souvient pas d'avoir pâti de ce froid sidéral. En revanche, lorsqu'il piqua sur Mercure, une ardeur intense l'incommodait : *Je sentais, en m'approchant, une chaleur excessive. Mon sang devenait bouillant, et je me trouvais une vivacité, une pétulance, qui m'étonnaient moi-même. Un peuple nombreux s'était rassemblé pour me voir précipiter du haut des airs : apparemment que leurs astronomes avaient prédit ma chute. Les habitants de cette planète avaient une figure approchante de celle des singes. Leurs yeux étaient vifs et pleins de feu. Leurs membres étaient continuellement agités. Ils étaient légers et étourdis, ce que j'attribuais à l'air enflammé, qu'ils respiraient, car je me sentais moi-même dans une grande agitation* (3).

Si les astres, grâce à ces réseaux tendus par les voyageurs intersidéraux, prennent une importance qu'on n'est pas tenté de leur attribuer, lorsqu'on les laisse flotter librement en plein ciel, il convient d'établir avec les habitants des autres planètes une liaison télégraphique permanente. Louis Mercier nous avertit que nos voisins sont en train d'y pourvoir : *Une nuit, l'Astre était dans son plein, et j'étais resté assez tard dans mon jardin... qu'aussitôt un point vif et lumineux frappa ma vue. Il semblait me devancer de quelque côté que je tournasse mes pas. Je m'arrête enfin. Je regarde. J'examine. J'aperçois que ce point brillant était une flèche lumineuse, dont la pointe écrivait sur la terre. Et cette flèche était un rayon immense, qui partait directement de la Lune* (4).

Ainsi les *Enfants du Zodiaque* ont donné leur avis.

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

(1) *L'Autre Monde.*
(2) *Chant dorique.*
(3) *Visions.*
(4) *Songes.*

Les Martiens parmi nous

Appliquons maintenant l'idée de *Soucoupes volantes* aux faits divers. Roger Grenier qui, depuis six mois, surveille dans les journaux de grande information le phénomène des modernes météoriques, dresse une table des événements qui s'y accordent et étudie l'état d'esprit des visionnaires, dont une vue plus perçante, permettant de surmonter les distances astrales, n'est pas la seule « qualité occulte ».

Les visions de soucoupes volantes — c'est-à-dire d'engins aériens ne correspondant à rien de connu — se manifestent depuis 1947 — d'abord aux États-Unis. Le 7 janvier 1948, le chasseur à réaction du captain Thomas Mantell est « désintégré en plein vol » alors qu'il est lancé à la poursuite d'une soucoupe. Bien que rien ne permette de conclure à la réalité de ce qu'il poursuivait — encore moins à un combat, au cours duquel quelque rayon destructeur serait venu à bout du Terrien *— il y a là de quoi frapper les esprits.*

Depuis, les soucoupes, *objets réels, mirages fallacieux ou visions d'hallucinés, envahissent tous les ciels, et deviennent une rubrique assez permanente des journaux de tous les pays :* flying saucer, disco volante, plato volador... *En même temps la littérature de « science fiction » devient populaire et rivalise avec les « westerns » et les romans noirs.*

Mais le phénomène le plus curieux a été le prurit de l'automne de 1954, la flambée qui, pendant trois mois, a donné la première place de l'actualité à ces apparitions. Chose curieuse, cette grande fièvre des soucoupes s'est produite après les vacances, à la rentrée, c'est-à-dire à une époque où l'information cesse d'être creuse et où les journaux n'ont plus de place pour le « serpent de mer ».

Malgré les milliers de témoins spontanés produits par ce trimestre, il ne semble pas que l'étude technique des soucoupes, *la connaissance de leur origine, de leur nature, de leur mode de propulsion ait beaucoup progressé. Il est très difficile de trouver dans la presse un seul témoignage satisfaisant. Pour croire un homme qui décrit un phénomène aussi extraordinaire, il faudrait effectuer une véritable enquête sur son univers mental, son jugement, sa crédulité, etc. Il faudrait s'assurer que le correspondant local a transmis le témoignage correctement. Il faudrait savoir si, à Paris, un « rewriter » facétieux n'a*

pas infléchi la vérité dans un sens légèrement burlesque, — grande tentation devant un tel sujet.

Pris isolément, chacun de ces témoignages est donc sujet à caution, mais on peut tirer de l'ensemble quelques observations.

A l'époque où les engins se sont multipliés, prenant des formes originales — allant du cigare au bocal volant, s'armant de trépieds, d'antennes — un fait capital s'est produit. Les témoins ne les voient plus en l'air, mais au sol. Souvent l'équipage sort de l'engin et essaye d'entrer en conversation avec les humains. Très vite, les occupants des soucoupes deviennent des Martiens. Enfin, quand l'engin et ses passagers sont repartis vers les espaces infinis, à une vitesse vertigineuse, et, toujours, à la verticale, il reste sur le sol des traces de leur atterrissage : un peu d'herbe foulée ou brûlée, de la terre soulevée, une traverse de chemin de fer écornée, car les soucoupes aiment à se poser sur les voies ferrées.

Le premier Français qui voit des Martiens et qui fait ainsi passer la rubrique soucoupes à la première page des grands journaux, est un ouvrier métallurgiste de Quarouble (Nord). Ses Martiens sont deux petits êtres de moins d'un mètre, revêtus de scaphandres.

Quelques jours plus tard, un paysan du plateau de Millevaches prétend que le pilote d'un cigare volant est descendu l'embrasser. Cette affabilité du Martien ne se démentira plus. Un scaphandrier du ciel caresse le bras d'un paysan de la Vienne. Un autre, tout velu, tape amicalement sur l'épaule d'un ouvrier boulanger du Finistère et le suit jusque dans son fournil. En Dordogne, un cultivateur jure sur l'honneur que deux hommes en kaki sont descendus d'une soucoupe, lui ont serré la main, ont parlé une langue inconnue et ont caressé son chien. En Auvergne, des Martiens photographes tapotent longuement la main du Terrien qu'ils veulent photographier.

En France, les Martiens sont en général de petits hommes. Au Portugal, des paysans voient des géants de deux mètres cinquante qui les invitent à monter à bord de leur sphère. Les paysans, casaniers de nature, déclinent poliment l'invitation.

Le Martien est le plus souvent habillé d'une combinaison et coiffé d'un casque-scaphandre soit entièrement transparent, soit muni d'un hublot. Celui qui a été vu par une femme de Valence (Drôme) ressemble à un gosse qu'on aurait mis dans un sac de cellophane. Plus rarement, le Martien est vêtu de fourrures ou couvert de poils. L'un d'eux portait en outre un corset de couleur orange et une toque en peluche. Et à Pourvoy-la-Chétive (Moselle), trois enfants voient un Martien en soutane descendre d'une soucoupe à trois pieds.

Le Martien dispose en général d'un rayon paralysant qui empêche les téméraires d'approcher, si la peur ne leur a pas déjà coupé les jambes. Ce rayon arrête à l'occasion les moteurs des autos et éteint leurs phares. Le Martien est doué de la parole, mais son langage est inintelligible. Un Martien a pourtant abordé, sur la route d'Hyères, le patron toulonnais du Bar des Pétanqueurs, en proférant ces mots : « On voit bien que vous êtes Français. » Cela dit avec un accent pointu, l'accent de Paris. A Montluçon, un cheminot surprend une soucoupe près de la citerne à gas-oil destinée à alimenter les autorails.

— Que faites-vous là? *demande le cheminot au* Martien *qui était de petite taille, et pourvu de poils.*

— Gas-oil, *répond en français (si l'on veut) le voyageur interplanétaire.*

★

Mais qui voit des Martiens *et des* soucoupes?

Les soucoupes *— si l'on entend par ce mot tout phénomène lumineux un peu singulier s'inscrivant dans le ciel — peuvent avoir un immense public. Par exemple, la population entière de Rome en a vu une.* Ça brillait et ça se déplaçait. *Mais était-ce une soucoupe, un ballon-sonde, un avion, un nuage? On ne l'a jamais su. Nous voulons parler seulement de ceux qui voient évoluer de véritables soucoupes — si l'on peut dire, de ceux qui les contemplent au sol, de ceux qui rencontrent des* Martiens.

En général, il s'agit de personnes exerçant des métiers, disons assez contemplatifs : journaliers agricoles, gardeuses de chèvres, cantonniers. Au début, l'agriculture a presque fourni à elle seule la totalité des humains favorisés par les apparitions. Puis, la presse chauffant à blanc l'opinion jour à jour, les soucoupes ont commencé d'apparaître aux classes moyennes. Là, pour appuyer les témoignages, on citait des autorités. Telle visionnaire était la femme du Président de l'Association départementale des Anciens combattants, *tel autre, un* ex-aviateur de soixante-quinze ans, *avait été jadis le* professeur de pilotage de Guynemer ! *Beaucoup de retraités ont vu des objets dans le ciel. On en est venu enfin aux architectes, aux médecins, et même à une vedette célèbre, Michèle Morgan, à qui est apparu, une nuit, un gros disque lumineux, près de la Tour Eiffel. Quand on signala des instituteurs parmi les témoins, on put croire que les esprits forts eux-mêmes étaient conquis.*

Au milieu de cette fantastique vision ou hallucination collective, certains sujets ont sacrifié à des mythes plus personnels. Une demoiselle d'un village de la Vienne a vu dans le ciel un engin ayant la forme d'une banane dont une des extrémités rougeoyait, tandis que l'autre était hérissée de fines antennes.

Au bout de trois mois, les journaux s'étant lassés de parler des soucoupes, les populations cessèrent d'en apercevoir. La saison et le temps devenaient d'ailleurs peu propices aux observations aériennes, tandis que, de leur côté, et pour les mêmes raisons atmosphériques, les Martiens *avaient peut-être renoncé à leurs explorations. Le procès Dominici, envahissant les colonnes des journaux, a porté le coup de grâce aux soucoupes. La panoplie de Martien a été réduite à un jouet qu'on trouve dans toutes les vitrines de Noël. La reine d'Angleterre en a offert une à son petit garçon.*

Roger Grenier.

« *Aide-toi, le ciel t'aidera* »

Robert Amadou se préoccupe de savoir ce que veulent dire ces étranges visionnaires, décrits par Roger Grenier, quand ils affirment qu'ils voient des Martiens et que les Martiens sont aimables. Ce petit bout d'homme, venu d'un autre monde, bien qu'inoffensif, ne plaide-t-il pas contre « Dieu », contre l' « Homme », contre le « Monde » où nous sommes tous et auquel nous devons faire face?

Une étude attentive des observations publiées, convainc que la peur n'est pas le sentiment dominant des visionnaires de *soucoupes volantes*. Les « soucoupes » n'attaquent pas l'homme, ni ne le terrifient. D'ordinaire, elles disparaissent à l'approche des avions, et, si elles les suivent, c'est à une distance qu'elles ne cherchent pas à réduire. Lorsqu'un avion américain fut détruit au cours d'une chasse à la « soucoupe », chacun admit qu'il était l'agresseur et que son sort n'était dû qu'à lui-même : pourquoi s'était-il approché si près? Mais nul n'attribua aux pilotes de la « soucoupe » la responsabilité directe, l'initiative de l'accident. Les « soucoupes » ne sont pas assassines, elles n'allument pas d'incendies, ne déchaînent aucun cataclysme.

Quant au comportement des habitants des autres planètes, venus à bord des « soucoupes », il est plus étonnant encore. Ces êtres ne sont pas des monstres et, s'ils sont différents des hommes, c'est qu'ils représentent, aux yeux populaires, l'homme de demain, le surhomme, le frère aîné. A quels actes se livrent-ils? A des actes amicaux, familiers, rassurants. Ils donnent l'accolade aux Terriens, ils demandent du feu, posent sur l'épaule une main affectueuse. Jamais, ils ne menacent, jamais ils n'effraient. Jamais un homme n'a fui, tremblant de peur, devant un « Martien ». La seule influence que, parfois, ils exercent sur l'homme est une influence *paralysante*. Ils ne tuent point, ils ne blessent pas ; ils empêchent de nuire, soit pour se protéger, soit pour garder l'homme de sa propre folie.

Où est Wells? Où sont les guerres des mondes? Si les hommes craignent que des conflits s'instaurent dans l'espace intersidéral, c'est aux satellites artificiels qu'ils pensent, aux plates-formes préfabriquées, peuplées par des hommes qu'on aura transportés par fusées, au-delà des limites de la pesanteur pour bombarder la terre : guerre entre des mondes extra-terrestres, mais guerre entre deux mondes humains.

La crainte, si elle existe, est du côté des « Martiens ». Parfois, on leur prête une crainte égoïste : les expériences nucléaires accomplies sur la terre pourraient endommager leur planète, ils quittent « *Mars* » et viennent faire la leçon aux populations trop turbulentes de la planète Terre.

Mais où se situerait alors l'espoir qui anime les observateurs de « soucoupes » et qui suppose la rencontre de « Martiens »? Il semble que l'homme qui voit les « soucoupes » délivre ses angoisses liées aux malheurs prêts à fondre sur la terre et — qui sait? — sur l'univers entier. A ces angoisses, l'homme veut un remède. Il n'attend plus ce remède des autres hommes ; on l'a trompé trop de fois ; il a traversé trop de luttes ; il ne croit plus en lui ni en son espèce. L'espoir, sa foi il les place dans les êtres supérieurs qui vivent sur d'autres globes, en Mars ou en Vénus.

Le « Martien » s'inquiète sinon pour sa race, du moins pour l'humanité ; il vient nous sauver ; sans doute nous exhortera-t-il à la concorde ; sans doute nous montrera-t-il le spectacle d'une société paisible. En tout cas, il parviendra à ses fins généreuses, nous mettra hors d'état de nuire, hors d'état de nous détruire.

Donc, la conjoncture présente rend naturelle la naissance d'un état affectif, où se joignent la crainte d'une guerre menée à coups de bombes A. H. ou B., la perte de confiance en l'homme et l'espoir, qui, malgré tout, demeure. Il reste à étudier, après le mécanisme psychologique de la « vision » hallucinatoire ou illusoire, après la signification du phénomène « soucoupe », le processus mythologique, qui « réalise » cet état actif et fournit la matière de perceptions sans fondement objectif. En d'autres termes, pourquoi les « soucoupes volantes », pourquoi les « Martiens »?

Il est inutile, certes, d'insister sur l'apparition de signes dans le ciel à chaque tournant de l'histoire du monde ou d'un homme. Mais les « soucoupes », signes dans le ciel, ne sont pas seulement phénomènes de nature ; par leur intermédiaire, la foi perdue en l'humanité, se réfugie en d'autres mondes, plus heureusement peuplés. Le « Martien » et le « vénusien » sont les derniers représentants des « fils du ciel » : ils ne sont pas seulement des personnages mythiques, ils se rangent parmi les divinités, dieux et divas.

D'ailleurs, à tous ces mythes, la science moderne apporte des justifications. Les derniers perfectionnements de l'aéronautique sont appliqués aux « soucoupes volantes » ; la proximité des voyages interplanétaires rend nos planètes-sœurs elles-mêmes plus proches ; des fragments mal entendus d'Einstein ouvrent la voie magique d'une quatrième, d'une cinquième, d'une sixième dimension spatiale. Toutes les découvertes, et surtout les plus déroutantes pour le bon sens, habillent de neuf des représentations très anciennes et livrent ainsi à l'angoisse, dont nous avons dit quelques composantes, le mythe qui l'exprimera et, en même temps, l'exorcisera. Par l'hallucination, par l'illusion, par le mensonge bientôt mythomaniaque, cette expression, cet exorcisme seront projetés en dehors de l'homme et, pour les psychismes troublés et avides de nouveauté, acquerront une réalité apaisante.

L'intervention de données scientifiques mal assimilées contribue ainsi à accroître une vraisemblance : tant de choses naguère impossibles deviennent si vite possibles que tout, en somme, est devenu possible.

La presse communiste occidentale et orientale a vu dans les soucoupes volantes le moyen d'une manœuvre capitaliste destinée à distraire les peuples, au moment où les préparatifs d'une troisième guerre mondiale commençaient de les préoccuper. Très schématiquement, le phénomène « soucoupe » tiendrait le même rôle que tout phénomène religieux : un rôle *d'aliénation*, pour l'individu et pour la classe.

Les marxistes, sur un point, ont raison : les hommes, qui placent leur espoir dans un secours venu d'en haut sous la forme des soucoupes volantes et de leurs passagers, se détournent de la réalité et abandonnent la lutte qui mettrait un terme à leurs angoisses ; ils sont passifs. On attend, en effet que les « Martiens » réduisent les difficultés, conjurent les périls ; on finit même par attendre d'eux qu'ils interdisent, par des moyens coercitifs, les actes qu'on ne cherche plus à contrôler. Ne sous-estimons donc pas le danger de la publicité accordée dans la grande presse aux récits des visionnaires. Mais il faut aller plus loin. Comme il arrive souvent, le mythe annonce le mystère, préfigure la mystérieuse vérité, nous y achemine comme par une lente « pédagogie ». Le mythe du salut venant d'en haut — dont les soucoupes volantes sont l'avatar le plus récent — dévoile le vague sentiment des secours providentiels. Sans doute on sert encore le mythe et l'on mythifie le mystère en se demandant avec une redoutable confusion « si les Martiens sont des anges »? Mais si les anges n'existaient pas, s'ils ne devaient pas, sur les chevaux de l'Apocalypse, ouvrir les périodes catastrophiques de la fin du monde, il n'est pas sûr que les hommes verraient des « Martiens » et attendraient d'eux la paix.

Le mythe des soucoupes volantes annihile la volonté de l'homme qui doit faire son destin ; il masque aussi un axiome impérissable : le salut vient du ciel. Si le mythe des « soucoupes » traduit un déséquilibre, la conciliation de l'exigence humaine et de l'aide divine est si profonde que sa rupture seule engendre les Martiens et fabrique les soucoupes. Le mythe, trop humain, est, en fait, inhumain. Mais le mystère est pleinement humain, qui comble l'homme et le dépasse en l'élevant. Le « Martien » monté sur sa soucoupe tient non seulement la place de l'homme mais aussi celle de Dieu ; il détruit l'un et l'autre ; il n'est ni l'un ni l'autre. Mais, entre Dieu et l'homme, il n'est pas de choix ; choisir l'un, c'est choisir l'autre. Les habitants de Mars, loin de nous apporter quelque réconfort, ont déjà opéré, parmi nous, des ravages. La vieille sagesse humaine s'oppose à ce dérèglement : *Aide-toi, le ciel t'aidera.*

ROBERT AMADOU.

AGENDA

de la Table Ronde

LUNDI 1er NOVEMBRE

PRÉSENTATIONS DES « AMANTS MAGNIFIQUES » ET DE « L'ÉCOLE DES MARIS », DE MOLIÈRE (COMÉDIE FRANÇAISE, SALLE RICHELIEU).

Lorsque de jeunes comédiens, voici dix-huit mois, avaient voulu représenter Psyché, *avec les costumes d'un jeune décorateur : Jacques Noël, la critique n'avait pas eu de mots assez durs, contre le spectacle et contre la tentative de ressusciter un « divertissement » du Grand Siècle. Les vers de* Psyché *sont cependant parmi les plus beaux de Corneille et le mythe lui-même, qui sert de prétexte à la dernière grande réalisation poétique du théâtre classique, est assez exaltant pour qu'on puisse s'y attacher. Entièrement écrits de la main de Molière*, les Amants magnifiques *ne représentent qu'un divertissement auquel il faudrait un nouveau Bérain pour lui rendre vie. Au lieu de cela, des décors et des costumes qui hésitent entre la boîte de bonbons de la* Marquise de Sévigné, *la devanture des Galeries Lafayette et la distribution des prix dans je ne sais quelle ville de province. Le public qui ne connaît que les Galeries Lafayette, les boîtes de bonbons et les fêtes de collège, est, bien sûr, ravi. J'allais oublier les Fables de La Fontaine illustrées pour cadeau de jour de l'an. Pourquoi La Fontaine et ses animaux? Pourquoi non? Lorsqu'on a perdu à ce point le sens du goût, de la mesure, lorsqu'on permet que se ridiculise un comédien comme Robert Hirsch. lorsqu'on affuble d'oripeaux Renée Faure, Annie Ducaux ou Henri Rollan, lorsqu'on a tant de millions à dépenser et que tout le monde trouve ça bien, pourquoi se gêner?*

Cette mauvaise copie des Folies-Bergère — au moins, il y a des femmes nues — est précédée de la ravissante École des maris *que, seule, Micheline Boudet joue dans le ton. Imitant pour ses décors le tableau des « Farceurs français et italiens », Mme Lalique, qui voudrait ressembler à Cassandre, montre qu'elle ne peut décidément rien comprendre à la couleur ou aux éclairages. Mais c'est moins catastrophique que pour* les Amants...

GUY DUMUR.

MARDI 2 NOVEMBRE

Livres nouveaux. — Renée Massip : la Régente. — Jehan Vellard : Dieux et parias des Andes.

RENÉE MASSIP : LA RÉGENTE.

La Régente est un roman écrit « entre guillemets », c'est-à-dire un truquage dans un texte pour imiter le vrai, pour octroyer au lieu commun une intention, un clin d'œil. Mme Renée Massip use de ce procédé jusqu'à la satiété. La Régente, c'est une mère autoritaire, une institutrice solennelle et âpre, la terreur dans une famille!

Sur la tombe de cette mère, Claire, sa fille, remonte interminablement ses souvenirs d'enfance. En dessous de la confusion verbale, à la mode du jour, c'est innocent comme du Gyp. Mais ce qui était autrefois Bibliothèque de ma Fille est devenu aujourd'hui quelque chose de plus pédant. Nous avions compris en quelques pages le caractère de cette mante irréligieuse, le genre de vie de la famille et la morne existence provinciale. La pauvre Claire ne s'en sort pas! Une nouvelle, à la rigueur aurait pu la cerner; mais pas le délayage de ce texte! En voici un passage : *On craignait « le réboum », mot de la mère pour dire : réaction. Il y aura du réboum. O sort clownesque; cette inventeuse géniale avait passé sa vie à enseigner passionnément une langue ou banale ou précieuse à des enfants qui en feraient un usage ou banal ou pédant. N'est-ce pas le pire malheur? Elle ne s'en plaignait jamais, elle admirait cette platitude obligatoire : « L'alcoolisme est l'engrais de la phtisie, » proposait-elle en modèle d'écriture, et toute la classe écrivait, appliquée: « L'alcoolisme est l'engrais de la phtisie »* etc., etc., voilà le ton du livre, n'est-ce pas le pire malheur? Non, décidément je n'ai pas eu le bon *réboum.*

(Éditions Gallimard.) YANETTE DELÉTANG-TARDIF.

JEHAN VELLARD : DIEUX ET PARIAS DES ANDES.

Cet ouvrage est consacré à l'une des plus anciennes peuplades primitives de l'Amérique du Sud, les Ourous. *Ce livre est l'histoire d'un petit groupe humain...* nous dit l'auteur dans son introduction. Nous n'avons donc pas affaire à un reportage, ni à un quelconque récit de voyage. Au contraire, l'étude est ici extrêmement sérieuse, un peu trop peut-être. Mais si l'on regrette parfois le pittoresque sacrifié à une riche documentation, l'œuvre reste originale et attachante.

Nous, peuple du lac, nous ne sommes pas des hommes. Étrange affirmation des derniers vieillards de la tribu, dont les récits confus et fragmentaires ont permis à M. Vellard de reconstituer la légende de la race. Les Ourous se proclament antérieurs à la création du soleil; seuls ils existaient à l'origine, au milieu des ténèbres; les hommes sont venus plus tard et les ont refoulés, anéantis. « Dieux, » parce qu'ils inspirèrent à leurs conquérants, aux Incas, aux Espagnols même, une sorte de terreur sacrée, appuyée sur une multitude de pratiques magiques, de rites étranges; « parias, » en raison du mépris que leur a toujours attiré cette barbarie, cette basse culture dont ils n'ont jamais pu, ou voulu, se défaire. M. Vellard, qui confronte, avec science et habileté, récits légendaires, découvertes archéologiques, et mémoires des premiers envahisseurs espagnols, parvient à nous donner une idée claire des grandes lignes de l'histoire de cette peuplade qui finit aujourd'hui de s'éteindre, pour avoir refusé jusqu'au bout toute compromission avec *les hommes.* L'auteur, l'un des spécialistes de l'Amérique du Sud, avait connu les Ourous lors d'une mission biologique en Bolivie; il y revint à plusieurs reprises et sut vaincre leur première hostilité; il eut tout le loisir d'étudier

sur place leurs coutumes et dresse, dans son livre, un tableau complet des mœurs des Ourous. Peut-être cette partie offre-t-elle moins d'intérêt? Somme toute, nous pouvions deviner que les Ourous, comme toutes les peuplades primitives, vivent de la pêche, de la cueillette et d'une maigre culture; et si les Ourous ne chassent pas, c'est sans doute qu'ils passent leur temps au milieu des marais du lac Titicaca, à 4 000 mètres d'altitude, là où le gibier se fait rare. La légende et l'histoire des Ourous offrent plus de singularité que leurs coutumes. Leur vie sociale est naturellement inexistante, leur vie religieuse mystérieuse et compliquée. Sachons toutefois que le type Ourou se différencie nettement des autres types raciaux des Indiens de l'Amérique du Sud, et qu'il en est de même pour leur dialecte. Les Ourous voient là des preuves évidentes de leur origine particulière. M Vellard termine en essayant de distinguer les diverses tribus qui peuvent être appelées Ourous, distinction qui n'est pas toujours commode en raison des nombreux croisements qui se sont produits. Regrettons à la fin une péroraison prophétique qui n'a que de lointains rapports avec les Ourous et fait une dernière page bien banale. C'est dommage.

Mais ne jetons pas trop la pierre à M. Vellard. Son ouvrage — original par le sujet — est encore clairement construit, abondamment documenté et illustré de reproductions photographiques qui nous familiarisent avec la vie de la peuplade, avec ses engins de pêche, avec la forme si particulière — encore un trait d'originalité — de ses habitations. M. Vellard nous fait pénétrer dans les secrets de cette peuplade inconnue dont il nous raconte les malheurs et la lente disparition. Nous ne connaissions pas les Ourous. Grâce à M. Vellard, c'est maintenant chose faite, et bien faite. Il est dommage, cependant, que nous apprenions l'existence de cette race à l'heure même où elle disparaît.

JEAN-CLAUDE CARRIÈRE.

MERCREDI 3 NOVEMBRE

Livres nouveaux. — Jacques Suffel : Anatole France par lui-même.

JACQUES SUFFEL : ANATOLE FRANCE PAR LUI-MÊME.

Je ne suis pas aussi sûr que M. Suffel de l'influence exercée sur Anatole France par son père, François-Noël Thibault. Sans doute celui-ci était-il bouquiniste, mais on sait que cet ancien garde du corps du roi, longtemps illettré, n'apprit que fort tard à lire. Quoi qu'on en ait dit, il ne semble guère avoir été capable de donner à son fils le goût des lettres. Mais il lui donna assurément le goût des beaux livres.

Bien qu'il passât son enfance parmi les livres, il fut loin d'être un élève studieux. Toute sa vie, au reste, il garda un détestable souvenir de ses années de collège. Ses professeurs le jugèrent insou-

ciant, léger, nonchalant. S'il passa finalement le baccalauréat, à vingt ans, ce fut à la diable et après plusieurs échecs. Ensuite seulement il décida de sa carrière et, peu après, il fit ses premiers pas dans le monde des lettres, grâce à l'éditeur des Parnassiens, Lemerre, dans la maison duquel il remplissait les modestes fonctions de lecteur. Loin de l'influence de son père, paysan autodidacte qui, sur la fin de sa vie, s'était mis à rimer un peu, à jouer aux boules et à étudier l'hébreu et l'égyptien, c'est en lisant des manuscrits, en corrigeant des épreuves, en rédigeant des notices, bref en accomplissant toutes les épineuses besognes de l'édition et du journalisme, qu'il devint écrivain.

Après avoir été trop longtemps prote, scribe et nègre, un beau matin Anatole France se retrouva auteur, comme un militaire qui monte en grade. Et, comme tout promu, il allait prendre son grade très au sérieux. Sa profession ne lui avait pourtant donné que du métier. Mais, avec l'âge, l'ironie allait paraître, la sensibilité s'ouvrir et Anatole France devenir un véritable écrivain, un écrivain de plain-pied. Clarté de son style, qu'il aurait voulu semblable à « un rayon de lumière qui entre par la fenêtre », où rien ne se fait remarquer, nulle hardiesse de structure, nulle audace de vocabulaire. La phrase, allègre, court comme une eau limpide. Ironie de sa pensée, liée au scepticisme, à l'agnosticisme mélancolique, mais souriant, qui forme sa base intellectuelle. Sensibilité de son âme enfin : Anatole France n'eût guère aimé passer pour un humaniste desséché. Il porte en lui une immense sympathie pour les pauvres et les humbles, qu'il traduit en mots directs et touchants. Voilà cet épicurien attristé.

(Éditions du Seuil.) GUY BECHTEL.
(Collect. *Écrivains de toujours.*)

JEUDI 4 NOVEMBRE

Livres nouveaux. — Charles Plisnier : Roman (papiers d'un romancier).

CHARLES PLISNIER : ROMAN (PAPIERS D'UN ROMANCIER).

Les notes de Charles Plisnier sur l'art du roman attestent, en somme, le même tempérament que son œuvre romanesque proprement dite : robuste mais sommaire, vigoureux mais fruste, prolifique mais limité. Ce créateur de mythes assez élémentaires se situait sans doute plus près de Georges Ohnet que de Balzac — et il est assez paradoxal que, de ce partisan convaincu du roman « long », du roman-fleuve (dont il se fait ici plus d'une fois l'avocat), l'on retienne surtout deux recueils de nouvelles : *Figures détruites* et *Faux passeports*. Car il faut bien dire que des livres comme *Mariages*, les cinq volumes de *Meurtres* ou les trois de *Mères*, assurés peut-être d'une belle carrière populaire, ne sont guère à la mesure des ambitions littéraires et spirituelles de leur auteur. On s'en étonne moins en lisant ces « Papiers d'un romancier », fragments et ébauche, nous dit-on, d'un vaste essai sur le roman que Plisnier projetait d'écrire :

à côté de quelques vues justes, sinon très originales, sur la technique et l'essence de l'art romanesque, que de banalités, de lieux communs, de rhétorique et d'amphigouri! De même que Charles Plisnier voulait à son œuvre de romancier une profondeur et des résonances qu'elle n'a pas, de même prétendait-il à une lucidité intellectuelle et un sens critique qu'il était assez loin d'avoir...

Ce recueil de papiers posthumes contient, entre autres choses, un schéma de soixante-dix pages du *Sang du père*, roman que la mort empêcha Plisnier de mener à son terme. Ce plan très développé montre curieusement avec quel soin il élaborait ses ouvrages, mais aussi son inclination aux poncifs, aux effets éprouvés et calculés, le côté mécanique et sommaire de sa psychologie. Tout cela ôte un peu de leur force à certaines de ses affirmations qu'on voudrait pourtant retenir. Par exemple : *S'il était vrai que nous soyons entrés dans la vingt-cinquième heure, ce serait pour les poètes, les romanciers, les dramaturges, une raison supplémentaire de maintenir leur art à sa hauteur naturelle, de cultiver dans leurs œuvres, au prix de l'indifférence et du mépris, les seules valeurs qui ne peuvent périr. Voilà l'*engagement *véritable...*

(Éditions Grasset.) CLAUDE ELSEN.

PRÉSENTATION DE « LE HÉROS ET LE SOLDAT », DE BERNARD SHAW (THÉATRE GRAMONT).

Pour une pièce qui a plus de cinquante ans, celle-ci se tient remarquablement. Son ironie demeure d'une efficacité constante et la drôlerie des inventions provoque le rire de manière ininterrompue. D'ailleurs Bernard Shaw ne se montre pas trop féroce. Oh! certes, il n'épargne personne et distribue avec générosité les nasardes. Mais, en somme, il y met plus de bonne humeur que d'amertume. Il y a dans le Héros et le soldat *un côté opérette qui enlève à le satire son âpreté (l'opérette existe d'ailleurs). Aussi semble-t-il tout indiqué de traiter cette comédie en bouffonnerie, de lui donner un caractère de « guignol ». La charge, en pareil cas, est tout à fait admissible et même recommandable.*

C'est ce que M. René Dupuy, le metteur en scène du Gramont, a compris et c'est dans ce sens qu'il a orienté les interprètes. Lui-même incarne, avec un flegme indémontable, le militaire de carrière. Il est, en face des exaltés, ses adversaires, aussi « antiromantique » que l'auteur pouvait le souhaiter. La haute taille de M. Georges Audoubert sert son jeu volontairement plein d'emphase et d'un fort bon comique. Les personnages féminins sont agréablement tenus par Mmes Yvonne Clech, Yvette Etievant, Emmanuelle Riva et M. M. G. Grossac et Philippe Nyst sont de bons pantins.

ROGER DARDENNE.

JEAN-MICHEL DAMASE : RÉCITAL DE PIANO.

Toutes deux étant pareillement exigeantes, peut-être faudra-t-il qu'un jour Jean-Michel Damase choisisse entre la carrière de com-

positeur et celle de virtuose. Mais pour l'instant rien ne le presse. Exceptionnellement doué, il est encore à l'âge où l'on peut suivre une double vocation, courir plusieurs risques et séduire à coup sûr. Il écrit une musique élégante, aisée, nullement inquiète, mais curieuse, gourmande, et de bonne race. D'autre part il interprète Poulenc aussi bien que Poulenc lui-même et donne des *Images* de Debussy une traduction de très rare qualité. Sa sonorité peut être magique ou éblouissante lorsqu'il le désire, cependant son jeu met davantage l'accent sur la beauté des lignes que sur l'alchimie des sons, et c'est en quoi son interprétation des *Images* me paraît beaucoup plus que défendable : elle va d'emblée à l'essentiel et relie le Debussy de *Mouvement* et de *Poissons d'or* à celui qui aujourd'hui nous étonne et nous touche le plus, le Debussy de *Jeux* et des *Sonates*.

Pourvues de titres ou d'épigraphes, ce qui les fit, à tort considérer comme de la musique impressionniste, ces *Images* sont-elles d'ailleurs autre chose que des sonates en trois mouvements? Avec l'intégrale des *Douze improvisations* de Francis Poulenc, J.-M. Damase nous met en face d'une autre évidence, à savoir que si une seule réussite n'est presque rien, douze réussites à la file constituent une œuvre; c'est ainsi que les petits ruisseaux font les grandes rivières.

Une œuvre, la *Sonate* pour piano de J.-M. Damase, jouée ici en première audition, en est-elle vraiment une? Je n'oserai l'affirmer, en dépit de son allure agile et délibérée, de sa volubilité pianistique et de son écriture extrêmement habile, et mieux qu'adroite, intelligente. On admirerait son style si elle franchissait des obstacles, mais il ne s'en trouve pas sur sa route, non plus que de surprises... Cela dit, par toutes les qualités qu'il faut bien lui reconnaître, elle témoigne en faveur de son auteur.

On sait très bien que certains Prix de Rome ne sont pas artistes. On croirait même que quelques-uns d'entre eux ne sont pas « musiciens ». J.-M. Damase qui obtint le Premier Grand Prix de Rome en 1947 (il avait tout juste dix-neuf ans) est à la fois artiste, « musicien » et virtuose. De quoi nous plaindrions-nous?

Le pianiste-compositeur est, de tous les interprètes, le plus naturellement intelligent; mieux que les autres il possède le sens des valeurs, des ponctuations, et discerne d'instinct ce qui dans une musique s'affirme à haute voix et ce qui s'énonce comme entre parenthèses. Pour les trois *Nocturnes* de Fauré inscrits au programme du récital un tel discernement a fait merveille. Le toucher restait pourtant un peu mat. Que J.-M. Damase allie, à ce goût et à cette intelligence supérieure, les charmes de l'incantation et ce devrait être d'une idéale beauté. Quelle joie nous réserverait alors, en concert ou enregistrée, l'intégrale, vainement attendue jusqu'ici, des *Nocturnes* et des *Barcarolles*! Mais à combien de pianistes oserions-nous dire la même chose? Car si l'on entend encore quelquefois jouer du Fauré c'est pour frémir, s'indigner, et souhaiter le silence et l'oubli qui, du moins, ne sont pas sacrilèges.

Jean Roy.

VENDREDI 5 NOVEMBRE

Livres nouveaux. — Robert Soulat : Incendies volontaires. — Kühnelt Leddihn : Bannières noires. — Pierre Flottes : Leconte de Lisle, l'homme et l'œuvre.

ROBERT SOULAT : INCENDIES VOLONTAIRES.

Ce livre est lourd de petitesses horribles, de hantises sexuelles, de forces méchantes et obscures. Les personnages tâtonnent, incertains, ignorants d'eux-mêmes, tentés par la haine de ce qui n'est pas eux. Par de petits gestes qui s'orientent vers le crime contre la nature, contre la société ou contre les meilleurs espoirs de l'homme, ils voudraient risquer de se satisfaire, vainement.

Ce livre est pénible, gênant souvent, parfois confus, perdu dans son chaos boueux, mais les petites phrases sans art, sans hâte, s'épaississent en une masse puissante, cohérente, étrangement lumineuse (lumière des profondeurs), dont vous ne vous détachez pas. Livre imparfait, inamical, mais il y a un style et c'est rare, une force d'écrivain que l'on espère retrouver.

(Éditions Corréa.) CHARLES MOULIN.

KÜHNELT-LEDDIHN : BANNIÈRES NOIRES.

Le sujet, c'est l'Europe, dont la dernière guerre a révélé les plaies. « *Ce n'est pas la mort que je crains*, dit l'un des personnages, *c'est l'Europe.* » Le héros, c'est l'Européen. Nous sommes en Allemagne du Sud, quelques mois avant la fin de la guerre, dans une petite ville qu'un bombardement a déjà défigurée, où la peur s'est installée pour longtemps. Georg, qui appartient à la noblesse austro-allemande, a épousé une Américaine qui se laisse doucement fasciner par le vieux continent. Georg est fonctionnaire, mais l'aversion que lui inspire le nazisme l'amène à conspirer contre le régime. Il a mis sur pied une organisation clandestine. Il confie des aviateurs américains aux paysans des environs. Il travaille à l'avènement d'une Europe délivrée du totalitarisme, soustraite aussi à l'influence des idéologies qui nivellent et désarment au lieu de forger. Il a conscience d'appartenir à un monde agonisant, il sait qu'il sera balayé par les vagues de bêtise et de mensonge qui déferlent autour de lui, de tous côtés, mais ces certitudes odieuses ne l'empêchent pas d'espérer.

Bannières noires apparaît ainsi comme le livre d'un chrétien qui cherche à donner pour ainsi dire sa foi à une Europe *hypnotisée par la mort*. Il ne croit pas mieux que les autres : il y a moins de « folie » en lui que de sombre sagesse, mais sa méditation sur l'amour et la mort finit par faire bouillonner entre les ruines encore fumantes de *la Vieille ville fatiguée* une lumière un peu grise. *Depuis longtemps*

déjà (Georg) *portait la mort dans son âme. L'amour et la mort sont les deux colonnes jumelles de l'existence humaine : l'amour est l'élan vers un enfant de Dieu, la mort, la route droite qui conduit à Dieu lui-même. Et il sentait maintenant que l'amour et la mort ne faisaient plus qu'un.*

Peut-être y a-t-il derrière ce mysticisme terrible, derrière cette noire symbolique, si chers à l'âme allemande, plus d'abandon que de courage, moins de lucidité que d'étourdissement, mais ce romantisme permet au moins les résurrections.

L'auteur des *Larmes de Dieu* n'a pas écrit, avec *Bannières noires*, un chef-d'œuvre. Il a écrit un livre sincère, dru, puissamment animé, et c'est beaucoup.

(Éditions des Deux-Rives.) GUY-NOEL ROUSSEAU.

PIERRE FLOTTES : LECONTE DE LISLE, L'HOMME ET L'ŒUVRE.

Leconte de Lisle, journaliste révolutionnaire, poète philosophe et satirique, chef d'école redouté et admiré, effraye souvent plus qu'il n'attire. « Quelle âme se cachait derrière ce beau masque glabre, âpre et railleur? » Quel secret se dérobe encore aujourd'hui sous cette poésie si froidement érudite et si « laborieusement impersonnelle »?

Selon M. Pierre Flottes, celui qui fut, avec Baudelaire, l'ennemi des romantiques n'est lui-même qu'un romantique refoulé et « toute son œuvre sera bien moins l'expression d'une forte érudition que le cri d'un lyrique torturé ». Le drame intérieur de Leconte de Lisle serait d'avoir toujours été déchiré entre des appels contradictoires et constamment obligé de refouler ses aspirations toujours déçues. Son œuvre poétique ne sera que la transposition et la cristallisation dans le monde du rêve de ce refoulement. Mais cet « élégiaque inassouvi » ne peut montrer à nu son vrai visage et sa souffrance. Les légendes où puise le poète des *Poèmes antiques* et des *Poèmes barbares*, la Grèce, l'Inde et cette archéologie savante qui encombre ses plus beaux poèmes ne sont donc qu'autant de déguisements sous lesquels il ne cesse de se chercher et de se découvrir lui-même.

Avec une profonde sympathie humaine et une judicieuse connaissance, Pierre Flottes s'attache, tout au long de cette étude, où il souligne nettement l'unité profonde du penseur et de l'artiste, à libérer, de ses multiples masques, le vrai visage d'un poète qui fut lui-même victime de sa propre mystification. Poète militant, poète historique et allégorique, poète animalier, Leconte de Lisle, lecteur de Darwin et admirateur de Vigny, est avant tout, selon M. Flottes, un observateur pessimiste de la vie et un étrange visionnaire. Toute l'aventure poétique de cet « inguérissable exilé » d'un Paradis perdu dont l'île natale n'est que le plus proche symbole, s'inscrit comme un mouvement désespéré pour retrouver l'état de béatitude originelle auquel nous arrache la vie. Et le poète s'acharne toujours plus laborieusement à sculpter une œuvre qui sera pour lui à la fois comme un réconfort et un défi au temps destructeur.

On peut aussi regretter dans cet ouvrage un recours trop fréquent à la notion freudienne de refoulement. N'est-ce pas là une explication trop facile, tout spécialement dans le monde de la création poétique?

ARLETTE LAURIENNE.

(Éditions Boivin. Collect. *Connaissance des Lettres).*

PRÉSENTATION DES « LETTRES DE MON MOULIN », UN FILM DE MARCEL PAGNOL.

Alphonse Daudet, Pagnol, la Provence, c'est plus qu'il n'en faut pour assurer le succès d'un film. En fait la plupart des spectateurs semblent enchantés, à la fois détendus et attendris. Le spectacle dure trois heures. Les récits mis en images par Marcel Pagnol sont *les Trois messes basses*, *l'Élixir du R. P. Gaucher*, *le Secret de M Cornille*. Les lointains souvenirs de lecture (relit-on beaucoup les *Lettres de mon Moulin?)* se mêlent aux senteurs plus grasses qui sont familières aux admirateurs d'*Angèle*, de *Naïs*, de *Manon des Sources*. Sans doute résiste-t-on un peu au début et un peu de mauvaise conscience se mêle-t-il à la bonne digestion que procure le film. On se dit : tout de même, Daudet était plus délicat — et aussi : c'est vraiment un peu long. Les plus exigeants (mais ceux-là ont-ils été voir le film?) pensent que Pagnol persiste à montrer un fort grand mépris des moyens d'expression propres au cinéma. Mais peu à peu, tout cela se noie dans une euphorie que le troisième épisode convertit en effusion intime. Le public ne se demande plus s'il est mystifié, si Pagnol est un génie à l'état brut, un roublard ou un inconscient. Il s'abandonne avec délices à la pente de la facilité.

Les critiques mêmes, qui ont relevé les infidélités à l'esprit et à la lettre du livre semblent en fin de compte s'être laissés gagner par la bonhomie de, l'auteur. Il y a lieu de se demander si cette bonhomie n'est pas ici le fait d'un métier — oserons-nous dire d'une rouerie? — qui a tout pour faire illusion. Pourtant la maladresse constante du style, la pléthore des dialogues, le mauvais goût têtu de l'auteur nous semblent (faute de meilleurs indices) des preuves indéniables de sincérité. Une astuce plus profonde et plus mûrie nous eût sans doute épargné cinquante minutes de projection et se fût montrée plus stricte sur la qualité des gags. Ici, au contraire, Pagnol — tout comme Rabelais, un Rabelais qui aurait surtout hérité des faiblesses du Maître — s'en donne à cœur-joie et, comme un mauvais acteur ou un monstre sacré vieillissant, « en remet » dans tous les registres. Ce n'est plus un festival, ce n'est plus même une anthologie, c'est une récapitulation.

En tout cas, il est bien certain que s'il est un domaine dans lequel notre transcripteur ait foncé avec toute la bonne foi que peut donner la méconnaissance absolue de certains problèmes esthétiques, c'est ce domaine de *l'adaptation* (qui fait accomplir à d'autres des prouesses, souvent vaines, il est vrai, et parfois même funestes à leur auteur)

et qui scinde la critique en deux camps à propos de la fidélité à Bernanos ou à Stendhal. Pagnol ne s'est sans doute pas demandé s'il ne pétrifierait point la grâce et la gentillesse de Daudet en la matérialisant en lourdes images, encore alourdies par un texte surabondant. Il s'agit en fait ici de bien plus que du modeste auteur des *Lettres*, mais de tout un processus de dégradation auquel très peu de nos conteurs ou de nos romanciers ont échappé. A cet égard, la prestesse du deuxième récit de Daudet — qui serait sans doute bien rendue par le dessin animé — devient d'une grossièreté écrasante. Même les bandes les plus hâtives de Méliès étaient meilleures que ce fantastique de carton-pâte.

Faut-il pourtant avouer que le film en son ensemble garde quelque saveur et qu'à l'irritation que nous avons éprouvée se mêle une certaine tendresse? Est-ce la qualité du jeu de Rellys, la fraîcheur de Pierrette Bruno? Est-ce Daudet présent malgré tout, malgré Pagnol même? Il semble en tout cas que le metteur en scène soit pour peu de choses dans ce sentiment difficile à définir : n'est-ce pas plutôt le simple fait matériel que la Provence, son ciel, ses arbres, ses collines dégagent une sève si puissante qu'il suffit d'une photo correcte pour nous en communiquer la griserie? Nous voulons bien croire que Pagnol aime vraiment cette Provence, mais il serait sans doute inexact de dire que c'est son film qui a su nous la faire mieux aimer. Il a pris — comme un poète prend à un poète plus ancien — dans le folklore, la verdeur de langage. la douceur du paysage, des éléments puissants de consistance poétique et humaine. Et tout ce qui reste valable et prenant dans ces *Lettres* vient de là et non des gentillesses qu'il a brodées avec des doigts épais. Oui, à la réflexion, il semble bien que les *Lettres de mon moulin* soient un abus de confiance.

Henri Agel.

N.-B. — Comme il est difficile de formuler un jugement définitif! En y repensant, nous nous disons que le film de Pagnol apporte tout de même une bouffée d'air frais et assez salubre dans le commercialisme nauséeux des trois quarts de la production française.

SAMEDI 6 NOVEMBRE

Livres nouveaux. — Maurice Jordy : La vie de Clara Mérici. — Alfred Hayes : Un acte d'amour. — Daniel Halévy : Éloge de Jérôme Tharaud.

MAURICE JORDY : LA VIE DE CLARA MERICI.

Ce chroniqueur anonyme qui, patiemment, cerne les contours d'une ville, en rapporte l'histoire, les intrigues, la vie secrète, on l'avait déjà rencontré : c'est le narrateur du *Jeu de patience* et du *Moulin de Pologne*. Il décrit ici son village natal, avec minutie. Une famille y a vécu, sur laquelle pèse un destin singulier. Il ne reste d'elle aujourd'hui qu'une fille abandonnée, tenue pour folle, dont on se moque, et qui vit seule au Domaine de Bordeblanche, comme Julie

au Moulin de Pologne. Est-ce le souvenir du roman de Giono? Ce début intéresse. Malgré des dialogues maladroits, où chaque réplique appelle la suivante, on espère une réussite.

Or la jeune fille est dénichée par un metteur en scène, qui en fait une star en moins de rien. Elle n'est pas comme les autres, il est vrai : elle demeure renfermée et sauvage. Ce n'est pas davantage une comédienne selon Diderot : elle ne joue pas ses rôles, mais les *vit*. Le malheur est qu'il faille la suivre si longtemps dans sa nouvelle carrière. Le village qu'elle a quitté ressemblait à mille autres. Mais il était vrai : la voici dans ce monde du cinéma, où les décors sont en carton, les prises de vues truquées, les personnages éphémères. La petite fille étrange a mal tourné. Devenue illustre, elle part pour Hollywood. C'est l'histoire qu'on trouve chaque semaine dans tous les magazines du monde. Qu'elle devienne donc ce qu'elle voudra. Le chroniqueur scrupuleux de jadis s'est d'ailleurs fait journaliste et ne se surveille plus : on donne ici un fragment de scénario, on expose l'état du cinéma français, on assiste à la confection d'un film. Habilement mise en vedette, Clara Mérici fascine désormais les foules, mais un lecteur de roman est plus difficile. Il préfère le secret, et que tout lui soit dit à demi-mot. D'une figure d'affiche, on ne fait pas un bon personnage. Ce livre, au départ si heureux, oblique et se perd. Qu'on en tire un film. Ce sera sans peine et le succès est au bout.

(Éditions Gallimard.) JOSÉ CABANIS.

ALFRED HAYES : UN ACTE D'AMOUR.

Voilà une « histoire d'amour », très authentique ! Ni Nimier ni Radiguet n'ont trempé là-dedans. Pas de préciosités, d'analyses subtiles. Pas de « style » apparent (toujours cet « apparent » qui flanque la mécanique par terre !) Mais le quartier d'une ville italienne, un cantonnement, des soldats alliés, un café, une chambre, la nuit glacée, la guerre, le cafard, la nostalgie, et un jeune soldat américain qui cherche une amie, une femme qui l'attende toutes les nuits dans une chambre, mais pas une « fille publique » comme tous ses camarades, comme tous les soldats américains en cherchent dans cette ville et pendant toute cette campagne d'Italie. Et de l'autre côté, une jeune femme qui cherche un abri, comme les « autres », comme les autres femmes d'Italie, parce qu'une amie lui a dit : *Nous avons toutes la même déveine. Nous sommes nées, et nous sommes nées femmes, et en Europe, pendant les guerres*... Et voilà ! C'est tout le drame, toute la détresse, toute la misère. Ça suffit pour faire un roman en apparence bien petit, bien maigre, bien insignifiant; mais qui, entre les lignes, entre ce que ne se disent pas les personnages, entre ce que ne pensent pas les personnages, dans le noir, dans l'ombre, dans la nuit, ruisselle de tendresse, de gestes hâtifs, de pitié gênée.

On a parlé d'Hemingway, de la présence et de l'influence d'Hemingway, à propos de ce petit livre. Eh bien ! je dis qu'il n'y a encore ici qu'une apparence. A l'encontre de ces nouvelles d'Hemingway

dans lesquelles on a le sentiment d'entrer dans une pièce où parlent des personnages, où ils viennent de parler et où ils continueront de parler après notre sortie de la pièce (c'est-à-dire quand nous aurons terminé la nouvelle), l'art de Hayes, lui, est plutôt un art théâtral. Sa pièce ici (son cantonnement, son café, sa chambre) est aussi hermétique et fermée qu'une scène de théâtre. Il n'y entre que la nuit glacée et les souvenirs de la guerre. Les personnages y naissent devant nous, y souffrent et y vivent l'espace d'une nuit ou d'une semaine. Ce récit a un commencement et une fin. C'est une tragédie classique.

(Éditions Stock.) JEAN-LUC TERREX.

ÉLOGE DE JÉRÔME THARAUD PAR DANIEL HALEVY.

Daniel Halévy, candidat au fauteuil de Jérôme Tharaud à l'Académie française, a eu la dignité de ne pas insister devant certains obstacles. Apparemment, il briguait ce fauteuil plus par respect pour Tharaud que par vanité personnelle. C'est ce qui explique qu'il ait écrit son remerciement avant même d'être élu : il s'agissait de rendre hommage à son ami. Il le publie tel quel, sans essayer de transformer ce discours imaginaire en ouvrage indépendant. Cette publication sans amertume d'un discours qui ne sera pas prononcé, un peu saugrenue d'abord, ne manque pas d'allure : c'est l'élégance d'une ancienne génération.

Toute la plaquette, au demeurant, est d'une autre époque. D'abord le style, distingué, feutré, aux images discrètes et sans surprises : un modèle vraiment de discours académique. Si ces messieurs avaient pu le lire d'avance, Halévy était élu. Et les idées : Daniel Halévy a beau s'évertuer à nous présenter Jérôme Tharaud comme fou de l'aventure, notre génération, marquée par Malraux, a quelque peine à ne pas sourire au récit de ses pérégrinations. Le jour où l'on écrira une histoire des voyages, elles resteront comme un des derniers exemples de l'exploration bourgeoise. Si loin qu'aillent nos intellectuels, on devine qu'ils n'ont pas oublié leur parapluie. Les inquiétudes de Daniel Halévy lorsque Tharaud, en 1935, part en avion pour Saïgon avec le directeur d'Air France (un accident est toujours possible), est aussi attendrissant que l'angoisse de nos grand-mères lorsqu'elles prenaient le rapide Paris-Brest. Cet attendrissement prend un autre nom lorsque Halévy nous montre Tharaud en Espagne, pendant la guerre civile, du côté franquiste, bien entendu, ne retirant de cette expérience à laquelle participaient d'une autre manière, en face, Malraux, Hemingway, Saint-Exupéry, que l'occasion d'une citation latine (empruntée aux pages roses du *Petit Larousse*), dans une église espagnole au cours d'un bombardement.

Il vivait pourtant le prologue de ces bouleversements, pour lesquels n'était pas fait un certain ordre de culture, qui fut immédiatement débordé. Il n'y a pas à juger cette culture d'avant-guerre : elle eut aussi ses vertus. Nous ne pouvons que constater que ce ne

sont plus les nôtres, et que la voix pieuse de Daniel Halévy nous parvient d'une autre planète.

(Éditions Bernard Grasset.) PIERRE QUÉMENEUR.

REGARDS SUR LE SALON D'AUTOMNE.

Toutes les toiles réunies dans un salon ne peuvent être des chefs-d'œuvre, mais on trouve au Salon d'automne assez peu de ces toiles qui encombrent encore le Salon des Indépendants ou le Salon des Artistes français. Sans doute l'Académisme n'est pas absent : il se manifeste sous une autre forme. Combien d'exposants ont appliqué les conceptions modernes de la peinture sans en comprendre l'esprit ou sans pouvoir les soutenir par le talent et la personnalité — académisant des systèmes, mélangeant les techniques les plus opposées, créant des œuvres sans relief et sans force.

Le Salon se distingue cette année par une innovation extra-picturale. Les poètes ont été invités, et leurs œuvres illustrées par les peintres emplissent une grande galerie du rez-de-chaussée. Soixante-dix poètes — parmi lesquels Cocteau, Supervielle, Vildrac, Carco-Ménard ont trouvé soixante-dix peintres. Initiative divertissante. La tenue générale du Salon marque une stabilisation sans fièvre ni excès, laquelle par ailleurs ne laisse rien soupçonner des déplorables conditions d'organisation que les circonstances lui imposaient. Un autre intérêt tient aux importantes expositions rétrospectives : Albert André, Léon Lehmann, A.-M. Lepetit, Lotiron, Seyssaud. L'œuvre de Seyssaud ajoute un chaînon de plus à la longue tradition de l'école provençale ; elle trouve un tempérament passionné qui, treize ans avant Matisse, Derain, et parallèlement à Voltrat découvrit le fauvisme par l'emploi instinctif de la couleur pure. Parmi les jeunes, signalons le portrait d'Eluard par Jean Millien, les œuvres de Commère, Pelayo, de Rosnay. Entre les solitaires, Baudet tient une place de choix.

Félicitons-nous de voir un salon, où furent autrefois livrées et gagnées les grandes batailles de l'art décoratif moderne, qui se montre à nouveau largement accueillant aux tapissiers, aux céramistes. Ils forment une section entière qui rappelle de beaux souvenirs et suffit à rendre à l'ensemble de la manifestation un caractère original, poétique, intelligent.

MARYSE LAFONT.

DIMANCHE 7 NOVEMBRE

NOTES SUR QUELQUES LIVRES DE POÉSIE.

Anne Vallauris : le Miroir de la Licorne.
Marie-Jeanne Durry : Effacé.

« La poésie n'est pas communication du réel et pourtant elle est communication. » M. Thierry Maulnier aurait pu prolonger sa pensée en ajoutant : elle est communication du rêve. Mais il a pré-

féré nous dire qu'elle était « communication de l'événement créateur dont elle est née », ce qui est certainement une définition plus parfaite, car si un rêve peut être un événement pour un poète, aussi peuvent l'être, et à plus forte raison, une sensation ou une révélation. » La poésie vient chez moi, nous a confié Supervielle, d'un rêve toujours latent (...) Rêver, c'est oublier la matérialité des corps, confondre en quelque sorte le monde extérieur et l'intérieur. » Bien des poètes seraient plus francs encore et n'hésiteraient pas à nous dire : c'est préférer le monde intérieur à l'extérieur, car notre monde intérieur, à nous poètes, est incomparablement plus riche et harmonieux. Mais le monde intérieur des poètes (ils l'oublient trop souvent) ne se compose que d'éléments puisés dans le monde extérieur, leur fonction essentielle étant de choisir, dans le langage, les termes qui peuvent le mieux susciter l'apparence de ces éléments afin de recomposer, à leur mesure, une réalité « idéale » au sein de laquelle ils pourront échapper à toutes les contingences. Sur la nature de leur choix, il y aurait beaucoup à dire. Une chose est certaine, c'est que, face à notre monde de plus en plus déformé par les techniques industrielles, le choix du poète ne peut que tendre à nous restituer la part de mystère qui entoure et fonde notre existence.

Dans une société de plus en plus mécanisée et technocratisée, l'œuvre des poètes se propose à nous comme un refuge grâce auquel nous pouvons nous refaire une sensibilité aux êtres et aux choses. Elle est un haut lieu où nous pouvons nous isoler et reprendre contact avec le mystère de notre apparition parmi les êtres et les choses, alors que partout l'intervention de la machine tend toujours plus à faire cesser ce contact ou à en dénaturer la qualité essentielle. C'est pourquoi, à nos yeux, les jeux intellectuels de certains poètes qui fondent leur poésie sur l'assemblage sonore de mots sans aucune signification, nous paraît être une trahison à l'égard de la vocation poétique, car, en fait, leur art, parce qu'il se confond avec une technique de l'échafaudage, ne tend rien moins qu'à dénaturer la qualité du contact dont nous parlions.

Heureusement, le mal n'est pas encore tellement grand qu'il faille s'en inquiéter et nous n'en voulons pour preuve, parmi tant d'autres, que les deux ouvrages que Pierre Seghers vient d'éditer : *le Miroir de la Licorne* d'Anne Vallauris et *Effacé* de Marie-Jeanne Durry.

De tempérament très différent, ces deux poètes concrétisent parfaitement l'idée que nous nous faisons de la vocation du poète. Dans leurs poèmes, en effet, nous est restituée une qualité de contact de l'être aux choses et des êtres aux êtres qui est assez rare de nos jours. Voici, d'Anne Vallauris, un désir exprimé qui n'est peut-être qu'un souvenir exhumé de son adolescence oisive :

Je voudrais semer des oiseaux
dans la maison qui t'a vu naître
et grandir de chaque parole gardée
grandir des chansons que tu chantais pour toi seule

et qui s'en allaient de toi
comme le manteau humide de l'automne.

Je voudrais forcer cette lente promenade en toi
qui va des paons au château désert
et qui revient doucement sur elle-même
comme la fenêtre.

. . . .

Ou bien, écoutez Marie-Jeanne Durry nous confier son angoisse devant le miracle fragile de toute existence :

Comme si rien n'était solide, comme si
Je marchais sur un trou, comme si leurs corps denses
Allaient se diluer en poussière de nuit...

Mon geste vain s'ouvre et se ferme sur des formes
Qu'en plein jour le soir mange et mes yeux qui s'endorment

Ne perce plus la brume où s'enfoncent vos traits.

. . . .

Dans l'intériorisation du monde et l'extériorisation de soi que cristallise le poème, le poète nous donne l'essentiel de son être. Il n'est plus tel ou tel homme, telle ou telle femme voués au quotidien, il est un être aux dimensions inconnues, susceptible d'élaborer le meilleur et le pire. Mystique qui s'ignore, nostalgique de l'amour perdu, il transfigure son angoisse et sa joie en des images dont la fonction est de nous faire participer à son état d'âme. Magicien, il l'est par affirmation de tout ce qu'il y a d'essentiel en lui.

(Éditions Pierre Seghers.) Yves Touraine

L'« OFFRANDE MUSICALE » DE J. S. BACH, PAR KARL MUNCHINGER A LA SALLE GAVEAU.

Entre les deux guerres, il y a eu, chez les compositeurs, ce que l'on a appelé « le retour à Bach ». Il s'agissait d'une mode consistant, chez ces musiciens, à s'exprimer envers et contre tout en des contrepoints qui n'étaient pas toujours d'une gaieté folle et dont la spontanéité et le jaillissement étaient souvent douteux, comme en était douteuse la sincérité. Puis c'est le public qui, ensuite, a fait son « retour à Bach ». Depuis quelques années, le seul nom de Bach remplit une salle. Bach refuse du monde. Il s'agit bien d'une mode, là encore — de même que la fièvre vivaldienne qui s'est emparée de la France depuis quelques mois. Au nom de cette mode, il est possible aujourd'hui de déchaîner l'enthousiasme des foules avec des œuvres dont la réputation de sévérité et d'austérité eût fait défaillir d'ennui un bon nombre de générations précédentes. Mais dans cette mode, qui prend parfois des allures de snobisme, il y a un fond de vérité extrêmement fort. Il ne s'agit pas, comme dans le cas des compositeurs, de s'imposer une discipline plus ou moins fructueuse et plus ou moins adéquate. Il s'agit d'une adhésion tout à fait spontanée, car le public ne supporte pas ce qui l'ennuie, ou ce qui le contraint. Bach plaît aujourd'hui tout autant qu'ont plu depuis longtemps Beethoven ou Wagner. Le goût

du public est discutable, certes, ainsi qu'en témoigne l'actuel engouement pour certaines basses platitudes de Tchaïkowsky ou de Rachmaninoff, mais il est une chose qui n'est pas discutable, c'est sa sincérité. A cet égard, il faut remarquer que le pire est souvent plus facilement aimé que le meilleur. Quoi qu'il en soit, Bach a gagné, et il a gagné jusque dans les manifestations des plus secrètes ou les plus abruptes de son génie. Je suis convaincu qu'il aurait été le premier stupéfait de voir mille ou deux mille personnes se réunir pour écouter certaines de ses œuvres que lui-même ne destinait pas au concert et qu'il ne considérait que comme des ouvrages didactiques.

Il faut dire qu'il aurait vraisemblablement été stupéfait de la façon séduisante dont on les présente, car, d'après ce que l'on sait, les exécutions ne bénéficiaient pas, de son temps, de conditions aussi parfaites qu'aujourd'hui. Et c'est là où je voulais en venir à propos de Karl Münchinger, qui vient de donner une inoubliable audition de l'Offrande musicale *de Bach à la salle Gaveau.*

Münchinger est précisément l'un des principaux artisans de cette renaissance de la musique de Bach. Il n'en est qu'un artisan tardif, car on ne peut pas dire qu'elle l'ait attendu pour se produire. Mais il en est un des plus actifs par la façon dont il sait faire vivre cette musique, la dépouiller de la poussière traditionnelle et scolastique dont on l'avait respectueusement laissé se recouvrir, et lui donner toute sa signification humaine. L'Offrande musicale, *est, on le sait, le type même de l'œuvre didactique et grammaticale. Mais le radieux génie de Bach ne pouvait s'en tenir à une aussi courte réalisation. C'est ce surplus que l'interprète digne de ce nom doit faire jaillir. Et c'est ce que fait admirablement Karl Münchinger.*

Celui-ci n'en oublie pas pour autant la destination première de l'œuvre. Il conserve à l'ouvrage toute sa rigueur grammaticale, toute sa pureté de style, tout son absolutisme théorique, toute sa clarté didactique, mais la partition s'épanouit dans l'étonnante plénitude sonore qui caractérise toute œuvre de Bach, fût-elle la plus sévère de style ou d'écriture.

La version instrumentale que Münchinger donne de l'Offrande musicale *— ainsi que l'on sait cette œuvre n'est pas entièrement instrumentée par l'auteur — fait la part de tout cela. Elle n'a rien à voir avec les fantaisies spectaculaires à bon marché de style stokowskien que l'on a pu entendre au cours des années précédentes. Elle est d'une sobriété totale, ennemie de l'effet facile. Elle respecte intégralement l'esprit de l'œuvre, en surface comme en profondeur.*

Et de même pour son exécution. Münchinger est pour le style le plus surveillé, le plus sévère. Mais il n'entend pas qu'un tel contrôle fige l'œuvre. Il n'entend pas non plus que le comble de l'art consiste à se laisser aller aux transports romantiques immodérés dont quelques chefs nous donnent le fâcheux exemple. Il y a dans ses interprétations un reflet particulièrement frappant de l'humanisme musical qui caractérise la production de Bach, ce mélange de fantaisie et de raison, de rigueur et de liberté correspondant si parfaitement au problème esthétique qui se posait au musicien de cette époque-là, et à la façon dont celui-la a su le résoudre.

Grâce à une conception et à un talent tels que ceux de Münchinger, des œuvres comme celles-là retrouvent, à notre époque, la fraîcheur de jeunesse qu'elles n'auraient jamais dû perdre.

CLAUDE ROSTAND.

LUNDI 8 NOVEMBRE

Livres nouveaux . — Jean-Pierre Rosnay : le Treizième Apôtre. — Clarice Lispector : Près du cœur sauvage. — Léon Uris : le Cri de la victoire. — Émile Mireaux : la Vie quotidienne au temps d'Homère.

JEAN-PIERRE ROSNAY : « LE TREIZIÈME APÔTRE ».

« Le treizième apôtre » de Jean-Pierre Rosnay est exactement le type du roman pour anthologies. C'est en effet l'un de ces monologues lyriques qui n'ont ni action ni sujet et dont chaque phrase peut être citée isolément sans qu'en soit faussé le sens. La plupart d'entre elles ont leur place dans un recueil d'exemples de mauvais goût, tandis que certaines méritent de figurer dans des morceaux choisis d'images poétiques. « Le soleil est un ciel superbe et gigantesque », cet alexandrin, à l'accent de parodie hugolienne, est parmi les premières; « comme les vanniers à l'orée des villages de campagne, à l'orée de nos âmes bivouaquent nos instincts pervers » qui a un ton presque rilkéen, parmi les secondes. Mais c'est surtout d'une anthologie des influences que relèvent un grand nombre d'entre elles : l'anarchiste que veut être l'auteur serait sans nul doute étonné de se découvrir tant de précurseurs, sinon de modèles.

Le pansexualisme, qui est l'une des lignes de force de l'ouvrage et que proclament maintes professions de foi ou confidences du narrateur, depuis « J'ai envie de faire l'amour avec la terre » jusqu'à « J'ai fait l'amour avec une abeille dans une ruche », rappelle irrésistiblement le Jean Desbordes de « J'adore » — et aussi Delteil, par la verdeur de son expression. Au détour d'une page, c'est, assez inattendue, l'ombre d'Henri Michaux qui se profile avec une notation telle que : « Dans les arbres à fruits, tous les dix fruits, il y avait une horloge. » Ailleurs, voisinant avec un cri de sadisme directement issu de *J'irai cracher sur vos tombes*, voici une légende pour un dessin de Peynet : « Moi je préfère écrire des lettres d'amour aux hirondelles » ou « Certains jours, j'aime le jour dans ses tout petits premiers pas, lorsqu'il saute de son lit pour aller souffler la lune et accorder le soleil. » Mais le côté le plus intéressant de Jean-Pierre Rosnay est celui qu'on pourrait appeler son côté Swift. On connaît le curieux poème à Stella où le doyen de l'église Saint-Patrice de Dublin exhale son horreur à la pensée que la femme qu'il aime est soumise aux plus humiliantes servitudes physiologiques. De même pour l'auteur du *Treizième apôtre*, amour et scatologie sont inséparables; mais au lieu de se révolter contre cette collusion, il l'exploite au contraire pour conjurer les maléfices du désir. « Lorsqu'une femme me venait troubler l'esprit, je l'imaginais en train d'accomplir cette fonction secrète, pleine de bruits et d'odeurs. Je l'imaginais les veines du cou dilatées... » : tout le passage qui débute par cette phrase à la Montaigne n'est qu'une paraphrase de la célèbre formule de saint Augustin : *inter faeces et urinas nascimur*.

L'ouverture du livre, qui en quelques lignes, et sous forme de fait-divers, raconte un événement digne de *l'Apocalypse*, laisse supposer

que l'auteur a eu pour dessein de composer un nouvel évangile apocryphe, plus ou moins sacrilège : « En ce temps-là, Jésus ressuscita et descendit pour la quatrième fois sur la terre. La Municipalité chargea le préfet et les C. R. S. d'assurer sa protection ainsi que celle des ecclésiastiques de service. » Mais, après avoir déclaré à ses disciples : « Ça va mal ici-bas, très mal. Relevez-vous, pâles artisans de la grande trahison et marchez à la rencontre du treizième apôtre. » Il disparaît aussitôt avec les Douze et le ton « religieux « de l'ouvrage n'est plus entretenu dans la suite que par quelques blasphèmes épars.

De cette introspection, plus proche d'ailleurs du chant que de l'analyse, deux traits essentiels se dégagent : un individualisme forcené et un nihilisme universel.

Comme tous les érotiques, Rosnay est un sanguinaire, qu'exalte la perspective d'un massacre quasi universel. Alors, s'écrie-t-il dans un assez beau mouvement d'éloquence qui rappelle Péguy (ou Aragon), « les assassins lèveront comme les blés au soleil du mois d'août. » Pour l'instant c'est la syntaxe qui est sa principale victime. Il semble en particulier qu'il y ait incompatibilité entre la philosophie du refus et l'emploi du subjonctif, car Jean-Pierre Rosnay ne manque jamais d'écrire : « Bien que je ne fus », « Pour que je fus » ou « Bien que je ne comptais » (et aussi : « incapable et indifférent à de tels larcins »).

Mais cet ouvrage, dont le symbolisme est confus et la fantaisie toujours verbale, sinon artificielle, n'est jamais indifférent. S'il est plein de défauts — et d'abord de digressions telles qu'une évocation de l'enterrement de Mozart, ou des attaques contre Carco et Cendrars coupables de s'être « embourgeoisés » — il ne se lit pas sans un (peut-être pervers) agrément.

(Éditions Gallimard.) JACQUES DE RICAUMONT.

CLARICE LISPECTOR : PRÈS DU CŒUR SAUVAGE.

Ce premier roman de la Brésilienne Clarice Lispector nous parvient en notre langue douze ans après sa publication à Rio. Il suffirait à la mettre sans doute au premier rang des écrivains de son pays. En ce temps de Derby littéraire dans lequel s'affrontent tant d'ouvrages hâtifs, écrits par habitude, par vanité et très évidemment sans nécessité aucune, quelle revanche et consolation de recevoir un tel ouvrage dont on sent, à chaque page, qu'il a été longuement nourri de toute une existence de femme !

« Elle ne s'était pas encore libérée du désir de son enfance de faire des miracles » écrit Clarice Lispector de son héroïne Joanna. Béni soit le ciel que la romancière ne s'en soit pas libérée non plus.

Chaque chapitre du livre de Clarice Lispector est une quête, cœur à cœur avec elle, cœur à cœur avec le monde entier et avec Dieu avec lequel elle crie « du fond de l'abîme ». Chaque dialogue est un chant. Et « Près du cœur Sauvage » compose, par la grâce des

sens et de l'esprit, l'un des plus beaux et des plus savoureux poèmes de vie que nous ayons lus depuis longtemps.

(Éditions Plon, collection « Roman ».) JEAN-PIERRE FOUCHER.

LÉON URIS : LE CRI DE LA VICTOIRE :

On ne peut parler d'un chef-d'œuvre littéraire. La construction cinématographique et les dialogues photographiques de ce livre suffiraient à le classer dans le genre grand reportage qui, en France tout au moins, n'attire guère l'attention des lettrés.

On ne peut pas plus parler d'une œuvre morale où se trouverait exprimée une forme de révolte ou décrite une forme d'héroïsme auxquelles les livres de guerre de notre continent nous ont habitués.

Mais il est clair que ce gros volume de 600 pages est un document de grande importance pour qui veut avoir une idée de ce qu'a été pendant le dernier conflit, et de ce qu'est sans doute encore, l'armée américaine ou plus particulièrement le corps des *Marines*. C'est une troupe où l'orgueil militaire s'exprime comme une vanité sportive, où la valeur est une forme physique entretenue par l'entraînement, où la discipline est strictement la loi du plus fort, où le patriotisme et les raisons idéologiques de combattre n'ont pas d'autre fondement que le goût de la surenchère, le défi, le plaisir de voyager : on tue comme on a parié qu'on boirait vingt-cinq bouteilles de bière. Si l'on ajoute qu'autour de ces hommes, les femmes ne jouent jamais que le rôle de Circé ou de Pénélope, on devine finalement de quoi il s'agit. Il est possible, se dit-on, la dernière page tournée, que l'ère des armées nationales soit révolue, que nous soyons entrés dans le temps des corps expéditionnaires.

(Éditions Plon.) GEORGES PIROUÉ.

ÉMILE MIREAUX : LA VIE QUOTIDIENNE AU TEMPS D'HOMÈRE.

Les temps homériques commencent avec le VIIIe siècle avant notre ère pour se terminer avec le VIIe. M. Émile Mireaux, tout pénétré des récits de *l'Iliade* et de *l'Odyssée* et des poèmes didactiques d'Hésiode, tente de nous en faire revivre la vie la plus quotidienne, à tous les échelons sociaux.

L'univers des Grecs d'alors restait fort réduit. Pour Homère, la terre n'était qu'un disque de 2 000 kilomètres de rayon et d'une superficie grande comme 23 fois la France. Le temple de Delphes constituait le centre d'un monde « conçu comme un vaste édifice voûté sur colonnes composé par moitié par des souterrains »; il était peuplé d'une société d'entités plus ou moins divines et plus ou moins mêlées aux hommes.

De multiples détails recueillis minutieusement sur la vie quotidienne de ces premiers Grecs nous font apparaître une société terrienne fortement hiérarchisée, d'une forme familiale et rituelle dans

laquelle tous les membres, depuis le seigneur jusqu'au mendiant, en passant par le prêtre, l'aède, le devin, le manouvrier, le paysan, servent un équilibre, jouent un rôle bien défini. L'exemple des mendiants, les derniers dans cette hiérarchie, demeure particulièrement typique. Ceux-ci rentrent, en effet, dans la catégorie des démiurges, ou travailleurs publics : ils remplissent un rôle de bouc émissaire.

Cette société homérique débordait pourtant ces cadres traditionnels; elle avait ses aventuriers et ses hors-le-loi et subissait une évolution certaine quoique assez trouble. En même temps que disparaissaient les royautés d'allure patriarcale, « les anciennes carcasses féodales étaient, écrit M. Émile Mireaux, visiblement secouées d'un frisson nouveau, d'une fièvre de rajeunissement ».

Un élan se manifeste alors vers une vie libre qui sera celle de la grande époque grecque. L'expansion commerciale, maritime, coloniale en porte la marque aussi bien que les remous qui bouleversent les classes sociales les moins favorisées, celles-ci trouvant d'ailleurs des défenseurs jusque dans les représentants des grandes familles : La démocratie future est en marche.

Aussi bien l'auteur conclut-il justement que l'on retrouve ce jeune élan dans les poèmes d'Homère. Ceux-ci tranchent avec les hymnes religieux et mythologiques traditionnels; il n'y faudrait point voir seulement « le répertoire d'un passé poétique », mais une œuvre dynamique portant avec elle un fervent message d'espoir en l'avenir.

(Éditions Hachette.) JEAN FOLLAIN.

MARDI 9 NOVEMBRE

Livres nouveaux. — Doussia Ergaz : le Temps du mérite. — Georges Duhamel : La Turquie nouvelle, puissance d'Occident. — Georges Duhamel : Refuges de la lecture.

DOUSSIA ERGAZ : LE TEMPS DU MÉRITE.

C'est une tragédie du couple et de la foi que présente le second roman de Doussia Ergaz. Un récit plutôt à deux personnages : Pierre Andréev, émigré russe, très célèbre avocat surnommé le « rossignol des Assises » et sa femme Marina. Tous deux forment un couple uni. Mais le temps n'est plus de la grande fortune. Pierre et Marina décident de se tuer ensemble. Pourtant leur suicide est différé. Voilà ce que rapporte la première partie du *Temps du mérite*. La seconde partie est largement composée par le journal de Marina Andréev, journal tenu autant par souci de lucidité que par intention de le léguer à Lise, sa fille mariée en Amérique. La décision commune, prise à certaine échéance, crée peu à peu une fissure dans le couple, et d'autant plus grave que Marina retrouve lentement une foi oubliée depuis son mariage. C'est au bout des tourments les plus impitoyables, c'est au cœur d'une situation humaine-

ment sans issue qu'il apparaîtra finalement que « Dieu fait bien ce qu'il fait ».

On appréciera la souplesse narrative du *Temps du Mérite* et son sens intime du tragique. Peut-être l'emphase de certains passages nuit-elle à la sympathie totale avec une âme que cherche à établir un tel récit ? Mais l'auteur a su traiter dans une perspective à la fois psychologique et religieuse le problème de l'union et de la destinée surnaturelle du couple.

(Éditions Albin Michel.) J.-P. F.

GEORGES DUHAMEL : LA TURQUIE NOUVELLE, PUISSANCE D'OCCIDENT.

Tout en reconnaissant — à juste titre d'ailleurs — que le voyageur de passage n'est guère fondé à présenter un tableau solide du pays qu'il traverse, G. Duhamel prétend nous communiquer ses réactions personnelles en face de la nouvelle Turquie. Son livre n'est pas davantage un récit de voyage aux anecdotes captivantes; mais c'est beaucoup plus qu'un reportage, car on sent constamment le souci de mêler les choses vues aux problèmes de la politique, aux souvenirs de l'histoire et aux perspectives de la civilisation.

Quelle civilisation? L'occidentale, bien entendu, celle qui a vu triompher la méthode inductive et les découvertes scientifiques, celle dont la France a été longtemps le propagateur enthousiaste et que les disciples d'Ataturk, après une révolution à peine sanglante, ont étendue à leur pays en moins d'une génération. A tel point que, pour Duhamel, la Turquie a cessé d'être un pays d'Islam, au sens religieux comme au sens politique. Cette civilisation dont il souligne les aspects essentiels et profonds, ne paraît pas susciter la nostalgie du passé chez les Turcs de 1954 : la Turquie d'Aziyadé est bien morte et rejoint dans la légende celle de Bajazet ou du grand Mamamouchi.

(Éditions du Mercure de France.) DANIEL BRION.

GEORGES DUHAMEL : REFUGES DE LA LECTURE.

Au-delà de son effroi bien connu d'une civilisation mécanique qui place l'homme-robot au service d'implacables technocrates, Georges Duhamel a toujours cherché des refuges. Au lendemain de l'autre guerre, il nous en proposait déjà dans *Possession du Monde*, mais cette fois le titre même de son ouvrage marque la limite de ses ambitions : il s'agit de faire du Livre une barrière contre l'invasion grandissante de la civilisation presse-bouton.

Le livre qui vient de paraître, rajeuni par une préface récente, a été écrit entre 1940 et 1944. Plutôt qu'un ouvrage composé, c'est une série de sept essais qui vont d'Homère à Rimbaud, en passant

par Ronsard, Rivarol et Flaubert. Mais, si la *Chanson de Roland* et le mémorialiste Hamilton sont également l'objet d'une étude fervente, on assiste en réalité à un vaste tour d'horizon, et quantité d'auteurs ou de personnages sont ressuscités avec une érudition compréhensive et affectueuse. Au cours de ses entretiens sous la lampe, avec ses auteurs de prédilection, Duhamel ne peut être tout à fait étranger aux préoccupations de l'actualité : les laideurs de la guerre et les rigueurs du rationnement lui font mieux comprendre la misère des temps homériques et la cruauté de leurs guerriers. Comme il se doit en des temps héroïques, le style des jugements est parfois à l'emporte-pièce : Zeus n'est qu'une ganache et un dangereux imbécile, Flaubert un roi, et Rimbaud, un messie.

Le bon fabuliste, après avoir découvert Spinoza, s'écriait partout « Avez-vous lu Baruch? » Duhamel, qui écrivit autrefois que « l'art est le don suprême que les hommes se font de leurs découvertes, de leurs richesses », nous présente aujourd'hui avec art sa découverte : c'est Hamilton, l'auteur des *Mémoires du Chevalier de Grammont*, et nul doute qu'après avoir lu son essai, bien des gens iront, disant : « Comment? vous ne connaissiez pas Hamilton? »

(Éditions du Mercure de France.) D. B.

PRÉSENTATION DE « ÉLECTRE OU LA CHUTE DES MASQUES » DE MARGUERITE YOURCENAR (THÉATRE DES MATHURINS).

La belle pièce de Marguerite Yourcenar, *Électre ou la Chute des Masques*, présentée au théâtre des Mathurins, a donné lieu à un conflit. L'auteur a désavoué publiquement l'interprétation de son œuvre. Guy Dumur juge ici cette interprétation. Et Magdeleine Jacques-Benoist étudie l'apport de Marguerite Yourcenar au mythe d'Électre.

Jany Holt n'est ni pire ni meilleure que d'habitude : elle est exactement comme elle était au printemps dernier dans Vêtir ceux qui sont nus. *Un doigt levé, les yeux exorbités, elle essaie d'expliquer au spectateur ce qu'elle veut dire, mais cette surindication — comme disait Roland Barthes — n'ajoute qu'à la confusion. Il y a une scène particulièrement pénible : la rencontre d'Électre et de Clytemnestre. On ne s'attendait guère, il est vrai, à voir Marion Delbo dans ce rôle si peu fait pour elle. C'est tout à coup l'intrusion du vaudeville dans la tragédie... Les rôles d'hommes m'ont paru mieux tenus, mais sans que cela puisse remettre en place un spectacle qui trahit constamment le style et la pensée de l'auteur.*

Pour trouver le ton exact qui aurait convenu à cet art véritablement contrapunctique, il aurait fallu, comme autrefois chez Jouvet, ces acteurs froids et intelligents — que ce soit Lucienne Boggaert ou Valentine Tessier. Mais une jeune et récente actrice comme Catherine Sellers aurait été une très bonne Électre. La mise en scène aurait convenu à Vitold — ou à Vilar. Jean Marchat, lui, a laissé partir les acteurs sur de fausses pistes : celles qui ne conduisaient qu'à eux-mêmes et ils n'ont pas rencontré l'auteur en chemin.

G. D.

Quand Égisthe est le père d'Oreste :

Mme Marguerite Yourcenar, dans son drame Électre ou la Chute des Masques, *présente une nouvelle interprétation de l'antique mythe des Atrides. Un écrivain de sa taille, qui sut rendre au passé sa présence et abolir le temps — on pense aux* Mémoires d'Hadrien — *était, certes, capable d'interroger de nouveau le visage dur et secret d'Électre. Mais les spectateurs, désorientés par l'ancienneté d'un mythe, né aux frontières de la protohistoire, se sont demandé quel intérêt secret, quelle obscure leçon se dégageaient encore de cette famille tragique, dont les crimes se répercutent du père à l'enfant, de la femme au mari, des enfants aux parents. Mme Yourcenar, elle, a compris que le vieux mythe des Atrides, chargé de l'inquiétude des primitifs, éclaire l'arrière-fond de la psyché humaine. Il symbolise les conflits de l'amour et de la haine, de l'erreur et de la justice, du Destin et de la liberté.*

Mme Yourcenar a replacé Électre dans la situation choisie par Euripide. La fille implacable des Grecs a vu sa mère aidée de son amant, assassiner son père. Clytemnestre depuis, règne, impudente, impunie. Elle supporte mal la présence hostile, menaçante, de sa fille. Comme dans Euripide *encore, Électre, mariée de force à un jardinier, vit misérablement aux portes du palais, obsédée par la haine et la vengeance.*

Mais les mythes ont ce caractère remarquable d'être tout ensemble identiques à eux-mêmes et perpétuellement disponibles. L'apport original de Mme Yourcenar au mythe d'Électre, c'est d'en avoir fait le prototype de la jeune fille, qui, frappée dès son enfance par un choc psychologique — ici le meurtre de son père par sa mère — en reste lourdement chargée.

« Te rends-tu compte, *avoue-t-elle*, du malheur d'un enfant qui n'ose plus ouvrir la porte de la cave, entrer dans le pavillon du jardin de peur de découvrir les pieds de sa mère mêlés aux pieds d'un homme. »

Il se crée en Électre un refoulement de sentiments naturels, un complexe de révolte qui aboutissent à des résolutions extrêmes : son sinistre guet-apens... et ses mains crispées sur le cou de sa mère...

Les autres personnages vivent dans l'atmosphère tragique d'Électre : « Je suis le frère d'Électre », clame Oreste. Il n'est en vérité que son frère, vivant de sa haine, subjugué par sa force. Elle a étranglé sa mère : il poignarde son père. Ce coup de théâtre appartient à Mme Yourcenar. Elle a voulu en faisant tomber les masques, enlever brusquement toute raison d'être à un acte mûri, prémédité, imposé par de justes causes. Pour les anciens, Égisthe était l'amant de Clytemnestre. En l'immolant, les enfants d'Agamemnon vengeaient leur père. Dans le drame actuel, Égisthe révèle à Oreste qu'il est son père. Il n'y a donc plus de raisons de le tuer. Oreste le poignarde quand même. Faut-il voir dans cet acte sans cause une infiltration de Gide ou de Sartre?... Ou bien Mme Yourcenar a-t-elle perçu dans les Orestes modernes tant de mensonges au fond de leurs vérités, tant d'erreurs dans leurs justes causes que les motifs héroïques, purs... même les motifs tout courts ne sont plus à leur taille?... Ils sont prêts à frapper par écœurement.

Aurait-il été sage de guider le spectateur par un prologue tenant lieu du chœur antique?

Ou bien vaut-il mieux accepter délibérément l'incompréhension du grand

public et dire comme Voltaire appréciant Britannicus : « *C'est la pièce des connaisseurs.* »

MAGDELEINE JACQUES-BENOIST.

MERCREDI 10 NOVEMBRE

Livres nouveaux. — Daniel-Rops : l'Évangile de la pierre.

DANIEL-ROPS : L'ÉVANGILE DE LA PIERRE.

Ce beau livre d'images n'expose, dans sa multiplicité, qu'une seule histoire, celle du Christ, depuis la promesse que fit l'Ange jusqu'à la Résurrection. Ayant écrit le scénario d'un film (qui porte le même nom que son livre), Daniel-Rops s'est avisé d'en tirer un certain nombre de photographies saisissantes et d'y joindre quelques méditations. De toute évidence, l'auteur se propose d'exalter sa foi et celle du lecteur en le conviant à détailler les chefs-d'œuvre qu'une piété exemplaire inspira aux sculpteurs français, en rassemblant les témoignages d'un Évangile incarné. Il nous fait donc présent d'une galerie de Vierges, d'anges, de moines, de clercs, d'apôtres et de larrons; galerie où les pièces maîtresses qui font la gloire des cathédrales de Sens, de Chartres, de Bordeaux, de Notre-Dame de Paris, de tombeaux ou de simples églises de campagne, voisinent avec d'humbles figures chargées d'une humanité émouvante. En dépit de leur extrême variété, il existe, — et ceci nous touche au plus haut point, — une unité mystérieuse entre les vingt visages de la Vierge, entre les différentes images du Christ. Ce sont en effet des visages de paysans, de petites gens qui, par une métamorphose étrange et qu'il faut bien appeler surnaturelle, sont devenus, en les jouant, la Vierge, le Christ ou Judas. Le « mistère » se déroule devant nos yeux, un « mistère » permanent qui va des origines de la France chrétienne (certaines des sculptures sont du VIe siècle), jusqu'à la décadence de cette *Gallia christiania* (le XVe siècle étant choisi comme limite supérieure). Il semble que le moyen âge si varié, si hétérogène, nous confie là un des secrets de sa continuité, ce par quoi il s'unifie et se distingue. On ne saurait être assez reconnaissant aux photographes qui ont su rendre tangible une telle évidence, de nous faire découvrir ce que nous croyions connaître, aussi bien que ce que nous ne connaissions point du tout. On comprend soudain quel rôle peut avoir la photographie dans l'illustration, lorsqu'elle permet rapprochements et confrontations entre des œuvres dispersées, confrontations d'où jaillit une lumière nouvelle. C'est affaire aux photographes, s'ils sont habiles — et ici ils sont beaucoup plus que cela — de retrouver le mouvement dans l'immobilité. Ils font parler les pierres muettes, ou plutôt ils leur rendent un langage touchant et direct. Ils savent aussi, et ce n'est pas leur moindre talent, décaper les sculptures et nous faire retrouver en elle des figures vivantes. Sans doute ne pouvait-on se passer d'un commentaire, mais avouons

qu'il pâlit singulièrement à côté de ce moyen d'expression. Le rôle d'intermédiaire est bien ingrat.

(Éditions la Table Ronde.) SIMONE JACQUEMARD.

JEUDI 11 NOVEMBRE

Livres nouveaux. — Aragon : la Lumière de Stendhal.

ARAGON : LA LUMIÈRE DE STENDHAL.

On n'en finit jamais d'écrire sur Stendhal. C'est qu'on ne se lasse pas de l'aimer. Chacun pense l'aimer autrement, et mieux, que les autres : Aragon est sans indulgence, M. Martineau mis à part, pour ceux qui l'ont précédé. Les nommer, dit-il, serait faire le procès d'un siècle de critique.

« Tout est politique », selon lui, dans *le Rouge et le Noir*. Ce roman, écrit dans l'attente d'une révolution, montre à quoi l'aristocratie réduit le talent plébéien. Mais c'est un monde dont la fin est proche : l'appel aux armées étrangères est son dernier recours. La conspiration du marquis de La Môle prolonge ainsi les menées de certains Ultras en 1818. Le réalisme de Stendhal n'est donc pas celui du miroir, qui reflète un chemin : comme *les Liaisons dangereuses* au siècle précédent, *le Rouge et le Noir* ne peint pas seulement une époque, il la dénonce. Julien Sorel, parlant à ses juges, donne la clef du livre : il est l'homme sorti de rien qui a voulu parvenir, un paysan pauvre révolté, jugé par des bourgeois, et comme tel, condamné. On peut risquer le mot qu'évite Aragon : *le Rouge et le Noir*, vu d'un certain biais, est le roman de la lutte des classes.

Est-ce une découverte? Aragon ne cache pas ce qu'il doit à une chronique parue après l'autre guerre, et où était fait le parallèle, qu'il reprend, entre Julien et Tartufe. Mais il existe sur Stendhal un livre, de Thibaudet lui aussi, petit livre parfait et trop oublié, où tout est dit. Thibaudet savait déjà que la lumière de Stendhal éclaire 1830, comme la lumière de l'histoire éclaire Stendhal. Cela valait, après tout, d'être redit.

Non que tout Stendhal soit là. Il est vrai qu'à dix ans, apprenant la mort de Louis XVI, il avait dû cacher sa joie devant sa famille au désespoir. Mais il ajoutait une particule à son nom, rêvait d'être baron, dédiait un livre à l'empereur Alexandre, et n'aimait guère les régimes où il faut « faire la cour à son bottier ». La lumière de l'histoire, comme les autres, peut n'éclairer que ce qu'elle veut.

(Éditions Denoël.) J. C.

VENDREDI 12 NOVEMBRE

Livres nouveaux.— Marcelle Auclair : Monsieur Jaurès. — Elsa Triolet : L'Histoire d'Anton Tchékhov.

MARCELLE AUCLAIR : MONSIEUR JAURÈS.

Jaurès n'a pas tout de suite trouvé sa voie. Il eut une éducation bourgeoise (bien que sa famille fût pauvre) et se destinait à l'Université. Nous aurions eu simplement un professeur de plus si une peine d'amour et peut-être déjà le démon de la politique n'avaient orienté Jaurès vers son vrai destin.

Certes, il mit quelque temps à dépouiller le vieil homme. Marcelle Auclair nous montre le jeune député sentant le vent, flairant peut-être un portefeuille ministériel; puis quand se posait le problème de la participation pour le parti socialiste, elle nous montre un Jaurès conciliant et débonnaire à la Chambre, soutenant un ministre anticlérical et bourgeois.

Il a donc fallu trois Jaurès, le garçon plein de promesses, le jeune loup dévorant, l'homme mûr acceptant les compromis et les compromissions pour que naisse le quatrième Jaurès, celui de l'Histoire... et de la Légende : Jaurès le prophète, celui qui annonce pour tous les hommes un monde meilleur et un monde en paix, celui qui mourra victime de cet idéal et grandi par son sacrifice.

Mme Marcelle Auclair a très bien su dégager l'homme de cette légende qui risque de nous le cacher à une époque où l'on s'adresse aux mythes pour oublier la médiocrité du présent. Elle nous montre que cette évolution de Jaurès est toute commandée par ce que nous appellerions un déterminisme du cœur. Jaurès était humain, profondément bon et charitable, il ignorait l'envie et la haine. Il a écrit cette admirable profession de foi : « L'amour excuse tout, croit tout, supporte tout : l'amour ne périt jamais... »

Le beau livre de Marcelle Auclair fait toutefois regretter qu'elle n'ait pas précisé la situation de Jaurès dans l'histoire du parti socialiste, par défaut d'information ou de formation historique sans doute. Il eut fallu dire à quelle place exacte s'insérait Jaurès dans l'évolution du mouvement ouvrier et on aurait dû esquisser son influence dans l'histoire future du Parti, montrer en particulier qu'il accentua son caractère utopique et idéaliste. En ce moment, des problèmes tels que ceux de la participation au gouvernement et du désarmement actualisent précisément le vieux divorce entre le socialisme doctrinaire de Jules Guesde et le socialisme lyrique de Jean Jaurès.

Il faut en revanche infiniment remercier Marcelle Auclair d'avoir su déceler dans sa vie l'éloquence et l'écriture de Jaurès, le refuge de cette poésie secrète qui l'habitait et d'avoir pu ainsi relier entre elles les multiples enfances de Jean Jaurès.

(Éditions du Seuil.) PAUL MARS.

ELSA TRIOLET : L'HISTOIRE D'ANTON TCHÉKHOV.

La vie d'Anton Tchekhov n'a rien d'une histoire drôle. Il y a du martyr dans la figure de ce grand écrivain qui tout au long de sa vie endura stoïquement les pires catastrophes. Anton Pavlovitch Tchekhov est né en 1860 dans la ville de Taganrog, auprès de la mer d'Azov et de la steppe. Petit-fils de serf, fils d'épicier, Tchekhov semble ne rien devoir à son ascendance mais il fut profondément marqué par l'éducation qu'il reçut dans sa famille. Son père, un homme volontaire et tenace, qui avait commencé comme garçon de courses, était un véritable despote domestique, élevant ses enfants le fouet à la main. Adolescent, Anton ne rencontra aucun des grands hommes de son temps, auucn grand écrivain, ni Hertzen, ni Tchernichevski, ni Stchédrine.

Elsa Triolet montre bien l'ascension de cet enfant sans enfance, ses espoirs, ses premiers succès, son triomphe. Tout au long elle sait faire ressentir la douleur qui accompagne chaque geste de Tchekhov et la progression du mal incurable dont l'écrivain était atteint. Pourtant, cette biographie est trop livrée à l'imagination; en outre, a-t-on raison d'expliquer toute l'œuvre par les conditions économiques dans lesquelles vécut son auteur? Sans doute, un travail d'histoire littéraire doit comprendre de temps à autres des paragraphes historiques, mais est-il nécessaire de multiplier ces références quand visiblement elles n'ont aucun rapport avec le sujet?

(Les Éditeurs français réunis.) G. B.

SAMEDI 13 NOVEMBRE

Livres nouveaux. — Maurice Savin : le Verseau. — Élise Jouhandeau : l'Altesse des hasards.

MAURICE SAVIN : LE VERSEAU.

Un songe de cinq cents pages par Jacques Howlett :

Ce roman « qui n'est que roman, mais qui l'est autant qu'on peut l'être », trouvera les suffrages des lecteurs agacés ou déçus par quelque années de littérature résolument militante, éprise de témoignage, sérieuse en diable, en un mot « engagée ». On ne manquera pas, j'en suis sûr, d'opposer *les Mandarins* existentialistes, à l'essentialiste *Verseau* et de ressortir à l'occasion, l'article de J.-P. Sartre sur « Jean Giraudoux et la philosophie d'Aristote » paru dans la *N. R. F.* de mars 1940. L'article, certes, peut encore fournir des armes contre *le Verseau* de M. Savin. Mais à quoi bon opposer une vision du monde à qui fait profession de n'en point avoir : pas la moindre philosophie dans ce *Verseau*, prévient le prière d'insérer; un roman,

rien qu'un roman ! (Ce qui toutefois implique que chez l'éditeur, sinon chez l'auteur, on a quelque idée claire concernant le roman.)

L'histoire du *Verseau* se situe dans une Bretagne — une des plus belles — quelque part dans le triangle Benodet, Pont-l'Abbé, île Tudy, me semble-t-il; l'Océan omniprésent, non seulement borde cette région (Penmarch est voisin, et la grande baie d'Audierne) mais encore pénètre, s'insinue, pose sa marque jusque dans les terres, découpées comme celle d'un fjord norvégien. Dans cette nature aux sortilèges puissants — invite à participation bien plus qu'à considérations touristiques — arrive pour les vacances d'été un jeune et brillant esprit, le très parisien Gilbert Renaud; il y vient retrouver son ami de toujours Melchior, le profond, le rigoureux Breton bretonnant de Port Tudy. Gilbert descend à l'hôtel du Verseau où règne une étrange Mademoiselle, belle et forte personne d'une quarantaine d'années, amie des peintres de naguère, amoureuse nostalgique, fantasque et fidèle comme la mer. Au lendemain de son arrivée, cette graine de diplomate qu'est Gilbert, rencontre une jeune fille sur la grève : silence et distinction, compréhension en-deçà ou au-delà des mots, bref, Rencontre; cette jeune fille, Chantal d'Avogour, est aussi l'amie d'enfance de Melchior, donc, on s'en doute : grave Rencontre.

Le livre dit leurs jeux d'adolescents, de l'escalade de la falaise au tournoi de tennis — clou de la saison au *Verseau;* — et à travers les équipées, les expéditions nocturnes ou diurnes, les paroles et les silences, la musique et la danse, c'est le drame d'amour qui se joue entre les trois jeunes gens. Qui aime-t-elle, cette Chantal, qu'aiment les deux garçons? Les deux peut-être? Gilbert, l'éternel premier, semble bien avoir gagné encore en cette sérieuse affaire; mais non, c'est Melchior — le plus généreux sans doute — qui est aimé? Gilbert qui souffre, mais ne manque ni de panache ni d'âme, essaiera de conserver la très précieuse amitié.

Très occupé du côté d'Avogour, Gilbert n'a pas prêté toute l'attention qu'il faudrait à Mademoiselle du *Verseau* qui pour lui, dissimule pourtant mal un faible indéniable. C'est que Gilbert lui offre l'occasion de douces réminiscences; n'a-t-il pas la jeunesse, cet air de Paris qu'avait l'autre, le peintre Joël, qu'elle aima? Mais Joël est parti et Gilbert a les yeux ailleurs, il reste à Mademoiselle, outre ses trésors de peinture, un cœur meurtri qu'apaisera le viril et dangereux compagnonnage d'un marin vagabond surnommé dans le pays, La Truite; homme à tout faire et sachant tout, homme aussi, simplement et combien troublant. Ils vont loin ensemble la rêveuse éveillée et l'homme-océan (et finalement peut-être plus océan que homme). En cette navigation, qui eut sa douceur, chacun rêvant, y périt.

Et la vie continue à Port Tudy; ceux qui ne rêvent pas, ceux qui ont perdu l'enfance ont beaucoup à faire, la belle et brève saison des autres qui aimaient et qui rêvaient n'en paraît que plus cruelle. Ce livre est un charme, il en a le pouvoir diffus et l'agaçante inconsistance. On sort de ces presque cinq cents pages comme d'un songe, ce n'était qu'un songe ! Tant pis — tant mieux. Fini le beau conte du dimanche, en sa clarté les lundis sont tristes et *le Verseau* ne

m'aidera pas à les vivre; j'étais hier dans un univers de mots, j'étais en littérature, et comme c'était joli! Ne l'était-ce même pas un peu trop? Joli jusqu'au précieux ce langage de conte dont voici quelques spécimens au hasard : « Ce nez si droit qu'il est droiture d'âme plus que de nez » (p. 308); ou bien : « Cela vous jacassait, vous bouffonnait dans l'impassible... » (p. 253); ou encore : (il s'agit de vapeur de vin) « Elles lui montaient, comme par vagues, de son tendre, de son doux » (p. 68); et les nombreux adjectifs substantivés : la silencieuse, la rêveuse... Mais en somme, à la longue, ce langage qui gêne, conspire à créer l'univers dégagé du conte. Quant aux personnages, ils procèdent d'un parti pris semblable, ils n'ont pas d'équivalent en ce bas monde, ils n'existent pas, ce sont des essences, voire des symboles.

Par son langage, par son parti pris idéaliste, ce récit acquiert une sorte d'autonomie. On trouvera sans doute qu'elle a été un peu facilement gagnée. A nier le temps d'emblée, la belle affaire de le surmonter! A purifier le contenu, quel mérite à imposer la forme? L'auteur s'est donné des aises, sa matière était douce à étreindre, gageons qu'il y prit quelque plaisir. Eh bien! nous ne nous sommes pas ennuyés non plus. Dans le monde réel de chair et d'os, la place de ce livre est celle du bel objet, place modeste en nos temps de grande urgence, mais ce n'est pas si mal un bel objet, cela repose et à sa manière dit un peu l'homme quand même puisqu'il n'est rien qui n'en procède. En fait, ce joli jeu n'est pas pure gratuité. Tant d'ironie, tant d'apprêt, ce n'est là que pudeur et délicatesse et qui rend encore plus précieuse la nostalgie, sensible dans ces pages, d'une candeur très simplement humaine. Car, même pour le virtuose il arrivait parfois que « les mains savantes n'étaient pas savantes, elles n'étaient que des mains pour un cœur; et le cœur n'était pas plus profond qu'un cœur d'enfant, c'est-à-dire qu'il avait toute la profondeur que peut avoir un cœur » (p. 194). Cette note-là, gagnée sur le clinquant de la rhétorique, mais aussi grâce à elle, n'était-il pas bon de nous la faire entendre?

Une préciosité normalienne par Jean Kahn :

On nous rappelle, avant que nous ayons ouvert le livre, que l'auteur, homme de cinquante ans, est (mais ne veut pas être ici) philosophe. Munis de ce contestable viatique, nous sentons monter, dès les pages du portrait de Gilbert à vingt-trois ans, une humeur de désinvolture et de connivence qui fleure « l'École » et la fréquentation des maîtres en l'usage de ne pas se laisser prendre à ce qu'on aime; au demeurant l'aimer plus de s'en être mieux gardé. Ainsi Maurice Savin aime Gilbert, tendresse assaisonnée d'ironie; ainsi Alain et Valéry démontaient comme fines pièces d'horlogerie les objets de leurs plus immédiates extases. C'est de l'apollinien français.

Comme Gilbert apprend de la Bretagne le secret du secret et de la simplicité, Savin boit son philtre d'herbes et de méandres, de falaises et de rumeur et retrouve l'enfance. La *Sonate en sol majeur* donne la clé de l'entreprise. Bien sûr, elle ne cesse de circuler dans le style cette voix de tête, aux intonations de normalienne préciosité. Mais un chant lui répond qui est de fidélité aux rêves, et la pureté ouvre

son univers. Nous nous en éprenons comme du pays de Meaulnes. Savin exorcise le démon qui le sépare des sources. Y parvient-il tout à fait? Il y a, dans ce livre prenant, beaucoup d'esprit, un grand charme, une rare intimité parfois, qui nous met « dans le secret des choses »; il lui manque l'inexorable exigence, la dureté sans compromission, le feu sauvage où se forge le grand style.

(Éditions Gallimard.)

ÉLISE JOUHANDEAU : L'ALTESSE DES HASARDS.

Élise ne veut tromper personne et s'estime elle-même à sa valeur : « Belle excentrique ! » Ne lui retirons donc pas le titre qu'elle s'est donné et mérite amplement : C'est d'ailleurs parce qu'elle est ainsi que son livre piquant mérite l'intérêt. Ce n'est pas le récit banal d'une jeune fille qui vient un beau jour, s'étant enfuie de sa maison, se perdre dans Montmartre « refuge des indépendants, relais pour les pionniers de l'aventure ». Il est vrai qu'Élise était pétrie d'indépendance et assoiffée, sinon d'aventure, du moins d'avenir.

Sous sa plume on trouve cette formule qui situe bien son récit : « Ma vie sera peut-être un chef-d'œuvre que je n'aurais pas fait seule. » Aveu d'humilité, mais d'une humilité qui se veut fière. Aussi bien cette période de sa vie, commencée avec un homme mystérieux sur le point d'entrer dans les ordres, terminée avec Charles Dullin, ne pouvait être celle de tout le monde; à coup sûr pas celle d'une petite théâtreuse décidée à percer malgré tout, par tous les moyens.

Élise était une jeune fille toute de feu et d'ardeur, d'une intelligence curieuse constamment en éveil. Son esprit n'était pas moins affamé que son corps dont elle savait qu'il était beau. Puisque « les hasards » ont si bien fait les choses, son récit devient un véritable mémorial où l'on rencontre Picasso et van Dongen. Max Jacob y coudoie Maurice Ravel et Inghelbrecht; Copeau est déjà l'ami de Jouvet, à qui Élise offre une paire de draps lors de son mariage.

Elle avait la routine en horreur et cependant elle suit la route des « jolies filles » de l'époque. Mise « dans ses meubles » par un platonique chimiste allemand que certains scrupules ont poussé à quitter sa patrie, Élise prend un amant cher à son cœur. Elle l'aime et elle le désire autant qu'il la veut. C'est Charles Dullin, qui sera son tyran.

Pourquoi faut-il que cette aventure — qui n'est pas seulement amoureuse — finisse comme une pièce de Feydeau ou de Jean de Létraz avec un cocu surprenant d'intempestive façon le jeune imbécile insignifiant fort occupé avec sa belle? Et Dullin n'aimait guère le vaudeville!

Grâce à Élise nous voyons vivre pendant quatre ans un Dullin que les commentateurs les plus diserts ne pourront nous restituer. Remercions Élise de nous l'avoir montré tel qu'il était : amant, acteur, animateur du Vieux-Colombier, passionné, jaloux, cruel ou obsédé; homme en un mot, dépouillé de toute gloire, de toute auréole. Charles Dullin de tous les jours; mais de jours qui n'étaient pas ordinaires.

On rencontre naturellement aussi Jacques Copeau. Il avait sur Dullin une très grande influence et cherchait à interdire à Élise l'accès de cette chapelle « où Dullin faisait figure de prodige ». Copeau estimait en effet qu'on ne pouvait vivre de pair deux passions aussi dévorantes que celles du théâtre et de l'amour.

Quand elle devint la maîtresse de Dullin il venait de créer le rôle de Smerdiakov des *Frères Karamazov* au théâtre des Arts, aujourd'hui théâtre Hébertot, boulevard des Batignolles. Selon sa propre expression, Dullin avait « couvé son drame » et démontré avec éclat qu'avec des comédiens ordinaires, trop ampoulés dans leur maniérisme, il ne pouvait obtenir la révolution complète du jeu théâtral qu'il souhaitait. Mieux encore il avait esquissé les grandes lignes de cette révolution qu'allait entreprendre « le Vieux-Colombier » — nous sommes en 1913. A son inauguration assiste Élise en présence de Copeau, de Gide, de Martin du Gard, de Gaston Gallimard.

Élise nous transmet aussi le plus précieux enseignement de Dullin : « l'intensité est l'affaire du visage et non du geste dont les acteurs sans métier abusent ».

Dès cette époque cependant le mal douloureux qui le tenailla toute sa vie se manifestait déjà. Son dos se courbait et il craignait la déchéance physique. De là cette impatience, ce tic qui l'habitait lui faisant repousser, parfois avec brutalité, toute affirmation de son contradicteur, ponctuant même d'un « c'est marre » sa volonté de ne pas s'attarder à la discussion.

Cet incongru « c'est marre » il le traînait avec lui depuis ses années de misère. Car il fut très malheureux, et la conscience de cette misère fit de lui un homme ombrageux. « Heureux les riches, vois-tu, disait-il à Élise, même à la guerre. Même ici l'égalité n'existe pas. Oh! ce n'est pas un vilain sentiment d'envie et de rancune qui me fait dire cela. Mais je sais ce que j'ai déjà été humilié et ce que j'ai souffert de ma pauvreté. »

Dullin, d'une jalousie féroce, fut trompé « par de la gradaille ». Et de là date la rupture avec Élise qui dut apporter à Copeau une grande joie. Copeau retrouva son élève préféré pour lequel il rêvait déjà une ascension vers les cimes de l'art « cloître idéal, disait-il, où l'on évite la trahison des femmes. »

Élise nous dit tout cela avec une complaisance dont on finit par lui être reconnaissant. Son escapade avec le jeune officier, sûrement stupide, inexistant en tout cas, a peut-être été le signal du départ de Charles vers la philosophie glacée — presque inhumaine — de Copeau. Élise ne le dit pas, mais nous savons qu'après 1920 Charles Dullin, s'il ne cessa de souffrir, construisit sur cette terre beaucoup de choses qui fourmillent d'éternité.

(Éditions Flammarion.) DOMINIQUE LINDET.

DIMANCHE 14 NOVEMBRE

RENCONTRE AVEC GEORGES CARPENTIER.

On demandait à Tristan Bernard : « Carpentier est-il intelligent? — Je ne sais, *répondit Bernard*, mais ce dont je suis certain, c'est qu'il est le contraire d'un imbécile. » *Mot célèbre à l'époque et que Carpentier s'emploie en ce moment à justifier. Il publie ses Mémoires (1) : souvenirs d'enfance, récit de triomphes, et aussi d'échecs; anecdotes amusantes, pittoresques, touchantes. Le grand boxeur a eu raison d'écrire ce livre.*

Dans son bar des Champs-Élysées, Carpentier reçoit la grande presse :

— De nombreux amis vous incitaient depuis longtemps à rassembler vos souvenirs. Pourquoi avoir tant tardé?

— Je ne suis pas écrivain de métier; je manque de confiance. Un écrivain développe son sujet, sait où il va... Ma vie pourrait-elle intéresser et surtout, comment développer, pour un public littéraire. les impressions de toute une vie sans être dupe des voiles du langage?

Timide devant son œuvre, Carpentier capte le lecteur d'un seul coup. Il communique une sorte de joie : on songe à l'article que Mauriac écrivit en 1921 après le fameux match Carpentier-Dempsey : « Jusques en ce dur siècle, les Français continuent de mettre au-dessus de tout l'intelligence, et les fervents du noble art professent, comme Descartes et Pascal, que la pensée est la grandeur de l'homme... Il est plus d'un roi aujourd'hui qui passerait volontiers l'Atlantique afin d'admirer dans la victoire de Georges le triomphe de l'Esprit français ».

— Pensez-vous que la littérature sur la boxe puisse accroître le nombre des adeptes?

— Guère! Les sportifs lisent peu, et ce n'est pas la lecture qui peut amener le public au sport. Il faudrait pourtant révéler la boxe à la jeunesse...

— La boxe professionnelle?

— Non, c'est un métier d'enfer. Mais la boxe a un rôle éducatif à jouer. Il faut apprendre aux garçons à recevoir des coups. Tristan Bernard disait : *La boxe adoucit les mœurs*. Elle nécessite du courage. Mais surtout, elle apprend à exécuter rapidement.

Après avoir parlé de Carpentier, Montherlant disait dans Les Olympiques, le mouvement est chose sainte, et sainte aussi la pensée qui l'anime. *Il disait encore :* Cet art limpide qu'est la boxe... peut donner aux écrivains une grande leçon.

Carpentier écrivain de Mon match avec la vie *ne donnera-t-il pas une bonne leçon à certain nombre d'écrivains?*

— Parfaitement profane, j'ai pourtant lu votre livre sans passer une ligne.

Un sourire l'éclaire :

— Autrefois, des profanes, comme vous, assistaient à mes combats, non pas pour la boxe, mais pour me voir. Après le match, il s'intéressaient à la boxe, et non plus au boxeur. Si le lecteur pouvait,

(1) Cf. *Mon match avec la vie*, par Georges Carpentier.

grâce à mon récit, venir, lui aussi, à la boxe, il y aurait alors parallélisme entre le livre et l'action. C'est ce que je puis le plus souhaiter... J'aurais atteint mon but.

Voici qu'on apporte à Georges Carpentier le courrier du jour. Il ouvre une lettre de Jean Cocteau :

Tout était noble avec toi, et d'une beauté parfaite. Tu étais le poète du sport.

Et voici un mot de Paul Morand :

Votre jeunesse fut la nôtre, et vos victoires nôtres aussi.

(Éditions Flammarion.) NADINE LEFÉBURE.

TROIS LIVRES SUR VAN GOGH.

L'exposition Van Gogh à l'Orangerie a incité Christian Caprier à lire trois livres récents sur Van Gogh.

Après la parution, l'été dernier, d'un *Van Gogh* dans la petite collection illustrée en couleurs : « Le goût de notre temps » (Éditions d'art Albert Skira), voici que l'on nous présente en même temps un *Portrait de Vincent Van Gogh*, par Jean de Beucken, et les *Lettres de Van Gogh à son frère Théo*, avec une préface de Marcel Arland (librairie Gallimard).

Les trois ouvrages se complètent. Revoyons d'abord les reproductions que donnait Skira des tableaux les plus significatifs de Van Gogh. Les jaunes orangés constituaient une épreuve redoutable de leur fidélité. Je songe par exemple à ce panneau de lit, d'un jaune éclatant et chaud, dans la *Chambre à coucher de Van Gogh à Arles*, puisque l'original est maintenant au Musée du Jeu de Paume. Qu'on se rappelle comment ce jaune était rendu, pâle et terne, dans trop d'albums d'art, même parmi les plus soignés, et l'on appréciera la perfection atteinte en ce domaine par l'éditeur suisse. Quant au choix des reproductions, je ne mentionnerai qu'un regret : l'absence de *la Nuit étoilée* dans son intégralité. La qualité de deux « détails » reproduits aiguise ce regret. Et si je puis manifester un souhait, ce serait que le même éditeur nous proposât un jour une suite de reproductions de grand format, avec de nombreux « détails », consacrée à ces trois sommets de l'art pictural moderne, que sont Cézanne, Van Gogh et Gauguin. Un tel ouvrage aurait son public, me semble-t-il.

La visite du Musée imaginaire de Van Gogh était guidée et commentée, dans le petit volume, par une table précieuse des dates et concordances de la vie du peintre, et par une étude critique de Charles Estienne et une vie par C.-H. Sibert, deux textes courts, mais précis, posant les questions principales et réveillant les réflexions les mieux orientées sur une œuvre et un destin exceptionnels.

Les *Lettres* nous permettent de suivre pas à pas ce destin et le progrès de cette œuvre. On sait le rôle, à la fois matériel et moral — quasi maternel — que joua dans la vie de Vincent son frère cadet.

(M. Charles Mauron, dans un récent article de revue, a jeté là-dessus un éclair de psychanalyste.) Nous avions déjà des lettres à Théo un recueil limité (chez Bernard Grasset). La nouvelle édition en contient un beaucoup plus grand nombre, presque une somme, et qui donne une idée de leur « masse assez monstrueuse », pour reprendre une expression de Marcel Arland dans sa préface — préface d'une sévère densité, exactement mesurée à son objet, un modèle du genre et qui prépare le lecteur à aborder Van Gogh « restitué au jour le jour, dans son ressassement, son piétinement tout ensemble et sa marche obsédée ».

Cette marche obsédée rappelle « l'obstination de chat » dont parlait Dostoïevsky à son propre sujet. Van Gogh lui aussi revient constamment sur ses préoccupations centrales. Soit qu'il cite à Théo telle de ses pensées, pour l'approuver : « La gravité vaut mieux que la raillerie, même la plus spirituelle, » soit qu'il paraphrase l'Évangile : « Il faut se perdre pour se sauver, » nous retrouvons à chaque page cette volonté dressée « non pour désunir, mais pour unir ». Il y a dans la vie de cet homme un sérieux tragique de tous les instants. Jamais il ne se relâche. Jusqu'à bout de souffle il demeure tendu dans un difficile et merveilleux accouchement de soi-même, jusqu'à son départ pour le Midi méditerranéen : « Vouloir enfin ce soleil plus fort... » jusqu'à ce qu'il en vienne à écrire (dans la lettre qu'il portait sur lui le jour de son suicide) : Hé bien! mon travail à moi, j'y risque ma vie et ma raison y a sombré à moitié, » et jusqu'à la dernière parole, l'excuse à Théo, à l'heure de la mort : « C'était inutile, la tristesse durera toute la vie. » Et cette tristesse interminable a cependant été traversée par l'éblouissement d'Arles et de Saint-Rémy, qui suffirait à justifier tant d'autres existences.

C'est à ces grands moments d'Arles et de Saint-Rémy, à cet éblouissement coupé de nuits obscures à l'hospice de Saint-Paul-du-Mausolée, que s'attache Jean de Beucken dans son *Portrait de Vincent Van Gogh*. Charles Mauron, en deux pages d'introduction, parle à ce propos de « l'existence de saint » de notre peintre. Son éblouissement, de fait, ressemble fort à une illumination, à une « vive flamme d'amour ». Les fameux ciels verts de Van Gogh sont des ciels en fusion. S'en convaincre est aisé, en Provence. Tenez pendant une minute les yeux ouverts fixés sur le soleil, puis reportez-les sur le paysage, et vous le découvrirez sous un ciel pareil à ceux de Van Gogh. Par analogie, la folie de Vincent paraît alors comme la rançon de l'intensité de sa vie intérieure, et surtout de cette acceptation en soi de l'essentiel, qui le caractérise, de l'acceptation de la brûlure et de la fatalité, ou de cette brûlure totale qui fut à la fois sa fatalité et son génie. A lire Jean de Beucken, on se demande même si le génie, en fin de compte, n'est pas tout simplement cela, qui est donné à si peu, la force et le courage obstiné d'accepter sa fatalité d'homme sous la forme d'une brûlure de l'âme, jusqu'à en mourir tout entier consumé?

CHRISTIAN CAPRIER.

LUNDI 15 NOVEMBRE

LES BALLETS DE CUEVAS AU THÉATRE SARAH-BERNHARDT.

Abrégée de près d'un mois, la saison parisienne des Ballets de Cuevas s'est achevée, cette année, un peu tristement. On regrette l'absence de Rasella Hightower, retenue loin des planches par l'attente d'un « heureux événement ».

On doit aussi signaler quelques erreurs de distribution. Marjorie Tallchieff a dansé dans le *Lac des Cygnes* où ses qualités de brio ne pouvaient s'affirmer. Il lui manque le caractère romantique et cette fluidité de mouvements qui sied à la princesse-cygne. Quant à Jacqueline Moreau, dont les progrès sont constants, elle n'a ni l'autorité, ni l'assurance technique pour *le Cygne noir*. Enfin, on déplorera que le « marquis » ait engagé Sonia Arouk, technicienne brillante, pour ne la produire que dans la variation en bottes des *Danses polovtsiennes*. Les balletomanes se souviendront de l'avoir applaudie, il y a deux ans, avec le London Festival Ballet, dans *le Cygne noir* et *Don Quichotte*, qu'elle dansait mieux que personne aujourd'hui à la Compagnie de Cuevas.

On a mieux utilisé les qualités des deux autres nouvelles venues : Belinda Wright est maintenant la partenaire de Serge Golovine. Elle a une personnalité fort attrayante et une jolie technique. La vraie révélation de la saison fut pourtant Genia Melikova, découverte personnelle du marquis de Cuevas, qui fit oublier la grande Hightower dans *Dona Ines de Castro*. D'une grâce naturelle, elle sut mieux que Tallchieff évoquer la princesse du *Lac des Cygnes*, malgré un pied un peu lourd.

Du côté masculin, on remarque particulièrement cette année, Wladimir Skouratoff, dont les débuts de chorégraphe promettent beaucoup. En attendant, son intelligence aussi bien que sa technique, lui permettent de danser tous les emplois. Par contre, on a vu avec regret Serge Golovine sacrifier la musicalité de la danse à l'ampleur de ses bonds, qui déchaînent l'enthousiasme du public.

Le corps de ballet, excellent du côté féminin, souffre parfois malheureusement d'un manque de cohésion chez les hommes.

Mais les meilleurs spectacles de la compagnie sont diminués par la médiocrité de la partie musicale. A l'orchestre, « l'ensemble », aussi bien que la « justesse », laissent trop souvent à désirer. Pourquoi jouer des œuvres comme *Petrouchka* avec trente-cinq musiciens? Il vaudrait mieux s'abstenir...

Le répertoire s'est fort peu renouvelé faute de chorégraphes. *Concerto de Chopin* et *Boléro*, les deux créations de Bronislawa Nijinska, témoignent d'un grand manque d'imagination et d'un goût contestable. *Scarlatiana*, de Skouratoff, œuvre charmante, pleine de vie, n'eut aucune peine à dominer parmi les nouveautés de la saison.

Le dernier grand ballet créé à la compagnie reste *Piège de Lumière*, de John Taras, qui date de décembre 1952. Avec l'admirable *Som-*

nambule, que Massine monta en 1949, c'est actuellement le plus beau spectacle de la compagnie. Décors, costumes, chorégraphie, interprétation, témoignent d'une époque qu'il est permis de regretter.

JACQUES BOURGEOIS.

PRÉSENTATION DES « TROIS SŒURS », DE TCHÉKHOV, MISE EN SCÈNE DE SACHA PITOEFF (THÉATRE DE L'ŒUVRE).

Sûrement un des plus beaux spectacles de cette saison, un des plus impressionnants. Jean-Louis Barrault avait donné à la Cerisaie *un aspect assez Tourgueniev — le plus Français des écrivains russes. Avec la troupe de Sacha Pitoëff, on pénétrait dans la réalité d'un cauchemar. Plus exactement : on commençait par le cauchemar pour en arriver à la réalité nue. Cette progression venait d'abord de la surprise de trouver des acteurs qui vont jusqu'au bout de leurs intentions, qui ne s'arrêtent jamais d'être vrais, et le théâtre français est habituellement fait de tricheries, d'effets, de « jeux de scène » stéréotypés. Avec Sacha Pitoëff, Tania Moukhine, D. Emilfork — et tous les autres, mais eux trois m'ont particulièrement frappé — le théâtre retrouvait son sens exact : à mi-chemin du rêve et de la réalité. Il est vrai que l'art elliptique de Tchékhov se prête admirablement à ce jeu de va-et-vient. Pièce sans sujet véritable,* les Trois Sœurs *suggère la vie et ne l'imite pas. Les moments privilégiés que Tchékhov isole ne sont pas forcément les nœuds du drame, mais leur relâchement plutôt. Le drame lui-même — un incendie ou la mort — apporte plutôt une espèce de soulagement, par opposition à cette trame si légèrement indiquée — par des répliques sans importance — qui suggère, avec une force dont on s'étonne, une fatalité vécue par tous. J'ai souvent pensé que Macha, Irina et Olga pouvaient être les Trois Parques et illustrer, d'une certaine façon, les souffrances des Parques. Le temps s'étire et meurt entre leurs doigts. On les aime et on les quitte sans que l'ordre du monde en soit jamais dérangé. Rien ne changera jamais. Comme dans* la Cerisaie, *on nous promet le bonheur pour dans trois cents ans — autant dire, jamais. La croyance naïve au progrès, au travail, à la culture aussi bien que l'espoir d'aller à Moscou — c'est-à-dire de retrouver une enfance à jamais perdue — ne sont ici que l'expression d'un rêve désespéré. Le présent, c'est la fatigue et le lent abandon du rêve, des projets.*

On n'oubliera jamais les visages de ces acteurs qui ont surgi sur la scène de l'Œuvre d'un autre monde que le nôtre — comme s'il s'agissait vraiment d'acteurs étrangers. Sacha Pitoëff n'a pas oublié la leçon de ses parents; c'est le seul reproche qu'on pourrait lui faire, en admettant toutefois qu'on ait quelque chose de sérieux à nous proposer en matière de théâtre moderne.

G. D.

N. D. L. R. L'importance de notre sommaire de janvier nous oblige à remettre au mois de février la suite des chroniques.

L'ŒUVRE et L'ÉCRIVAIN

Rimbaud à la Bibliothèque Nationale.

L'EXPOSITION de la Bibliothèque Nationale nous montre Rimbaud tel qu'il fut et tel que la force fabulatrice des hommes le fit paraître sans même attendre sa mort. Voilà les manuscrits, les lettres, les dessins, le livre déjà posthume de celui qui vivait encore. Voilà toutes les pièces du complot ourdi par sa sœur pour fausser sa mémoire. Voilà le procès-verbal de l'attentat de Verlaine, à Bruxelles, si proche, et non moins fabuleux pourtant que le fratricide d'Étéocle et de Polynice. Dans le monde du mythe, la grandeur éloigne comme dans le nôtre, la distance rapetisse. Rimbaud est né en 1854, et il paraît moins éloigné d'Héraclite, d'Ésaïe, de Dante, que de nous !

Cette mythologie rimbaldienne que la Nationale expose, M. Étiemble l'a consciencieusement analysée. Aussi avoue-t-il qu'il ne pourrait plus écrire une biographie, même brève, de celui qu'il connaît mieux que quiconque, auquel il a consacré vingt ans de labeur. Il semble qu'il ne puisse rien dire de Rimbaud que le contraire ne paraisse aussi vrai : chaste, sensuel, ambitieux, et renonçant — le plus riche et le plus pauvre !...

Voilà qui donne à rêver sur les biographies ! Elles me tentaient quand j'étais enfant. Je voulais dédier ma vie à Giotto, puis à Michelet. J'en fus détourné en voyant que les grands hommes qu'il me fut donné d'approcher, leurs personnes, loin de m'éclairer leurs œuvres, faisaient écran entre elles et moi.

C'est pourquoi je suis toujours étonné qu'on épilogue sur le « Je est un autre » de Rimbaud. Son sens me paraît évident. « J'assiste à l'éclosion de ma pensée, » dit-il, « si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. »

Probablement, à Charleville, au *Café des Vilains Bonshommes* il était plus facile de deviner en Rimbaud le jeune provincial avide de libération, le jeune poète avide de se faire imprimer, que l'auteur prochain des *Illuminations*, et que le fournisseur inattendu de Ménélik.

Bien sûr, de son vivant, on ne comprenait pas que Rimbaud était Rimbaud... Le comprend-on davantage aujourd'hui ? Méconnu, mythifié, c'est son destin — comme celui de Cézanne, comme celui de Proust, comme celui de Manet... « de tant d'autres encore... »

Cette mythologie-là inquiète certains. Elle leur semble — en fin de compte — un argument contre le Sacré. Ils oublient que l'argument ici, se retourne...

Car dans la mesure où on démasque ceux qui font, qui contrefont — de Rimbaud — un saint, un demi-dieu, dieu lui-même, dans la mesure où une critique raisonnable ravale justement sa personne à la condition humaine, il nous faut admettre que quelque chose d'autre, et de tout différent, se manifeste à travers lui, puisque *la Saison en Enfer* est certainement géniale ; et que la personne de Rimbaud, sans doute, ne l'était pas tous les jours.

Les biographes, à l'exemple de Sainte-Beuve, se refusent à admettre entre l'œuvre et l'artisan une solution de continuité. Mais ils se mettent ainsi dans des difficultés insurmontables, comme Proust en avertit ceux que l'exemple de Sainte-Beuve obsède ; d'autant que le lien de l'auteur à l'œuvre se prolonge, de l'œuvre au lecteur, auditeur, spectateur. Si donc les poèmes de Rimbaud on aidé la conversion de Claudel, il faudra que Rimbaud ait été bon catholique, il nous faudra, ou bien admettre les mensonges d'Isabelle, qui sont insoutenables, ou bien révoquer en doute la conversion même de Claudel, ce qui est absurde.

Mais entre l'œuvre et l'artisan, il y a un hiatus que le biographe et l'artiste lui-même ne peuvent combler.

M. Maurois qui nous a donné une excellente vie de Hugo, nous fait très bien comprendre pourquoi Victor Hugo écrit *A Villequier*, pourquoi il écrit *le Tombeau de Théophile Gautier*, nullement pourquoi du *Tombeau de Théophile Gautier* surgissent les vers inoubliables :

Portant sa lourde faux le dur faucheur s'avance
pensif et pas à pas vers le reste du blé.

et dans *la Tristesse d'Olympio :*

Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,
L'une emportant son masque, et l'autre son couteau,
Comme un essaim chantant d'histrions en voyage
Dont le groupe décroît derrière le coteau.

Au vrai, plus le biographe exclut le Sacré, et plus il le souligne lorsqu'il s'agit de grands artistes : si M. Manet ne songeait qu'à séduire M. Albert Wolf, M. Marcel Proust qu'à complaire à la comtesse Greffulhe, comment expliquer que l'un ait peint le *Fifre*, et l'autre écrit *le Temps retrouvé?*

Le mythe une fois démasqué, il reste à en expliquer la genèse. Le torrent d'impostures qui déferle sur Rimbaud — Rimbaud en est la victime, mais il en est aussi la source, il l'a déclenché en écrivant *la Saison en Enfer* et *Illuminations*.

Sa précocité même, j'en ai vu d'analogues ; mais elles n'intéressent personne, parce qu'elles n'ont pas donné les mêmes fruits...

On voudrait que l'homme et l'œuvre se servent, l'un à l'autre de caution ; que le génie, reconnu ou méconnu, soit du moins connaissable, à des signes certains ; le feu du regard. Mais il n'en est rien. Même Verlaine n'a pas su que Rimbaud était — Rimbaud.

Sans quoi il ne lui eût pas écrit la lettre inexpiable où il lui parle comme à un maître chanteur abusif, tout en disant de lui toutes passions apaisées, que Rimbaud entrerait vivant au temple de Mercure : *Parce que tu m'aimas ainsi qu'il le fallut*. Ce qui est d'un terrifiant comique.

Il est probable d'ailleurs que Rimbaud non plus ne savait pas qu'il était Rimbaud : il n'a pas dû croire à *la Saison en Enfer*, plus que Kafka au *Château*, que Tolstoï à *Anna Karénine*.

C'est qu'on ne peut pas retirer à l'Art l'élément d'inspiration que lui reconnaissent toutes les idéologies traditionnelles : Grâce ou Muse, et de cet élément, personne n'est juge, ni l'artiste, ni le critique. La création artistique est mystère, l'interprétation est mystère, elle aussi. Comme Platon enseignait dans *Ion* : nul ne se connaît. Et, sans doute, nul ne connaît personne. Voltaire, pour sa gloire, comptait sur *la Henriade*, et non pas sur *Candide*. Manet voulait que Renoir renonçât à la peinture, Cézanne aurait voulu que Van Gogh s'abstînt de peindre. Il n'est pas vrai qu'à « l'œuvre on connaît l'artisan ». Heureux encore quand à l'œuvre on connaît l'œuvre.

Tant d'erreurs accumulées par les juges les plus qualifiés et même les plus honnêtes, devraient nous faire soupçonner les nôtres propres.

Au sortir de cette exposition Rimbaud qui rend si patente, et en quelque sorte si claire, la portion irréductible de mystère que comporte toute œuvre géniale — je pensais que Dieu est toujours manifeste, jamais intelligible, et qu'Husserl, mourant, dut l'avouer, avec tristesse. Il ne me semble pas nécessaire de m'attrister, pour autant. Rimbaud reste le signe fulgurant d'une Apocalypse que ne verront même pas ceux qui la vivront, que ne virent pas ceux qui l'ont vécue. Comme c'est le cas pour toutes les Apocalypses. Même les apôtres faisaient des miracles, sans parvenir à discerner les signes des Temps. Avec Rimbaud quelque chose finit, quelque chose commence... Mais quoi?

Fin d'année.

L'année qui finit a été pour la France une année de déboires en Asie, en Afrique, en Europe.

L'optimisme du gouvernement, optimiste par fonction : celui de la presse soucieuse de soutenir le gouvernement, et sans doute avec raison n'empêche — donc pas que l'atmosphère de Paris, à l'approche des fêtes, reste lourde et sombre.

Sur le problème le plus grave de l'heure, celui de l'Europe, le pays n'a pas prononcé ; il n'a pas été saisi. Les uns ont voulu faire l'Europe par la mise en place de Communautés administratives qui eussent transformé les Français en Européens, sans leur aveu, à leur insu. Les autres se sont opposés à l'institution de ces Communautés, mais en condamnant leurs modalités plutôt que leur fin ; ils proclamaient désirer beaucoup l'existence de ce à quoi ils refusaient les moyens d'exister. Le débat avorté pourrit dans le ventre de la Nation. Les Français sentent avec une anxiété

trop naturelle que, bon gré mal gré, leurs destins sont liés à cette Europe qui n'a jamais été définie, que peut-être on ne peut pas définir. Entre le Nationalisme et le Fédéralisme, entre les justes rancunes et les pardons exaltants, entre le souvenir et l'espoir, ils hésitent, ils n'ont pas choisi, ils n'ont pas été mis en demeure de choisir.

C'est pourquoi Noël, le Jour de l'an, ont-ils beau inviter aux réjouissances, la Bourse voire la hausse des valeurs, le gouvernement et la fonction ministérielle, peu de personnes échappent à l'inquiétude sourde, lot de notre civilisation atomique, et les fêtes de 1954 font un peu penser aux « Danses de la Mort » du XVe siècle. Chacun sent autour de soi la montée des périls et celle de l'imposture. Peut-être faudrait-il rappeler plus souvent que la Démocratie avant d'être, comme voulait Maurras son adversaire, une mystique du nombre, repose d'abord sur l'idée qu'on ne doit pas et qu'en fin de compte, on ne peut pas gouverner utilement les hommes sans qu'ils souscrivent aux buts que leurs chefs proposent et même aux méthodes par quoi ils cherchent à les atteindre. A cet égard, Napoléon qui disait : « Qu'est-ce qu'un trône, sans l'opinion? quatre planches, » était plus démocrate qu'un gouvernement, fut-il de « gauche », qui dit aux citoyens, comme Oronte « je me passerai bien que vous nous approuviez ».

EMMANUEL BERL.

LE MYTHE
de la
«LITTÉRATURE EUROPÉENNE»

Il faut toujours respecter les mythes et admirer les idées-forces. A condition que ces mythes soient déjà puissants sur les cœurs et ces idées sur les esprits. On ne saurait donc trop louer M. Ernst-Robert Curtius d'avoir réuni des études de critique sous le titre d'*Essais* qui concernent la *Littérature européenne.* (1) Dans son panthéon personnel voisinent des divinités assez hétéroclites : Virgile et Gœthe, Balzac auprès de T.-S. Eliot, Orega y Gasset non loin de Hofmannsthal, et même Emerson qui de son vivant fut Américain... Le promoteur de ces apothéoses assure que pour lui l'unité spirituelle du vieux continent est déjà faite et donne même les meilleurs présages pour la future unité politique.

Au vrai, depuis quarante ans, il n'est bruit que de l'Europe future, que chaque puissance, durant une période de triomphe précaire, entend bien établir sous sa propre hégémonie. De mauvais esprits, dont un historien connu, répliquent que l'Europe en réalité est derrière nous. On l'a systématiquement détruite, vers 1918 et même vers 1789. Ne croyez pas que ce soient là simples regrets de réactionnaire. Tout concourt, depuis un siècle et demi, à ruiner la civilisation générale, en Occident comme ailleurs. La littérature parviendra-t-elle à ralentir cette décadence, à restituer un respect commun de valeurs vraiment reconnues? C'est ici qu'il faut parler franc.

Les bonnes gens imaginent de bonne foi que dix ou quinze auteurs illustres de leur époque, promus à la classe dite internationale, suffisent à doter l'Europe spirituelle d'un patrimoine que nul ne saurait lui contester. M. E.-R. Curtius lui-même est persuadé d'avoir vécu la durée de son âge en une brillante période où une dizaine d'écrivains se sont vraiment imposés à tout le public cultivé : il nomme, outre ceux dont il a entrepris l'étude, Gide, Péguy, Claudel, Proust, Valéry, ce qui honore beaucoup la France et dont on le remerciera... Mais il semble admettre le principe que seules comptent pour l'Europe quelques élites, d'ailleurs menées par la mode, ou par la propagande, ou par des circonstances hélas ! temporelles. Disons donc qu'objectivement il n'en a pas le droit. Le succès, d'ailleurs provisoire, de quelques maîtres auprès de cent mille lecteurs (encore sommes-nous généreux) donne certes un heureux indice pour la culture des privilégiés, *happy few*, mais il ne représente rien pour la conscience commune des nations.

(1) Ed. Bernard Grasset.

Si M. Curtius avait vécu en 1830, il aurait dû saluer une Europe littéraire incarnée dans... Béranger, qui fut l'auteur le plus vénéré de son temps et que Gœthe admirait de tout son cœur. Dans toute la seconde moitié du siècle, la France a établi son renom littéraire sur Alexandre Dumas et même sur Paul de Kock. Inversement, qui donc faisait la gloire européenne : Henri Sienkiewicz dont nous ne médisons pas, mais dont on peut croire que les jeunes gens d'aujourd'hui ne savent que le nom, avec le titre, tout de même, de *Quo Vadis*... Enfin, pour citer les petits lares que chaque « Européen » il y a cinquante ans, avait sur ses autels, est-ce que Zola, puis Anatole France, enfin Romain Rolland ne poseraient pas d'emblée leur candidature à ce grade? Il se trouve, notons-le, que ce furent tous des écrivains de gauche. La droite est donc, en principe, exclue, de l'Europe nouvelle. Qu'on le regrette ou qu'on s'en félicite, il faut l'avouer.

Il faut avouer aussi que des écrivains sans couleur politique et qui accèdent à la dignité « européenne », ne sont pas forcément des unificateurs et des réconciliateurs. L'exemple le plus curieux serait à cet égard celui de Maupassant. L'auteur de *Mademoiselle Fifi* et de *Boule-de-Suif* a été sans aucun doute un des plus lus entre 1890 et 1914 sur tout le continent ; or il a contribué à y nourrir et perpétuer le vieil antagonisme de la France et de l'Allemagne, qui datait de 1781. On prétend même que ses histoires de francs-tireurs, de Prussiens enterrés sous le fumier, ont été responsables des atrocités que les envahisseurs à casque à pointe commirent en Belgique et sur notre sol au début de la première guerre. Tolstoï lui-même, dont on ne peut nier l'importance « européenne », a propagé chez ses lecteurs russes une grande haine et un fort mépris de la France. Dostoïewsky était malgré l'universalisme de sa pensée, un adepte du messianisme et de l'impérialisme slaves. Même Tourguenieff, expatrié en Occident, et reconnu comme un cosmopolite, nous détestait en secret, sinon ouvertement. L'européanisme est donc comme la charité bien ordonnée : pour chacun, il commence par soi-même.

On nous répondra que tous ces cas particuliers ne comptent pas ; car il appartient à quelques élus de dégager peu à peu des éléments généraux de sensibilité, de doctrine, bref de culture, dont la synthèse s'appellera justement l'esprit européen. Là encore, il serait permis de rester sceptique. La seule unité qui se crée aujourd'hui d'un pays à l'autre, entre certaines élites appelées intellectuelles, réside dans l' « avant-garde » des arts et des lettres. Or cette avant-garde — avouons ceci encore — a pour objet essentiel de détruire toutes les règles que la pensée, le goût des pays civilisés ont admises jusqu'à notre époque. Elle substitue à des traditions peut-être désuètes, peut-être caduques, peut-être éventées, l'anarchie de la pensée et l'arbitraire de la forme. Sur les effets de ce désordre, personne au fond ne s'entend, sauf les adeptes de cette passivité et de cette indifférence qui constituent le snobisme. Parlons plus net encore : l'Europe, quand elle existait au spirituel, c'était l'Europe classique, l'Europe humaniste, l'Europe française. De ces trois-là il ne reste quasi plus rien. Il y eut aussi une Europe

chrétienne. De celle-là il ne subsiste pas grand-chose non plus ; et d'ailleurs elle fut parfois substantiellement opposée aux premières : vous ne pouvez décemment exiger qu'un « Européen » soit à la fois le fils de Voltaire et de saint Thomas, ni ensemble de Haeckel et de Newman... On devrait prédire que l'Europe future, telle que la rêvent ses partisans, sera, par rapport à l'ancienne, une anti-Europe.

Ainsi donc, si l'on voulait parler d'une communauté littéraire qui fût la plus large possible, l'on ferait mieux de ne tenir compte sous ce vocable que des lecteurs assidus de la littérature à succès, oui, celle qu'on répute commerciale ou vulgaire : elle sert au fond de pâture spirituelle à des foules moyennement cultivées, mais non point barbares, et qui ne sont pas, pour si peu, négligeables, surtout dans l'ère démocratique. Plaisanterie à part, le monde civilisé dans sa sphère occidentale, a pour maîtres des écrivains que M. E.-R. Curtius croirait ne pouvoir commenter sans déroger à sa dignité de critique, mais qu'il placerait au premier rang, s'il daignait être un sociologue... Mais oui, il s'agit de Mme Mazo de la Roche, qui d'ailleurs est une Canadienne britannique, ou de Mme Vicki Baum ou peut-être de feu Mme Margaret Mitchell. La plupart de ces maîtres habitent le Nouveau Monde, où peut-être le Vieux Monde s'est réfugié ou se réfugiera. Et, lorsqu'on fera un plus grand effort de sincérité, on reconnaîtra que c'est M. Edgar Wallace ou M. Peter Cheyney qui servent d'Homère et de Gœthe à nos contemporains — sans confesser, bien entendu, que jamais Homère ni Gœthe n'ont été aussi connus que les professeurs le pensent : combien de Français ont vraiment lu Homère? Combien trouvent réellement Gœthe accessible, assimilable? Allons encore plus loin : la culture internationale ne se nourrit sans doute que d'un peu de musique, d'un tout petit peu de peinture, et d'énormément de cinéma. Si nous n'étions des raffinés, des menteurs, nous dirions que la capitale de l'Europe, c'est Hollywood.

Ajoutons ceci. S'il n'est plus queston de culture internationale on peut dire que, même à l'intérieur de chaque frontière, vu la division des partis et la séparation des classes, il n'existe plus de cultures nationales. Pour des raisons commerciales, sociales ou politiques, personne ne lit, personne ne reconnaît les grands hommes de l'autre camp, les maîtres de la faction ennemie. Bref la notion d'une Cosmopolis où vivraient idéalement en frères ou en rivaux généreux les meilleurs esprits du monde, c'est un simple *flatus vocis*. Mais, comme elle permet aux critiques littéraires d'exercer leur profession et aux gens de lettres de croire à leur importance, nous ferions scrupule d'avoir battu en brèche la citadelle de cette aimable entité.

ANDRÉ THÉRIVE.

L'administrateur : Maurice BOURDEL.

PARIS — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1955. 66103.